

# PETITS & *grands* SECRETS DES PLUS BELLES *expressions* MYTHOLOGIQUES



# ET LES RÈGLES ORTHOGRAPHIQUES DEVIENNENT... GRAPHIQUES!



## UN DESSIN VAUT 1000 MOTS!

Les Éditions de l'Opportun

# SOMMAIRE

## FAÇON DE PARLER 5

► Frédéric Gersal

## ACTUALITÉS 8

## EN LIBERTÉ 13

► Jean-Loup Chiflet

## CONCOURS 2016 14

► Résultats des tests de sélection

## ENTRETIEN 18

► Luc Ferry :  
« Pourquoi je suis le parrain 2016 »...

## DOSSIER 20

► Petits et grands secrets  
des plus belles expressions  
de la mythologie et de l'Antiquité

## RACINES 73

► Sylvie Brunet

## CAHIER JEUX 74

► Une faute par jour  
► 3 questions à Bruno Dewaele  
► Les dictées de Bénédicte Gaillard

## SOLUTIONS JEUX 80

## LE FIN MOT 82

► Bruno Dewaele

# ÉDITO

## Mythique ?

Chers Timbrés, chères Timbrées,  
Pour cette sixième édition, la mobilisation n'est pas en berne, loin s'en faut ! À l'heure où nous bouclons ce magazine, nous pouvons annoncer fièrement que le nombre des Timbrés est en forte hausse. Petits et grands, vous avez été plus de 33 000 à vous inscrire pour avoir la chance de participer à l'une des 23 finales régionales que nous aurons la joie d'organiser partout en France le samedi 19 mars. Notre parrain, Luc Ferry, met la dernière main à sa dictée et Frédéric Gersal réfléchit aux pièges qu'il pourrait bien glisser dans ses questions... Avant de recevoir (ou pas) la mythique convocation, vous trouverez en page 14 les corrigés complets des tests de sélection qui vous ont été proposés. Si certaines questions paraissaient d'une simplicité enfantine, d'autres ont en revanche donné du fil à retordre même aux plus doués d'entre vous. Un grand, un immense merci pour votre mobilisation et votre fidélité qui font qu'année après année il est toujours aussi excitant d'organiser ce qui est devenu le plus grand concours d'orthographe de France ! La couverture de ce magazine est bien entendu un hommage appuyé à notre parrain Luc Ferry. Les expressions mythologiques sont populaires, nous les utilisons pour certaines quotidiennement (ou presque), mais elles regorgent de petits et grands secrets que notre fidèle auteur Jean Maillet vous dévoile dans ces pages. Un numéro forcément mythique, donc ! ■

Stéphane Chabenat

Timbrés de l'orthographe Magazine est édité par  
Éditions de l'Opportun - 16, rue Dupetit-Thouars 75003 PARIS  
[www.editionsopportun.com](http://www.editionsopportun.com)

Capital social : 30 000 € - RCS 513 881 805

Directeur de la Publication et de la Rédaction : Stéphane Chabenat

Maquette : IDZine

Rédaction : Sylvie Brunet, Jean-Loup Chiflet, Bruno Dewaele,  
Bénédicte Gaillard, Delphine Gaston, Frédéric Gersal, Martin Horce,  
Jean Maillet, Jean Pruvost, À la croisée des mots.

Illustrations : Romain Dutreix, Stéphane Humbert-Basset

Secrétariat de rédaction : Brigitte de Zélicourt

Photos : DR

Dépôt légal : février 2016

Numéro ISSN : 2263-6560

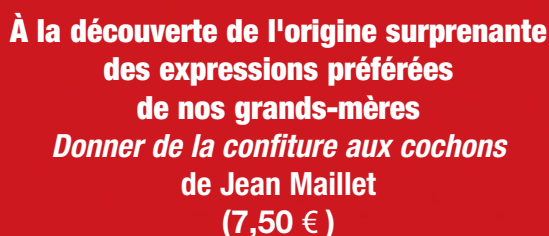
Numéro de commission paritaire : 0917 K 91494

Pour tout renseignement sur le concours des Timbrés de l'orthographe  
[www.timbresdelorthographe.fr](http://www.timbresdelorthographe.fr)

Chef de projet : Servanne Morin 01 49 96 57 09



**20€90 \***  
**seulement !**



**Timbrés de l'orthographe – 16 rue Dupetit-Thouars 75003 PARIS – FRANCE**



# « AVOIR VOIX AU CHAPITRE »

## Avoir voix au chapitre

« Avoir voix au chapitre »..., pouvoir confier ses aspirations, affirmer ses volontés, donner son avis, dire enfin ce que l'on souhaite, ce que l'on pense..., c'est merveilleux, non ?

Si cette voix est celle qui permet de se faire entendre, le chapitre, lui, est un peu particulier. À l'origine, c'est un diminutif du mot latin *caput* : « la tête ». Le chapitre, qui était un article de loi, désigne désormais une partie d'un texte !

Mais le mot « chapitre » définit également l'ensemble des religieux d'un monastère. Pour se réunir, ils se retrouvent tous ensemble dans la salle du chapitre, la salle capitulaire, où chacun peut s'exprimer, où chacun a voix au chapitre !

Elle est appelée « salle du chapitre », parce que chacune de ces réunions doit débiter par la lecture d'un chapitre de la règle de l'ordre. Puis la communauté traite des affaires courantes et juge parfois certains de ses membres qui se font chapitrer !

Depuis bien longtemps, cette expression a quitté les monastères pour entrer dans la vie courante. Il n'est plus nécessaire d'être religieux ou religieuse pour « avoir voix au chapitre »...



Les origines surprenantes de 101 expressions populaires sont à retrouver dans *Façon de parler*.

Julien Vassquez

# FRÉDÉRICK GERSAL ÉPATE LA GALERIE !



EN VENTE EN LIBRAIRIE  
Les Éditions de l'Opportun - 7,50€- [www.editionsopportun.com](http://www.editionsopportun.com)





## EN FORME / EN PANNE

### Belgikistan -

● « Avec la mer du Nord pour dernier terrain vague, / Et des vagues de dunes pour arrêter les vagues », le « Plat Pays » de Jacques Brel se serait transformé en nid de djihadistes, d'où ce surnom de Belgikistan, mot-valise composé de Belgique et d'Afghanistan. À en croire l'expression, Bruxelles – ou sa banlieue – serait submergée par des vagues de terroristes islamistes qui en auraient fait leur base arrière pour commettre des attentats. Paris n'aurait rien à lui envier car on parle aussi de 93istan. Attention à bien prononcer *quatre-vingt-treize* et non pas *nonante-trois*, à la belge, sinon, ça marche moins bien. Mais ça, c'est une autre histoire.

### Démocrature -

● Le geai de la fable se parait des plumes du paon à des fins de plagiat. La *démocrature* se pare de celles de la démocratie. Manière de masquer la dictature camouflée qu'elle exerce sur le peuple et de tenter de se présenter sous des dehors respectables sur la scène internationale. Affaire d'apparence. L'imposture a plus d'un tour dans son sac : élections truquées, régime démocratique autoproclamé, libertés bafouées, opposition

## Le coin des amateurs de proverbes

# OCCUPEZ-VOUS DE VOS AFFAIRES !

**P**roverbes et adages multiplient les mises en garde : si vous vous mêlez de ce qui ne vous regarde pas, il vous en cuira !

« Entre l'enclume et le marteau, il ne faut pas mettre le doigt », conseillait-on au XIX<sup>e</sup> siècle, transcrivant avec les mots du forgeron la formule aux accents botaniques connue dès le XV<sup>e</sup> siècle : « Il ne faut pas mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce. » Dans les deux versions, la leçon dispensée est la même : il ne faut pas s'immiscer dans les différends entre deux personnes profondément liées, comme un mari et sa femme, un frère et une sœur, des as-

sociés... C'est ce que rappelle, dans *Le Médecin malgré lui* de Molière, Sganarelle à M. Robert qui voudrait l'empêcher de continuer à battre sa femme Martine, non sans s'emmêler quelque peu les pinceaux : « Et vous êtes un impertinent, de vous ingérer dans les affaires d'autrui : apprenez que Cicéron dit qu'entre l'arbre et le doigt, il ne faut pas mettre l'écorce » (I, 2).

Dès l'Antiquité, les proverbes ont usé des métiers pour recommander de ne pas intervenir dans les affaires des autres. Ainsi, « Médecin, guéris-toi toi-même », traduit mot à mot de l'adage romain cité dans l'Évangile selon saint

Luc (4, 23) « *Medice, cura te ipsum* », s'utilise encore aujourd'hui pour signifier à quelqu'un qu'il ferait bien de s'appliquer à lui-même les précieux conseils qu'il administre aux autres. De même, traduit du latin « *Sutor, ne supra crepidam !* », « Cordonnier, pas plus haut que la chaussure ! » invite chacun à ne pas se mêler de juger de choses qui sortent de son domaine de compétences. D'après Pline l'Ancien (*Histoire naturelle*, 35-36), le peintre grec du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., Apelle, aurait dispensé cette leçon à un cordonnier qui, après avoir critiqué une chaussure qui lui semblait mal représentée, s'était mis en tête de critiquer le reste du tableau !

Poursuivant dans la même veine, on relèvera la formule bien connue « Chacun son métier et les vaches seront bien gardées », que Jean-Pierre Claris de Florian (1755-1794) a donnée comme morale à sa fable *Le Vacher et le Garde-Chasse*, où l'on voit que lorsque, pour se rendre mutuellement service, vacher et garde-chasse échangent leurs rôles, il s'ensuit de nombreux dégâts...

Enfin, pour renvoyer à leurs propres oignons ces indiscrets plus ou moins bien intentionnés toujours prompts à commenter les agissements des autres, il suffira de leur décocher le trait plein d'ironie de l'adage issu du latin médiéval « Charité bien ordonnée commence par soi-même » ! ■

Sylvie Brunet

Carl  
Schleicher,  
*Le Cordonnier*,  
XIX<sup>e</sup> siècle.



Ils ont dit...

# Bien dire et laisser faire

**A**ssis dans votre canapé, vous hésitez : laquelle des deux formes entendues était correcte ? « Lors de l'assaut, une femme kamikaze s'est fait sauter *ou bien* s'est faite sauter » ? Les plus malins trouvèrent spontanément le moyen de contourner la difficulté, soit en optant pour une périphrase : « la femme s'est donné la mort (*ou* s'est suicidée) en actionnant (*ou* activant) sa ceinture d'explosifs », soit en choisissant un verbe commençant par une voyelle qui imposait une liaison salvatrice : « une femme qui s'est fait exploser », affirma le procureur de Paris, François Molins. Mais beaucoup d'autres, envoyés spéciaux de stations de radio ou de chaînes de télévision (France Info, BFM TV, etc.), et sans doute farouches partisans de l'égalité hommes-femmes, livrèrent avec résolution la

version féminine de la formule : « une femme kamikaze s'est *faite* sauter ». À tort, puisque, comme le rappelle Jean Maillet dans *Langue française : Arrêtez le massacre !* (L'Opportun, 2015), « le participe passé du verbe "faire" est toujours invariable quand il est suivi d'un infinitif, même quand "faire" est pronominal ("se faire") ». Exemple : *Ils se sont fait construire une belle maison* (et non « faits construire »). *Elle s'est fait épiler chez l'esthéticienne* (et non « faite épiler »). *De nouvelles voix se sont fait entendre* (et non « faites entendre »). À présent que vous avez assimilé la règle, vous vous prêterez sans doute volontiers à un petit test. L'une des deux phrases qui suivent – voire les deux ! – vous semble-t-elle incorrecte ? « Elle s'est *fait* avoir », « elle s'est *faite* belle ». Euh... vous donnez votre langue au chat du grammairien ? ■

Sylvie Brunet

## USURPATION D'IDENTITÉ

# Décennie/décade

**S**i l'on s'en tient à la définition du Larousse, paronyme « se dit de mots de sens différent mais de forme relativement voisine ». Voilà qui sert notre propos sur deux noms dont l'homonymie et l'homophonie (très) approximatives sèment le trouble en termes de durée. On entend souvent *décade* là où on attendrait *décennie* – à noter que la substitution se fait à sens unique. Exemple : « Au cours de la dernière *décade*, le chômage, en France, est passé de 8,5 à 10 % de la population active. » À juste raison, vous n'en croyez pas vos oreilles. Vous n'êtes ni économiste ni statisticien, mais vous avez quelques restes des heures passées sur vos versions grecques et latines et pour vous, « *décade* » vient du latin *decas*, *adis*, lui-même issu du grec *dekas*, qui désigne une période

de dix jours – les mois grecs étant d'ailleurs divisés en *décades*. Donc, en dix jours, le taux ne peut pas avoir grimpé de 1,5 % ! Les puristes seraient prompts à imputer cet emploi de « *décade* » pour « *décennie* » – qui lui, sans conteste, couvre bien un laps de temps de 10 ans – à l'influence de l'anglais où *decade* veut dire « *décennie* ». Ce serait sans doute aller un peu vite en besogne sachant que Proust lui-même utilisait *décade* au sens de *décennie* : « [...] il y a des femmes qu'à chaque *décade* on retrouve en une nouvelle incarnation, ayant de nouvelles amours, parfois alors qu'on les croyait mortes, [...] » (*Le Temps retrouvé*, 1927). Et il ne viendrait à personne l'idée de lui reprocher un usage abusif du franglais. ■

Delphine Gaston-Sloan

## Stop au franglais TOUCHY

Les habitués de cette chronique ont remarqué à quel point nous sommes chatouilleux sur l'emploi abusif du franglais à chaque fois qu'il existe au moins un mot français permettant de dire exactement la même chose. Tel est bien le cœur du débat. Alors, quand on entend que les socialistes sont particulièrement *touchy* sur la déchéance de nationalité pour les terroristes binationaux – variante : la déchéance de nationalité est un sujet *touchy* pour la gauche –, on est carrément à fleur de peau. Pas tant sur le fond du dossier, dont on oublierait presque les enjeux, mais sur la forme. Pour désigner ceux à qui cela donne de l'urticaire, *susceptibles*, *hérissés*, *sensibles*, voire *hypersensibles*, *ombra-geux*, *pointilleux*, *sourcilleux* nous iraient très bien. Quant à la question, *sensible* également, *épineuse*, *délicate*, *compliquée*, *difficile*, *embarrassante*, *perilleuse*, *brûlante* – voire *casse-gueule* – conviendraient tout autant. Devant l'éventail des options et toute la gamme de nuances qu'offre le français, quel que soit le niveau de langue visé, force est de constater que ce n'est pas faute de pouvoir trouver un adjectif qui traduise le trouble suscité par cette affaire. Mais une substitution se fait-elle sans raison aucune ? *Touchy* apporte une petite touche supplémentaire : sa dimension tactile, quasi sensorielle, met davantage l'accent sur la réaction émotionnelle en un mot, là où le français passerait par une expression ou une périphrase. Désir de faire court ? On a peut-être mis le doigt dessus. ■

Delphine Gaston-Sloan

muselée... On parle aussi de *dictocratie*, autre mot-valise qui ne laisse parfois qu'une issue à l'insoumis : faire les siennes.

## Déconnecté -

● Montre, télé, fourchette, porte-clés, lunettes, défibrillateur portable, podomètre, pilulier, GPS à chien ou chat, babyphone, pot de fleur..., on aurait peine à trouver un objet qui ne soit pas connecté. Pourtant, comble du paradoxe, on n'a jamais autant employé l'antonyme « déconnecté » : élites et médias sont *déconnectés* du peuple, les politiques, des réalités, des vrais gens, du terrain, de l'entreprise, du quotidien des Français – chômage, pouvoir d'achat, salaires, impôts..., tout cela leur passerait au-dessus de la tête. Brouillage sur les ondes ?

## Borner +

● On n'arrête pas le progrès. Avant l'invention des portables, il fallait une intervention humaine pour borner un terrain, celle d'un chercheur pour borner son champ d'investigation. Maintenant, grâce à un signal capté par une antenne relais, les téléphones *bornent* tout seuls, permettant de vous géolocaliser à l'insu de votre plein gré. Voilà qui aide la police à vous coincer en cas de méfait (sauf si vous avez pris la précaution de l'éteindre pour passer incognito). Vous avez compris ce qu'il vous reste à faire ou vous êtes borné ?

# Carnet DU JOUR

## NAISSANCE MOT COMPTE DOUBLE

● Enfantée par l'actualité, elle a imposé sur les ondes sa forme préfixée. Comme elle mesure seize lettres et pèse pas moins de sept syllabes, elle invite ses utilisateurs à prendre leur élan avant de la prononcer : la **déradicalisation**.

## CANDIDATURE CUVÉE 2017 ?

● Apparue sur les lèvres du procureur de la République de Paris, François Molins, pour qualifier un logement ou un appartement où se fomentent un attentat, l'adjectif **conspiratif** caresse l'immense espoir d'être appelé à figurer dans la prochaine édition des dictionnaires.

## DÉPÔT DE PLAINTÉ USURPATION

● L'adjectif « capable » rappelle à tous qu'il est bien vivant et met en garde contre une utilisation abusive et jargonante de l'expression **être en capacité de**. Qu'on se le dise ! « Je pense que la France est en *capacité* d'apporter des réponses de dignité et d'humanité », affirme Christiane Taubira (29-08-2015).

## VOYAGES EN PARTANCE

● On nous prie d'annoncer l'éloignement progressif du **chenapan**, emprunté au XVII<sup>e</sup> siècle à l'allemand, où il désignait un voleur de grand chemin. Mais c'est surtout dans son emploi familier, appliqué avec

tendresse à un gamin roué et remuant, qu'il nous fera défaut...

## UN RETOUR TRÈS MÉDIATISÉ

● Ressuscité par sa présence fortuite dans une rue de Saint-Denis, le vieux mot **corbillon** rappelle qu'il désignait autrefois une petite corbeille où l'on mettait des biscuits ou le pain bénit, et un jeu de société où il s'agissait de trouver des rimes en -on ! Arnolphe, faisant le portrait de l'épouse idéale : « Et s'il faut qu'avec elle on joue au *corbillon*,/Et qu'on vienne à lui dire, à son tour : « Qu'y met-on ? »/Je veux qu'elle réponde : « Une tarte à la crème » (Molière, *L'École des femmes*, I, 1, 95-97).

## MISE AU POINT CHERCHEZ L'INTRUS

● Il a beau s'être doté d'une graphie et d'une prononciation françaises pour trouver sa place aux côtés de l'adjectif « sûr » et de la locution « en sécurité », le terme **sécure**, qu'on entend souvent employé pour qualifier un lieu ou une situation, n'en demeure pas moins un épouvantable anglicisme à éviter absolument.

## DISTINCTION HONORIFIQUE À SES BALBUTIEMENTS

● Consterné d'avoir reçu le titre du pire mot le plus employé du moment, le **barbare** se souvient avec nostalgie que, tel son parent le « barbarisme », il ne faisait à l'origine de violence qu'à la

langue. Car les Grecs le forgèrent pour désigner celui qui, ne possédant pas le grec musical, semblait pratiquer un idiome qui n'était que *br...br...*

## AVIS OBJET TROUVÉ NON IDENTIFIÉ

● Égaré depuis peu dans l'Hexagone, le **think tank** prie instamment ses heureux propriétaires anglo-saxons de venir le récupérer au plus vite.

## APPEL À LA GÉNÉROSITÉ PUBLIQUE ENCOURAGEZ-LES !

● Héritière de la locution « j'veux dire », qui fit florès dans les années 80, l'expression **j'ai envie de dire** est en passe de devenir le nouveau tic oral. Si vous constatez que votre interlocuteur en est atteint, aidez-le en lui prodiguant bien vite la formule secourable : « Alors, dites-le ! » ■

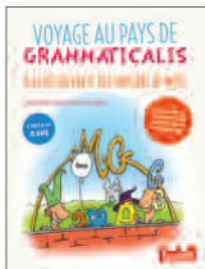
Sylvie Brunet



Bartolomé Esteban Murillo, huile sur toile de 1667 environ.



# LES LIVRES



À destination des enfants, un conte fantastique illustré, celui de la Mère Gram, conçu comme un voyage initiatique au pays des mots, au cours duquel les enfants vont découvrir la nature. Le pays,

Grammaticalis, est peuplé de tribus de mots et c'est leur nature qui est, étape par étape, révélée. Pour plus de clarté, chaque tribu a sa couleur. On rencontre d'abord les noms (bleus) communs, ou propres reconnaissables à leur majuscule, inséparables des orange (les déterminants) – l'occasion d'aborder genre et nombre. Puis viennent les verbes, rouges, en sommeil (à l'infinitif) ou en éveil (conjugus et accordés). Les autres tribus (adjectifs, ad- verbes, pronoms, prépositions et conjon- ctions) sont elles aussi mises en situation, au vu de leurs rôles respectifs. Une manière ori- ginale et ludique, exercices à l'appui, d'évo- quer des notions complexes et abstraites pour les petits (et les plus grands).

→ *Voyage au pays de Grammaticalis,*

À la découverte des natures de mots, d'Audrey

Michiels, Léa Lacroix et Nicolas Fontaine,

Je réussis, 9,90 € (à partir de 8 ans)



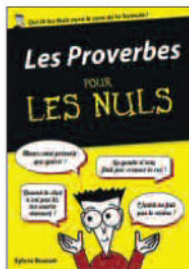
Après s'être essayé à l'exercice sous la di- rection d'Alain Rey<sup>1</sup>, Stéphane de Groodt vole de ses propres ailes et remet à sa sauce les expressions de la langue française. Il en tord le sens à coups de calembours, usant du *nonsense* et

du double sens, jouant sur les mots, les sons. Extraits : « Casser du sucre sur le dos : ex- pression qui fait moins mal depuis l'inven- tion des édulcorants. » « La mer à boire : À éviter car c'est amer à boire. Oui ça l'est ! » Et le tout à l'avenant.

→ *Le Livre de la jungle,* de Stéphane de Groodt,

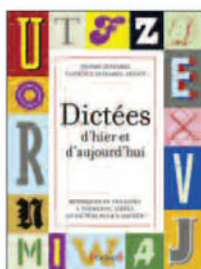
Plon, 14 €

1. 200 drôles d'expressions que l'on utilise tous les jours sans vraiment les connaître, d'Alain Rey, Le Robert, 19 €



Dans l'inconscient collectif, le proverbe fait partie intégrante du discours, du patri- moine de la langue, il fleurit bon le terroir, la sagesse populaire, la sagesse tout court. C'est l'expérience qui parle à travers des for- mules faciles à mémoriser, concises, reflet des mentalités d'un peuple. Il fait autorité au nom du bon sens qui s'en dégage. Sylvie Brunet en a recensé plus de 700, mais elle va plus loin : elle les décortique, les explique, se penche sur leur origine. Rangés par caté- gorie – météo, nature, animaux, caractère, sentiments, argent, justice, morale... –, mis en perspective, ces proverbes sont rappro- chés par l'auteure pour en brosser un tableau complet, raconter leur histoire. En bonus, à la fin du livre, les proverbes utilisés par des écrivains ou détournés par des humoristes et une table où vous trouverez forcément celui que vous cherchez. Abondance de biens ne nuit pas.

→ *Les Proverbes pour les nuls,* de Sylvie Brunet, First Éditions, 9,95 €



Certes on a bien 120 dictées, mais on serait tenté de dire que là n'est pas l'es- sentiel. Plus que de dictées « ordinaires », il s'agit d'une sorte d'anthologie de textes d'auteurs variés, de Camus à Flaubert,

Lamartine ou Sartre, en passant par Gos- cinny, San Antonio, Sylvie Testud ou Mar- tin Winckler, classés par thèmes, parfois inattendus – la bêtise, les confitures, les dé- fauts, la lune... D'autres tournent autour des sigles et acronymes, des cris d'animaux, des expressions. En bonus, à chaque page, des encadrés présentent un auteur, une œuvre, une anecdote, une citation, un point de grammaire ou d'orthographe...

→ *Dictées d'hier et d'aujourd'hui,* de Jérôme

Duhamel et Florence Duhamel-Dugot, Gründ,

24,95 €

Delphine Gaston-Sloan

## Télectuels +

● Comment désigner les intellectuels qui se répandent dans ces innombrables débats sur les plateaux télé ? Laurent Valdiguier (du JDD) parle de « télectuels ». Aphérèse peu élogieuse, l'ablation d'une syllabe ne fait pas que raccourcir le mot, elle est signe d'atrophie de la pensée. Ce sont les descendants des « intellocrates » que Hamon et Rotman fustigeaient déjà en 1981, le tout orchestré par les « médiacrates » du journaliste Jean Nouailhac (2008).

## Écolose +

● Sans attendre la COP21, vous avez pris conscience des ravages de l'activité humaine sur l'environnement et le réchauffement climatique. Outre le tri des déchets, le recyclage entêté, vous vous faites un devoir d'emprunter les transports en commun pour vos trajets domicile-travail. Abandonnant votre voiture, vous avez troqué les embouteillages contre les retards, grèves, chutes de caténaires, trains supprimés pour cause d'accidents de personnes. Votre patron, lassé de vous voir arriver à la bourre, vous a foutu à la porte. Vous n'avez plus de boulot, revers de la médaille d'écologie. C'est l'écologie (de l'anglais *to lose*, perdre).

Delphine Gaston-Sloan

# ACTUALITÉS

TROP STYLÉ

## Sigles et acronymes

**V**ous avez soldé toutes vos RTT, fait chauffer votre CB, sauté dans un VTC, attrapé votre TGV pour aller respirer (heureusement RFF a vérifié les rails de la SNCF), fait du VTT faute de neige et une cure de DVD, dégainé votre carte UGC pour voir *Star Wars* en VO3D. À peine rentré, vous avez eu un malaise dans le RER bondé (la RATP est en grève). Ramassé par le Samu, votre TA crève le plafond, aux urgences de l'AP-HP, on vous a prescrit NFS et IRM. RAS. De retour dans votre HLM, vous êtes au bord de la TS. Pas sûr que votre séance de LIA vous remette d'aplomb. Pour changer de RTL, RMC et de la VOD, vous mettez BFM sur votre TVHD en attendant que LCI passe sur la TNT gratuite comme l'a décidé le CSA (TF1 vous gave, LCP vous soule). 2016 commence comme 2015 avait fini. Le succès de la COP21 n'est plus

qu'un souvenir, l'IDF est passée à droite. Il y a autant de SDF dans les rues, la CMU ne suffit pas. Les LR se mettent sur la figure, on se croirait au bon vieux temps de l'UMP ou du RPR, NKM leur pourrit la vie, l'UDI et le Modem se frottent les mains, EELV a implosé, le PS est en miettes – manquerait plus que DSK revienne –, le FN rigole, le PCD se bat contre l'IVG, le PCF, le FDG, le NPA ne lâchent rien, LO fait ce qu'elle peut et DLF, semblant d'y croire. À la moindre velléité de réforme, le gouvernement va se prendre une bonne QPC. L'EI est toujours en embuscade, l'ONU, aux abonnés absents, BHL squatte les plateaux de TV, l'état d'urgence est prolongé. La DGSE et la DGSi tournent à plein régime. La BAC et la BRI se tirent la bourre, les CRS sont sur les dents. Les ZAD se multiplient. L'UE s'étripe sur les migrants, les ONG s'arrachent les che-

veux, elles réclament l'AME généralisée. La CGT, FO, la CFDT ne se lassent pas d'en découdre avec le Medef. Ça va saigner entre l'OM et le PSG. Si Paris veut ses JO, il va falloir convaincre le CIO. La FIFA et l'UEFA règlent leurs comptes. La DGCCRF traque les arnaques. Le PIB est dans les choux, les GAFA truandent le fisc, la BNP fait grimper les frais bancaires, l'IRPP, la TH et la TF explosent, la TIPP a augmenté, pas le Smic ni le RSA. Mais la TVA va baisser sur les tampons. Enfin une bonne nouvelle ! Ça vous insupporte d'entendre ces sigles (abréviations formées par une suite de lettres qui sont les initiales d'un groupe de mots) et acronymes (les mêmes, mais prononcées comme un mot ordinaire), enfilés comme des perles ? Nous aussi ! Alors, si vous êtes d'accord, abrégeons. On vous laisse lire votre *TDO* ! LOL. ■

Delphine Gaston-Sloan



Jeux

## La boîte de la mythologie

**C**e n'est un secret pour personne : Luc Ferry voue une véritable passion à la mythologie. Après avoir transmis cette passion lors de nombreuses conférences et par le biais des collections de livres, il nous propose aujourd'hui de jouer avec les dieux. Au menu de cette

« boîte de Pandore », un livre dans lequel il détaille chaque réponse, histoire de ne pas nous laisser dans l'ignorance et de renforcer notre culture mythologique. Un jeu original, accessible et passionnant !

→ La boîte de la mythologie  
Luc Ferry (Éditions Marabout)  
Prix : 16,90 €



# BANALITÉS AFFLIGEANTES



Jean-Loup Chiflet

**V**ous avez sans doute noté, comme moi, que les applaudissements sont toujours nourris (oui, mais par qui ?), que les accidents sont stupides (parce qu'il existe certainement des accidents intelligents), que les concubinages sont notoires (pas toujours, mais j'ai les noms), que les despotes sont éclairés, que la gauche est plurielle (ce qui ne l'empêche pas d'être singulière), que les consensus sont plus larges qu'étroits et plus mous que durs, que les annonces sont toujours précédées d'effets, que la blanquette est à l'ancienne, la cellule de crise et que le citoyen a une démarche bien à lui : la démarche citoyenne ; la géométrie, elle, est variable, les refrains éternels, les revirements parfois brutaux, les risques zéro, les parcours sans faute, la roche Tarpéienne (c'est où, ça ?), le terrorisme de plus en plus aveugle, le rythme souvent endiablé, les coupes sombres sans oublier les silences assourdissants, les bilans provisoires, les dilemmes cruels et les échecs cuisants (au court-bouillon, à l'étouffée, à la vapeur, à feu doux ?). Sachez aussi que les monstres sacrés ne doivent pas être confondus avec de sacrés monstres, et que les mythes ne

sont jamais vivants, n'en déplaise à Zidane et aux chroniqueurs sportifs qui font toujours entrer les vainqueurs dans la légende (et les vaincus aux vestiaires ?).

Après réflexion, (forcément mûre, la réflexion...), il se trouve que je préfère le haut du pavé au revers de la médaille, le sourire ravageur à la cheville ouvrière, une végétation luxuriante à une volée de bois vert, et une prison dorée plutôt que d'être cloué au pilori.

J'exige de plates excuses après des allégations mensongères et entre les sentiers battus ou une longue traversée du désert, j'opte pour un plaisir non dissimulé avec une célibataire endurcie...

Quant à déterrer la hache de guerre ou le fer de lance contre la vindicte populaire, laissez-moi plutôt ouvrir un large débat contre cette chasse aux sorcières qui fait couler beaucoup d'encre et donne du grain à moudre à ceux que le spectre du chômage fait monter au créneau pour avoir voix au chapitre, surtout dans la cité phocéenne. Bref, si vous voulez mon intime conviction, ces banalités affligeantes ont un nom, ce sont des « clichés », c'est-à-dire des images toutes faites, dont il faut user... à dose homéopathique, et sans langue de bois, malgré la morosité ambiante. ■

Jean-Loup Chiflet



# TESTS DE SÉLECTION NATIONALE

# CAP SUR LES

# FINALES RÉGIONALES

**VOUS AVEZ ÉTÉ PLUS  
NOMBREUX QUE JAMAIS  
À PARTICIPER À  
LA SIXIÈME ÉDITION  
DU PLUS GRAND  
CONCOURS  
D'ORTHOGRAPHE  
DE FRANCE ! VOICI,  
EN EXCLUSIVITÉ, LES  
CORRIGÉS DES TESTS  
DE SÉLECTION...**

**M**erci de votre fidélité et de votre enthousiasme ! Le concours des Timbrés de l'orthographe est devenu, grâce à vous, un événement réellement incontournable pour tous ceux, petits ou grands, qui aiment la langue française, ses finesses, ses bizarreries, ses trésors et, disons-le également, ses petites vacheries ! Les 10 000 candidats sélectionnés pour les finales régionales qui se tiendront partout en France le samedi 19 mars vont recevoir leur convocation dans les prochains jours. Luc Ferry met la dernière main à sa dictée. Quant à Frédéric Gersal, il aiguise son questionnaire qu'il soumettra avec sa bonhomie légendaire le jour J ! Cette année encore, les Timbrés de l'orthographe feront le tour du monde en accueillant des participants des Alliances françaises qui plancheront sur la dictée dans plus de 100 villes à travers le monde !

Bonne chance à toutes et à tous ! La route jusqu'à la finale nationale qui se tiendra à Paris le samedi 11 juin est semée d'embûches, mais ô combien passionnante. Vive la langue française !



## AGENDA

### 20 février

Envoi des convocations aux 10 000 qualifiés pour les finales régionales

### 19 mars

Finales régionales organisées dans 23 villes de France  
« 24 heures de l'orthographe » organisées dans plus de 100 Alliances françaises

### 11 juin

Finale nationale à l'Alliance française de Paris

# TESTS DE SÉLECTION NATIONALE CADETS

## 1. Quelle est la forme correcte du verbe *aimer* au présent de l'indicatif ?

- a. tu aime      b. tu aimes      c. tu aiment

**Réponse : b.** Lorsqu'un verbe est employé avec *tu* (2<sup>e</sup> personne du singulier), il se termine toujours à tous les temps par *s* (sauf *tu veux, tu peux* et *tu vaux*).

## 2. Dans un dictionnaire, que signifie l'abréviation *v.* ?

- a. vend  
b. vendredi  
c. verbe  
d. viens

**Réponse : c.** Les dictionnaires donnent généralement la catégorie grammaticale des mots sous forme d'abréviation : *adj.* est l'abréviation de « adjectif », *adv.* celle de « adverbe »... ; *v.* signifie « verbe ».

## 3. Lequel de ces trois noms n'a pas le même pluriel que les deux autres ?

- a. caillou  
b. bisou  
c. cou

**Réponse : a.** Seuls sept noms dont fait partie *caillou* ont un pluriel en *x* : *des cailloux* ; *bisou* et *cou* ont, eux, un pluriel régulier en *s* : *des bisous, des cous*.

## 4. Dans la phrase « Le dimanche, le facteur est en repos », quel est le sujet ?

- a. Le dimanche  
b. le facteur  
c. en repos

**Réponse : b.** *Le facteur* est le groupe de mots qui répond à la question « Qui est-ce qui est en repos ? ». Le sujet n'est pas toujours le premier groupe de mots de la phrase.

## 5. Dans quelle phrase le verbe est-il conjugué au futur ?

- a. Luc nous a dicté son texte.  
b. Luc nous dictera son texte.  
c. Luc nous dictait son texte.  
d. Luc nous dicterait son texte.

**Réponse : b.** C'est dans la phrase « Luc nous dictera son texte » que l'on peut employer *demain*. Le verbe *dicter* est au passé composé dans la première phrase (*a dicté*), à l'imparfait dans la troisième (*dictait*) et au conditionnel présent dans la dernière (*dicterait*).

## 6. Lequel de ces mots peut être synonyme de l'adjectif familier *sympa* ?

- a. bavard  
b. beau  
c. drôle  
d. gentil

**Réponse : d.** L'adjectif familier *sympa* est la forme écourtée de *sympathique* qui est dérivé du nom féminin *sympathie* signifiant « attirance que l'on éprouve pour une personne ».

## 7. Quelle liste propose des mots rangés dans l'ordre alphabétique ?

- a. boxe – badminton – basket – billard  
b. badminton – basket – billard – boxe  
c. basket – badminton – billard – boxe  
d. billard – basket – badminton – boxe

**Réponse : b.** Il faut comparer les deux premières lettres des quatre noms puis les trois premières lettres de *badminton* et de *basket* pour les classer correctement dans l'ordre alphabétique.

## 8. Parmi ces verbes, lequel a un infinitif qui ne se termine pas comme celui des trois autres ?

- a. j'offre  
b. j'ouvre  
c. je cueille  
d. je parle

**Réponse : d.** Les trois premiers verbes ont un infinitif en *-ir* : *offrir, ouvrir* et *cueillir* ; *parle* a un infinitif en *-er* : *parler*.

## 9. Une phrase ne se termine jamais par une virgule.

- a. vrai  
b. faux

**Réponse : a.** La virgule sépare des mots ou des groupes de mots à l'intérieur de la phrase. Une phrase peut se terminer par un point simple (.), un point d'interrogation (?), un point d'exclamation (!) ou par des points de suspension (...).

## 10. Parmi ces mots, lequel peut compléter la phrase « La Poste vous propose le timbre... » ?

- a. ver      b. verre  
c. vers      d. vert

**Réponse : d.** Il ne faut pas confondre ces quatre mots qui se prononcent de la même façon (ce sont des homophones), mais qui s'écrivent différemment. Seul l'adjectif *vert* peut compléter le nom *timbre*. Le féminin de l'adjectif fait entendre le *t* muet au masculin : *verte*.

# TESTS DE SÉLECTION NATIONALE JUNIORS

**11. Que signifie l'élément *-sophie* que l'on trouve dans *philosophie* ?**

- a. amour
- b. prénom
- c. sagesse
- d. science

**Réponse : c.** L'élément *-sophie* vient du grec *sophos* qui signifie « sage ». Ainsi le philosophe est-il celui qui « aime la sagesse ».

**12. Parmi ces verbes, lequel ne se conjugue pas sur le même modèle que les trois autres ?**

- a. bâtir
- b. partir
- c. sentir
- d. sortir

**Réponse : a.** Le verbe *bâtir* a une 1<sup>re</sup> personne du pluriel du présent de l'indicatif en *-issons* (*nous bâtissons*) et un participe présent en *-issant* (*bâtissant*), ce qui n'est pas le cas des trois autres verbes (*nous partons, partant ; nous sentons, sentant ; nous sortons, sortant*).

**13. Parmi ces mots, lequel ou lesquels ne sont pas un adverbe ?**

- a. aveuglement
- b. forcément
- c. grandement
- d. vraiment

**Réponse : a.** L'adverbe qui correspond à *aveugle* est *aveuglément*. Il ne faut pas le confondre avec le nom *aveuglement* qui désigne au sens figuré l'état d'une personne qui manque de discernement.

**14. Dans la langue familière, celui qui a le melon :**

- a. est cafardeux
- b. est chanceux
- c. est peureux
- d. est prétentieux

**Réponse : d.** Dans son sens argotique, *melon* est synonyme de *tête* (par analogie de sens). L'expression *avoir le melon* est à rapprocher de *avoir la grosse tête*.

**15. Les prépositions ne s'accordent jamais en genre ni en nombre.**

- a. vrai
- b. faux

**Réponse : a.** Les prépositions sont des mots invariables : elles s'écrivent donc toujours de la même façon et ne prennent ni marques de genre ni marques de nombre.

**16. À quel temps est l'auxiliaire lorsqu'un verbe est conjugué au plus-que-parfait de l'indicatif ?**

- a. à l'imparfait
- b. au passé composé
- c. au passé simple
- d. au présent

**Réponse : a.** Le plus-que-parfait de l'indicatif est le temps composé qui correspond à l'imparfait : *il avait joué*. Lorsque l'auxiliaire est au passé simple, le verbe est au passé antérieur (*il eut joué*) ; lorsqu'il est au présent, le verbe est au passé composé (*il a joué*). Si l'auxiliaire est au passé composé, on a affaire à un temps surcomposé (*il a eu joué*).

**17. Quelle est la proposition principale dans la phrase : « Quand Luc écrit, il use volontiers de l'ironie » ?**

- a. Quand Luc écrit
- b. il use volontiers de l'ironie
- c. Il n'y a pas de proposition principale dans cette phrase.

**Réponse : b.** La proposition principale est celle qu'on ne peut pas supprimer. « Quand Luc écrit » est une proposition subordonnée qui est complément circonstanciel du verbe *user*.

**18. Quelle est la phrase correctement écrite ?**

- a. Est-ce que la dictée sera difficile ?
- b. Est ce que la dictée sera difficile ?
- c. Est-ce-que la dictée sera difficile ?
- d. Est ce-que la dictée sera difficile ?

**Réponse : a.** On met toujours un trait d'union entre le verbe et le pronom sujet inversé lorsque le pronom est *ce*, *on* ou un pronom personnel : il faut donc bien un trait d'union entre *est* et *ce*. En revanche, il n'y a aucune raison d'en mettre un entre *ce* et *que*.

**19. Parmi ces noms, lequel ou lesquels sont féminins ?**

- a. arpège
- b. octave
- c. pétale
- d. tentacule

**Réponse : b.** Le nom *octave* est féminin : *une octave*. Les trois autres noms sont masculins : *un arpège*, *un pétale* et *un tentacule*.

**20. Quel est l'impératif présent du verbe *jouer* à la 2<sup>e</sup> personne du singulier ?**

- a. joue
- b. joues

**Réponse : a.** À la 2<sup>e</sup> personne du singulier du présent de l'impératif, les verbes en *-er* ont une terminaison en *e* et non en *es* (*joue*). Ce n'est que s'ils sont suivis des pronoms *en* ou *y* qu'on leur ajoute un *s* pour marquer la liaison (*joues-y*).



# TESTS DE SÉLECTION NATIONALE ADULTES

**21. L'expression *violon d'Ingres* est synonyme de passe-temps, hobby. Mais qui était Ingres ?**

- a. le héros d'un roman
- b. un homme politique
- c. un peintre
- d. un violoniste

**Réponse : c.** Jean-Auguste-Dominique Ingres est un peintre qui a vécu à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup>. L'artiste était également un très bon violoniste.

**22. Parmi ces verbes, lequel ou lesquels ont une terminaison en s et non en x aux deux premières personnes du singulier du présent de l'indicatif ?**

- a. mouvoir    b. pouvoir    c. valoir    d. vouloir

**Réponse : a.** Les verbes *pouvoir*, *valoir* et *vouloir* sont les trois seuls verbes à avoir une terminaison en x au présent de l'indicatif ; *mouvoir* a une terminaison régulière en s : *je meus*, *tu meus*.

**23. Combien de fautes la phrase « As-tu bien pensé à mettre le timbre sur l'enveloppe ? » compte-t-elle ?**

- a. aucune    b. une    c. deux    d. trois

**Réponse : b.** On écrit avec un seul l le nom *enveloppe*. S'il y avait deux l, le e qui précède se prononcerait comme s'il était accentué.

**24. Parmi ces phrases, laquelle contient une proposition subordonnée relative ?**

- a. Luc pense qu'il faut à tout prix combattre l'illettrisme.
- b. Luc écrira un texte qu'il dictera.
- c. Luc espère que les candidats seront nombreux.
- d. Luc sait qu'il a affaire à des timbrés.

**Réponse : b.** Les propositions relatives sont introduites par un pronom relatif (ici *que* élide en *qu'*) et complètent le plus souvent un nom (ici *texte*). Le pronom a une fonction dans la proposition (ici, complément d'objet direct du verbe *dicter*), ce qui n'est pas le cas de la conjonction de subordination *que* qui, elle, introduit des propositions subordonnées conjonctives.

**25. Lequel de ces mots est synonyme du nom *éthique* ?**

- a. histoire    b. morale
- c. pédagogie    d. science

**Réponse : b.** En philosophie, l'éthique est la science de la morale. À la fin du XX<sup>e</sup> siècle est apparu le nom *bioéthique* qui désigne l'étude des problèmes moraux liés aux avancées scientifiques dans les domaines de la médecine et de la génétique.

**26. Dans quelle phrase le verbe *renvoyer* est-il correctement conjugué ?**

- a. Il faut que tu renvoies ton bulletin avant la date limite.
- b. Il faut que tu renvois ton bulletin avant la date limite.
- c. Il faut que tu renvoies ton bulletin avant la date limite.

**Réponse : a.** Au subjonctif présent, tous les verbes (sauf *être*) ont pour terminaison *-es* à la 2<sup>e</sup> personne du singulier. Pour les verbes dont l'infinitif se termine par *yer*, le *y* de l'infinitif se transforme en *i* lorsque la terminaison qui suit est muette (*que tu renvoies*, *que nous renvoyions*). On prendra garde à bien faire rimer *renvoies* avec *oie* et non avec *ouailles*.

**27. La ballade des gens heureux est :**

- a. une chanson
- b. une promenade

**Réponse : a.** Il ne faut pas confondre les deux homophones : *balade*, avec un seul l, est synonyme de *promenade*. Le nom *ballade*, avec deux l, désigne, lui, un poème ou une chanson.

**28. Dans la phrase « Le concours s'adresse à tous les timbrés de l'orthographe », quelle est la fonction du nom *orthographe* ?**

- a. complément du nom *timbrés*
- b. attribut du nom *timbrés*
- c. complément d'objet direct de *s'adresse*
- d. complément d'objet indirect de *s'adresse*

**Réponse : a.** Le nom *orthographe* complète le nom *timbrés*. C'est le groupe *tous les timbrés de l'orthographe* qui est complément d'objet indirect du verbe *s'adresser*.

**29. Les adjectifs *fragile* et *frêle* appartiennent à la même famille étymologique.**

- a. vrai    b. faux

**Réponse : a.** Les adjectifs *fragile* et *frêle* sont tous les deux issus du latin *fragilis*. L'adjectif latin a d'une part subi différentes évolutions phonétiques au cours des siècles et s'est transformé en *frêle* ; d'autre part il a été emprunté au XIV<sup>e</sup> siècle et francisé sous la forme *fragile*.

**30. Parmi ces verbes, lequel n'est pas au futur ?**

- a. courra
- b. démarra
- c. mourra
- d. verra

**Réponse : b.** Seul *démarra* n'est pas au futur : c'est le passé simple du verbe *démarrer*.

LUC FERRY

# LE PHILOSOPHE ET LE DICTIONNAIRE

LUC FERRY EST UN PHILOSOPHE ENFLAMMÉ MAIS AUSSI UN ARDENT DÉFENSEUR DE LA LANGUE FRANÇAISE ! IL NOUS EXPLIQUE LES RAISONS DE SON ENGAGEMENT POUR LES TIMBRÉS DE L'ORTHOGRAPHE.

**P**ourquoi avoir accepté d'être le parrain de la sixième édition des Timbrés de l'orthographe ?  
J'ai travaillé dix ans durant sur la question, ô combien difficile, de la montée de l'illettrisme dont je me suis particulièrement soucié au ministère. J'ai publié un livre sur le sujet. C'était donc tout naturel...

**On connaît votre passion pour la philosophie et la mythologie. Les dictées que vous préparez pour les Timbrés de l'orthographe puiseront-elles leur inspiration dans ces univers ?**

Oui, j'aime bien l'idée qu'un texte philosophique soit, malgré la sécheresse obligée du discours argumentatif, quand même un texte littéraire. De plus en plus, je m'efforce de faire en sorte que mes livres soient « lisibles », ce qui ne suppose pas seulement qu'on s'abstienne de tout jargon inutile, mais aussi que l'on cultive un certain sens du « drame », au sens propre, de l'action. Dans un bon livre, il faut qu'il y ait de l'action, qu'il se passe quelque chose, que le lecteur attende la suite, qu'il ait envie de la connaître. Donc oui, on peut faire une bonne dictée avec un texte philosophique.

**Souvent décriée, la dictée semble revenir en force ! Qu'en pensez-vous ?**

N'en croyez rien ! Ce n'est pas parce que tel ou tel ministre fait un peu de démagogie pour se faire



pardonner une mauvaise réforme que ça passe dans la réalité... Il y a toujours un abîme entre la parole du ministre et la réalité des classes, surtout quand ses réformes sont particulièrement calamiteuses, comme c'est le cas aujourd'hui avec la suppression des options latin/grec, comme avec celle des classes bilangues ou des bourses au mérite...

**On a beaucoup parlé de l'importance cruciale du latin et du grec. Pensez-vous que leur « fréquentation » permette une meilleure maîtrise de la langue française ? Pourquoi ?**

Oui, bien évidemment, ne serait-ce que parce que des milliers de mots de la langue française viennent du latin et du grec. Cela dit, si les professeurs qui enseignent les langues mortes avaient su leur donner un intérêt réel auprès des élèves, leur suppression serait plus difficile. Je me souviens que jamais aucun de mes professeurs ne m'a dit pourquoi il fallait lire le texte de Platon ou de Sénèque qu'on devait traduire. C'était en général ennuyeux à mourir et les professeurs de lettres n'étant pas philosophes, rares étaient ceux qui étaient capables de donner du sens aux grands auteurs. C'est pénible à dire, mais ça fait largement partie du problème...

**L'érosion de la maîtrise correcte de la langue écrite autant qu'orale est liée à la déconstruction de toutes les autorités traditionnelles au fil du xx<sup>e</sup> siècle.**

**Trouvez-vous que la langue française soit de plus en plus malmenée ?**

Oui, l'accord du participe avec le verbe *avoir* pose des problèmes apparemment insolubles à nos hommes politiques et les fautes de français pullulent dans leurs discours : les « un espèce », les « pareil que », les « nous avons convenu », les « se rappeler de » se ramassent comme les feuilles mortes, à la pelle... Quant au passage du franc à l'euro, il a mis en évidence l'incapacité quasi totale à faire des liaisons correctes dès que l'accord des nombres est en jeu. Faut-il dire « troiscenteuros » ou « troiscenzeuros » ? Quel dilemme (et non pas « dilemme ») ! Alors, on entend « troiscenHeuros »...

**L'utilisation des nouvelles technologies (Internet, réseaux sociaux...) est-elle la principale cause de la baisse de niveau que chacun constate ?**

Non, ça n'a même rien à voir. L'érosion de la maîtrise correcte de la langue écrite autant qu'orale est

liée à un tout autre phénomène de fond : la déconstruction de toutes les autorités traditionnelles au fil du xx<sup>e</sup> siècle. Il en va de la langue comme de la civilité : c'est un héritage, un patrimoine cent pour cent traditionnel. Aucun d'entre nous n'a inventé ni le français ni la politesse. Comme vous terminez une lettre par un « Je vous prie d'agréer, etc. », c'est du patrimonial pur. Il n'y a là-dedans aucune créativité. Je vais être plus clair : la créativité en matière de grammaire, ça s'appelle les fautes d'orthographe et en matière de politesse, il en va de même. Or toute notre éducation moderne a cru bon de valoriser la spontanéité de l'enfant. C'est une bonne chose dans certains domaines, un désastre absolu en matière de langue...

**Avez-vous un conseil à donner aux participants des Timbrés de l'orthographe pour bien préparer les finales régionales ?**

Non, aucun, sinon de lire, lire et lire encore en notant les mots inconnus ou qu'on aurait mal orthographiés. Lire Hugo, par exemple *Les Travailleurs de la mer*, est particulièrement utile car ses œuvres sont d'une richesse de vocabulaire à nulle autre pareille.

**Quel est votre mot préféré ?**

Les vieux mots me plaisent bien, ils me rappellent mon enfance : ma grand-mère disait des « souliers », par exemple. Cela dit, j'aime bien aussi l'argot, le français familier, qui parfois est plein de trouvailles délicieuses : « Il a des pompes qu'engueulent le pavé », pour parler de chaussures dont les semelles sont décollées, ça peut être drôle chez Audiard, dans la bouche d'un Lino Ventura...

**Quelle est la faute que vous commettez le plus souvent ?**

Franchement ? J'évite, mais bien évidemment, comme tout le monde, il y a des quantités de petits noms rares, des noms composés ou des noms de plantes par exemple, sur lesquels je peux buter.

**Quelle est la faute qui vous agace le plus ? Et celle pour laquelle vous avez le plus d'indulgence ?**

Je déteste les fautes d'accord du participe du genre « la décision que j'ai pris » au lieu de « prise » : c'est comme une fausse note dans une ballade de Chopin, ça écorche l'oreille et en plus c'est un péché contre le sens même de ce qu'on dit, un manque d'autoréflexion. Quand le participe passé est suivi d'un infinitif, c'est plus difficile, on peut être plus indulgent : faut-il dire « les enfants que j'ai vus jouer » ou que « j'ai vu jouer » ? Je vous laisse trouver... ■

Propos recueillis par Stéphane Chabenat



Thomas Cole (1801-1848),  
*L'Arcadie ou l'État pastoral*,  
huile sur toile de 1834.





The background of the page is a classical painting depicting a lush, green landscape. In the foreground, there are figures in classical attire, possibly engaged in a dance or a ritual. The middle ground shows more figures and a large, leafy tree. The background features rolling hills and more trees, creating a sense of depth and a serene atmosphere. The overall style is reminiscent of 18th or 19th-century landscape painting.

# **PETITS ET GRANDS SECRETS DES PLUS BELLES EXPRESSIONS DE LA MYTHOLOGIE ET DE L'ANTIQUITÉ**

À force de les employer ou par simple ignorance, on ne fait plus guère le lien qui unit de nombreuses locutions avec les mythes, les légendes, les mœurs qu'elles divulguent. Pourtant, à bien y regarder, c'est l'histoire de Rome, de Sparte et d'Athènes, les grandeurs et décadences de l'Olympe qu'elles nous invitent à découvrir. C'est aux mystères de ces temps révolus qu'elles veulent nous initier, mystères que la plume savante de Jean Maillet\* nous dévoile.

\* Jean Maillet, *500 expressions populaires*, éditions de l'Opportun.



## Un style académique

Akadêmos fut un héros mythique de la Grèce. La légende prétend qu'il aurait révélé aux Dioscures Castor et Pollux l'endroit où Thésée avait caché leur sœur, la belle Hélène de Troie, leur permettant ainsi de la retrouver et, profitant d'une absence de Thésée, de la ramener à Sparte.

Au-delà des murs d'Athènes, tout près de Kolonos, des jardins furent dédiés à Akadêmos ; en 387 av. J.-C., douze ans après la mort de son maître Socrate, Platon installa son école philosophique dans ce lieu sacré. Il y réunit ses disciples, dont Aristote, pour leur dispenser son précieux enseignement. D'Akadêmos est donc issu le mot *Académie*, d'abord nom propre désignant l'institution platonicienne puis, nom commun appliqué à toutes celles qui, s'inspirant de l'Académie de Platon, virent le jour dans l'Italie de la Renaissance, à commencer par la célèbre *Accademia fiorentina* où, dès 1576, les humanistes réunis autour de Giovanni Bardi, comte de Vernio, fondèrent les nouveaux principes de l'art dramatique et de la musique qualifiée beaucoup plus tard de « baroque ».

Sur le modèle italien, de nombreuses *académies* naquirent dans l'Europe du XVII<sup>e</sup> siècle. En France, l'*Académie* française fut créée en 1635 sous l'égide de Richelieu puis, en 1663, l'*Académie* des Inscriptions et Belles-Lettres, en 1666, l'*Académie* des Sciences, en 1669, l'*Académie* de Musique (Opéra), etc.

Par référence aux critères esthétiques officiels préconisés par ces diverses *académies*, l'adjectif

*académique* s'appliqua, à partir de 1839, à tout art, toute manière respectant étroitement les règles conventionnelles, l'adjectif prenant une connotation péjorative quand l'art et la manière se teignent de froideur et de prétention. D'où un style *académique*, un discours *académique*, un poète *académique*, une peinture *académique*, etc.

En 1802, à la suite de la loi générale sur l'instruction publique, la France fut divisée en circonscriptions universitaires qui prirent aussi le nom d'*académies*, les membres éminents de l'Université pouvant alors être honorés des Palmes *académiques*.

## Le talon d'Achille

Les textes de l'Antiquité, l'*Iliade*, l'*Énéide*, l'*Odyssee* et les autres, n'y font point allusion mais des scènes peintes sur des vases grecs fondent la tradition : Achille, le valeureux héros de la guerre de Troie, ami d'Ulysse et de Patrocle, fut tué par Pâris, aidé d'Apollon, d'une flèche empoisonnée décochée à travers son talon, seul endroit du corps où le guerrier fût vulnérable. La légende nous dit en effet que, pour le rendre immortel, sa mère, la néréide Thétis, avait plongé Achille dans les eaux du Styx, fleuve des Enfers mais en tenant (fatale erreur !) le nouveau-né par le talon.

Ainsi le *talon d'Achille* est-il devenu le symbole de la vulnérabilité, un équivalent du « défaut de la cuirasse » (à l'origine, l'endroit des articulations où la cuirasse du guerrier pouvait être transpercée). On préfère souvent parler du *talon d'Achille* plutôt que du trop banal « point faible » ; ainsi notre mythique calcanéum prend-il pied dans les contextes les plus inattendus : l'agriculture est, par exemple, le *talon d'Achille* de la mondialisation, l'argent sale, celui du capitalisme, l'intégration, celui du gouvernement, la syntaxe française, celui d'un certain président de la République, etc. Mieux encore, cette citation du journal *Le Monde* où l'expression retrouve bien involontairement sa terre natale : « La Grèce est le talon d'Achille de la zone euro » ; la palme revient cependant à ce titre lu dans un magazine scientifique : « Les mollets, talon d'Achille des conquérants de l'espace. » On ne sait plus sur quel pied danser tant notre idiome peut être parfois traité... par-dessus la jambe !

À propos de talon, de mollet, de jambe et de pied, rappelons cette autre expression presque équivalente, tirée, elle, de la Bible : *un colosse aux pieds*

Académie de Platon, mosaïque romaine du I<sup>er</sup> siècle.







Achille, détail  
d'une fresque  
provenant  
de Pompéi,  
I<sup>er</sup> siècle avant  
notre ère.



*d'argile*, métaphore exprimant l'idée d'une puissance prétendue invincible, mais reposant sur des bases peu solides. L'origine se trouve dans le livre de Daniel (2, 31-35) : le prophète y interprète un rêve dans lequel Nabuchodonosor a vu s'écrouler une immense statue dont la tête était d'or, la poitrine et les bras, d'argent, le ventre et les cuisses, de bronze, les jambes, de fer mais les pieds, de fer et d'argile, fragilisant tout l'édifice. Cette statue, explique Daniel, symbolise Babylone, qui, quelque puissante qu'elle soit, tombera pour être remplacée par d'autres royaumes. L'Histoire lui donna raison : après la chute de Babylone se succédèrent en effet la Médie, la Perse, l'empire d'Alexandre, l'Empire romain, dernière puissance du monde antique, qui éclata à son tour pour céder sa place à la chrétienté.

### L'Âge d'or

« Quand les hommes et les dieux furent nés ensemble, d'abord les célestes habitants de l'Olympe créèrent l'âge d'or pour les mortels doués de la parole. Sous le règne de Saturne qui commandait dans le ciel, les mortels vivaient comme les dieux, ils étaient libres d'inquiétudes, de travaux et de souffrances ; la cruelle vieillesse ne les affligeait point ; leurs pieds et leurs mains conservaient sans cesse la même vigueur, et loin de tous les maux, ils se réjouissaient au milieu des festins, riches en

fruits délicieux et chers aux bienheureux Immortels. Ils mouraient comme enchaînés par un doux sommeil. Tous les biens naissaient autour d'eux. La terre fertile produisait d'elle-même d'abondants trésors ; libres et paisibles, ils partageaient leurs richesses avec une foule de vertueux amis. » (Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, chapitre 3, traduction d'Ernest Falconnet.)

Ainsi le poète grec décrit-il le premier âge de l'humanité. Il ne s'agit, hélas, que d'un mythe ! Hésiode nous présente aussitôt les âges qui ont succédé à cet âge d'or, chacun d'eux étant plus néfaste que le précédent : l'âge d'argent où l'homme est inepte, injuste et victime de la douleur, l'âge d'airain marqué par la force, la violence et la guerre ; l'âge de fer, le plus sombre de tous, où l'humanité, victime du travail, de la souffrance, de la corruption, du mépris et de bien d'autres vices, est irrémédiablement abandonnée des dieux.

Ce mythe grec a sa contrepartie romaine : dans ses *Géorgiques* (livre II), épopée composée entre 38 et 29 av. J.-C., Virgile fait coïncider l'ancien âge d'or avec le passé agricole du Latium (appelé âge de Saturne) et son retour avec le règne d'Auguste, tandis que Tibulle, dans ses *Élégies* (I, 3, 35-48) et Ovide dans ses *Métamorphoses* (I, 89-106) paraphrasent Hésiode.

Dans l'Ancien Testament, le jardin d'Éden symbolise aussi le paradis perdu, mais d'autres temps de félicité sont annoncés par le prophète Ésaïe qui, interprète de l'Éternel, prédit une terre nouvelle et des cieux nouveaux : la nouvelle Jérusalem (Ésaïe, 65, 17-25). Les millénaristes parlent de *millénium* : mille ans où le Messie régnera sur la Terre avant le jour du Jugement dernier.

Nostalgie d'un état primordial supposé paradisiaque (l'homme y vivait soit avec les dieux des mythologies, soit avec le Dieu de la Bible) ou promesse d'un monde parfait, le mythe de l'âge d'or est omniprésent dans la littérature. Il était naturel qu'il fit naître une expression signifiant une époque paisible et prospère, un temps favorable. Chaque génération a, peu ou prou, la nostalgie de son propre âge d'or : pour ceux qui ont connu la Première Guerre mondiale, la Belle Époque représenta un âge d'or, pour leurs petits-enfants, ce furent les Trente Glorieuses, pour la plupart des adultes, c'est tout simplement l'enfance qui exhale des parfums de paradis perdu ; pour tous, cette inévitable nostalgie s'exprime par « Ah ! C'était le bon temps ! ».

Johann Theodor de Bry, gravure de 1608. L'Âge d'or.





César et  
Pompée,  
fresque de  
Tadddeo  
Di Bartolo,  
1414.

### Alea jacta est

Saura-t-on jamais précisément où César a prononcé cette phrase célèbre ? Où coulait donc l'antique Rubicon ? La question est l'objet d'une vieille et interminable controverse. Les deux millénaires qui nous séparent de l'époque de César ont connu tant de bouleversements hydrographiques qu'il est aujourd'hui bien difficile de donner une réponse exacte ! Pour les uns, le vrai Rubicon correspondrait à l'actuel Pisciatello, fleuve côtier de la Romagne, tributaire de l'Adriatique ; pour d'autres, il s'agirait du Fiumicino ou de la Rigossa, torrents qui confluaient près de Gatteo avec le Rigoncello, autre prétendant à la descendance de l'historique Rubicon. Ce dont on est sûr, c'est que le fleuve côtier servait de frontière entre la République romaine et la Gaule cisalpine et que le sénat de Rome interdisait à tout général romain de le franchir avec ses légions ou ses cohortes.

En 50 av. J.-C., après ses prouesses en Gaule, César lui-même avait été sommé de remettre ses légions au sénat et de revenir à Rome comme simple citoyen. Son ambition le poussant cependant à affronter Pompée qui venait de recevoir les pleins pouvoirs de ce même sénat, César décida de marcher sur Rome avec son armée. Au moment de franchir le Rubicon, il hésita un instant, comme effrayé de son audace, puis prit sa

décision en s'écriant « *Alea jacta est* ! » que l'on traduit par « Le sort en est jeté ! » ou « Les dés sont jetés ! ». César aurait en fait utilisé, dans le texte, un proverbe grec bien connu dont *Alea jacta est* n'est que la traduction latine. Plutarque, écrivain grec, est le premier à nous rapporter l'anecdote ; il nous précise en effet que César « se présenta tous les maux dont le passage de ce fleuve allait être suivi, et tous les jugements qu'on porterait de lui dans la postérité. Enfin, n'écoulant plus que sa passion, et rejetant tous les conseils de la raison, pour se précipiter aveuglément dans l'avenir, il prononça ce mot si ordinaire à ceux qui se livrent à des aventures difficiles et hasardeuses : « Le sort en est jeté ! » [...] » (Plutarque, *Vie de César*, XXXII, 7-8, traduction de Dominique Ricard, 1830).

*Alea jacta est* (ou, plus exactement, *Iacta alea est*) représente la traduction latine que Suétone propose dans *Vie des douze Césars* (XXXII, 3). On a glosé sur la correction grammaticale de l'expression qu'Érasme a corrigée en *jacta alea esto*, « que le dé soit jeté ». C'est cependant bien la traduction de Suétone qui est passée à la postérité et, comme le dit superbement Lamartine, la formule est, depuis, prononcée « par tous les hommes qui, ne trouvant plus de fond dans leurs pensées, et contraints de choisir entre deux périls suprêmes, prennent leur résolution dans leur caractère, ne pouvant la prendre ailleurs, et se jettent à la nage sur le Rubicon du hasard pour périr ou pour se sauver par le sort ! » (*Vie de quelques hommes illustres*, 1860-1866).

### Une substance aphrodisiaque

Les Romains l'assimilèrent à Vénus. Son nom grec, *Aphroditè*, nous rappelle qu'elle est née de l'écume de la mer (en grec, *aphros* signifie « écume ») fécondée par les testicules ensanglantés d'Ouranos (l'Uranus latin, personnification du Ciel) que le Titan Kronos avait tranchés d'un coup de faucille. Les enfantements mythologiques ne sont jamais simples !

Aphrodite fut la déesse de la Beauté, de l'Amour et, bien évidemment, de la Fécondité. Elle eut de nombreuses liaisons amoureuses : avec Arès, dieu de la Guerre (Mars, chez les Romains), elle engendra Harmonie, Éros et Antéros, avec Hermès (identifié à Mercure) elle procréa Hermaphrodite, avec Dionysos (Bacchus), elle donna naissance à Priape, le dieu au remarquable membre



Marbre,  
copie romaine  
de 180-200  
ap. J.-C.,  
représentant  
Aphrodite  
et Éros.



viril, et à Hyménée, le dieu du mariage. Aphrodite eut aussi d'intimes relations avec de simples mortels comme Anchise, berger et roi de Dardanie, avec qui elle conçut Énée, héros de la guerre de Troie. Compte tenu de ses frasques et prérogatives, il était inévitable qu'Aphrodite engendrât aussi l'adjectif\* puis le nom *aphrodisiaque*, l'un et l'autre forgés au XVIII<sup>e</sup> siècle pour qualifier toute substance censée stimuler ou renforcer le désir sexuel, ainsi le chocolat, le gingembre, la muscade, la poudre de cantharide et bien d'autres : aphrodisiaques ou poudres de Perlimpinpin ?

Autres enfants lexicaux d'Aphrodite, *anaphrodisie* et *anaphrodisiaque*, qui se rapportent à l'absence ou la diminution du désir et/ou du plaisir sexuel.

\* L'adjectif signifie également « en rapport avec la déesse Aphrodite » comme dans culte *aphrodisiaque*, culte qui s'est notamment répandu dans la ville chypriote de Paphos.

## Un bel Apollon

Fils de Zeus et de Lété (Latone chez les Romains), frère jumeau d'Artémis (Diane), *Apollon* s'appelle aussi *Phoibos* (Phœbus), ce qui, en grec, veut dire « le Brillant ». C'est l'une des plus importantes divinités de l'Olympe. Les légendes qui lui sont attachées ne sont pas moins nombreuses que les pouvoirs qui lui sont attribués et qui se sont multipliés au cours de l'Antiquité. Dieu de la Lumière, de l'Harmonie, de l'Oracle, il est aussi celui de la Guérison et de la Purification. Protecteur et conducteur des Muses (on lui donne pour cette raison l'épithète de « musagète »), il préside aussi, *ipso facto*, à la musique, à la danse, à la poésie, aux arts et aux sciences. Ses amours sont pourtant malheureuses. Il poursuit les nymphes de ses ardeurs mais nombre d'entre elles se refusent à lui. Alors, il les tue. L'attitude de ces demoiselles est bien étrange : Apollon n'est-il pas, avant tout, le dieu de la jeunesse et de la beauté éternelles ?

Ce sont d'ailleurs, de ce dieu « multiscar », les caractéristiques essentielles que le lexique familier a retenues, un *apollon* y désignant « un très beau jeune homme ». Si le nom commun ne semble pas avoir été utilisé avant le XIX<sup>e</sup> siècle, l'antonomase (i.e. la « désignation d'un individu par un personnage dont il rappelle le caractère typique ») est apparue bien avant puisque, par exemple, le 6 juillet 1739, Voltaire écrit au philosophe Helvétius : « J'attends, mon bel Apollon, votre ouvrage, avec autant de vivacité que vous le faites. » « Bel Apollon » y relève d'ailleurs du pléonasmisme ou de l'insistance.

Le vocabulaire entomologique a, pour sa part, emprunté le mot dès 1758, Linné ayant donné le nom d'*apollon* (*Parnassius apollo apollo*) à un beau papillon diurne dont les ailes sont constellées d'ocelles rouges et noirs.

Revenons à des considérations anthropomorphiques pour préciser que le nom d'un autre dieu grec d'origine phénicienne, lui aussi extrêmement beau (il était, excusez du peu, aimé d'Aphrodite !), est devenu synonyme de « beau jeune homme » : Adonis\*. Le mot, dont la majuscule fait de la résistance, est souvent employé à la négative pour dire d'un homme qu'il n'est pas très beau : « Ce n'était point un Adonis que Jacquemin Lampourde, bien qu'il se prétendît favorisé des femmes autant que pas un, et même, à l'entendre, des plus hautes et mieux situées. »



Apollon, mosaïque  
de Paphos, Chypre.

elle était gouvernée par Lycaon dont la fille Callisto fut séduite par Zeus. De cette union naquit Arcas qui donna son nom à la région. L'Arcadie était aussi le séjour des nymphes poursuivies des assiduités de Pan, roi des satyres et dieu des bergers, que l'on voit dans certains tableaux donner aux ânes d'Arcadie des leçons de musique. Dans ce fantastique pays, les montagnes, fréquentées par les dieux, se nommaient Érymanthe et Lycée. Maints poèmes d'Ovide ou de Virgile présentent comme le pays du bonheur simple, lieu idyllique peuplé de bergers\*, celui-là même où l'on plaçait l'*Âge d'or*.

Les pâturages de cette région de Grèce sont toujours propices à l'élevage mais les troupeaux d'aujourd'hui n'ont plus la réputation de ceux d'autrefois quand les ânes y étaient estimés pour leur force et leur taille que Strabon qualifiait d'extraordinaires. On comparait ces ânes à des chevaux de charge, ceux que l'on appelle « roussins ». Le surnom de « roussins d'Arcadie » leur fut donc attribué. À tout seigneur, tout honneur : l'âne symbolisant depuis toujours la stupidité, les Grecs et les Romains assimilèrent les très sots et les très ignorants aux roussins d'Arcadie. La ressemblance phonique fit le reste : le roussin se transforma en rossignol (on a dit « roussigneul » au XIV<sup>e</sup> siècle) et le rossignol d'Arcadie est devenu, *ipso facto*, la métaphore du mauvais chanteur. En effet, le puissant braiment de l'âne arcadien n'est-il pas au doux chant du rossignol ce que les vocalises tonitruantes de Bianca Castafiore sont au divin *bel canto* de la Callas ?

\* De la Renaissance au XVII<sup>e</sup> siècle, des cénacles littéraires et artistiques italiens, fondés sur les idéaux esthétiques et politiques de la Grèce antique, prirent le nom d'*Arcadies*.

(Théophile Gautier, *Le Capitaine Fracasse*, chapitre XI.)

\**Adonis* est issu d'une racine hébraïque, *Adonî*, « mon seigneur », dont la forme emphatique, *Adonai* est, dans le judaïsme, l'un des noms du Dieu de la Bible, à l'instar de Yahvé et Élohim

### Un rossignol d'Arcadie

« O, la belle symphonie !  
Qu'elle est douce, qu'elle a d'appas !  
Meslons y la mélodie  
Des chiens, des chats,  
Et des rossignols d'Arcadie.  
Caou, caou, caou.  
Houpf, houpf, houpf.  
Miaou, miaou, miaou.  
Oua, oua, oua.

Hin han, hin han, hin han.

O, le joli concert, et la belle harmonie. »

(Molière-Charpentier, *Ouverture de la Comtesse d'Escarbagnas* in *Le Mariage forcé*, 1672.)

Le texte de Molière nous le dit, la musique de Charpentier nous le confirme : le *rossignol d'Arcadie* est un âne, non un oiseau passereau. Ses « hin han, hin han » participent à « la symphonie » comme les « houpf, houpf, oua, oua » des chiens et les « caou, caou, miaou, miaou » des chats. Comment expliquer que le baudet ait été gratifié d'un surnom si étrange ? L'histoire est à rebondissement.

Géographiquement parlant, l'*Arcadie* était une contrée de la Grèce antique située au centre du Péloponnèse. D'un point de vue mythologique,



Peinture de  
Thomas Cole  
(1801-1848),  
*Le Rêve  
d'Arcadie*.





*Bataille de  
gladiateurs,  
de Paris  
Bordone  
(1500-1571),  
Vienne.*

### Descendre dans l'arène

Maximus, Spartacus, Priscus et Verus, célèbres gladiateurs, en furent les héros ; sainte Blandine y fut livrée aux lions qui, par miracle, ne lui firent aucun mal. Celles de Rome (Colisée), de Pompéi, de Lutèce, de Nîmes, d'Arles et bien d'autres, témoignent encore de la grandeur de la Rome antique. Elles tiennent leur nom d'*arène(s)* du latin

*arena*, « sable », « terrain sablonneux », étymologie que l'on retrouve en français dans *arénicole*, « qui vit dans le sable » et *arénacé(e)*, « qui a la même nature que le sable ». Le mot ne désigna d'abord que l'aire centrale des amphithéâtres romains, là où se déroulaient les combats de gladiateurs : hoplomaques, rétiaires, mirmillons, bestiaires, belluaires, etc. De l'aire sablonneuse,





le mot *arène(s)* a fini par s'appliquer à l'ensemble de l'amphithéâtre. Le sable avait pour fonction d'absorber le sang qui coulait à chaque combat comme à chaque supplice\*.

De ces jeux du cirque nous vient l'expression *descendre dans l'arène* : par référence tacite aux gladiateurs, elle est synonyme de « s'engager dans un combat » ou « relever courageusement un

défi ». L'affrontement, aujourd'hui, n'est souvent que verbal et l'arène où il se déroule n'est plus que politique ou judiciaire.

\* Il jouait le même rôle sur les places où s'exécutaient les peines capitales et que l'on appelait, pour cette raison, « places de grève » (du gaulois *graua*, « sable, gravier »).

### N'être plus coté à l'Argus

Celles et ceux qui sont ainsi catalogués ne seraient plus bons ... qu'à être mis au rancart : votre vieille bagnole qui, malgré les services qu'elle continue de vous rendre, ne vaut plus un clou et, par une dérivation, aussi discourtoise que machiste, toute femme d'un « certain » âge dont le *sex appeal* n'est plus qu'un lointain souvenir : une métaphore bien irrespectueuse pour laisser entendre qu'elle n'a plus la cote.

L'*Argus* en question est celui de l'automobile, hebdomadaire qui, depuis 1927, détermine la cote des véhicules d'occasion : ceux dont l'âge avancé est souvent proportionnels aux centaines de milliers de kilomètres parcourus n'y figurent évidemment plus. Le mot *Argus* désigne ainsi toute publication spécialisée où l'on peut puiser des informations complètes et détaillées dans un domaine particulier. Citons aussi *L'Argus de la presse*, organisme fondé en 1936 chargé de dépouiller journaux, revues et magazines pour le compte d'abonnés auxquels il fournit les articles mentionnant leur nom, *L'Argus de l'assurance* qui, outre une information régulièrement remise à jour sur la réglementation, propose des articles sur l'actualité des compagnies et mutuelles, *L'Argus* de cotation des monnaies, etc.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, *argus* fut synonyme d'« espion » puis, au XVIII<sup>e</sup>, le mot désigna une personne clairvoyante dont « l'œil de lynx » ne laissait rien échapper.

À l'origine, un nom propre, celui d'un Géant de la mythologie grecque, *Argos* (latinisé en *Argus*), prince doté de cent yeux dont la vigilance ne pouvait être prise en défaut : pendant que cinquante de ses yeux se reposaient, les cinquante autres continuaient de veiller. Son surnom était *Panoptès*, « Celui qui voit tout » (de *pan*, « tout » et *optos*, « visible »). Il avait reçu d'Héra (Juno) la mission de garder Io, une jeune et séduisante de ses prêtresses, maîtresse de Zeus et métamorphosée en génisse par ce dernier pour que les soupçons de sa très divine épouse soient détournés.



Thésée et le Minotaure dans le labyrinthe, dessin crayon et encre de Edward Burne-Jones (1833-1898).

Mais le dieu des dieux, aussi libidineux que zoophile, avait plus d'un tour dans son sac olympien : il demanda à Hermès (Mercure) d'endormir Argos du son de sa flûte puis, de lui trancher la tête. Héra recueillit alors les cent yeux de l'infortuné et en orna la queue de son oiseau emblématique, le paon.

On retrouve le nom commun *argus* dans le domaine zoologique : il désigne un faisan exotique, divers poissons et plusieurs papillons dont les ocelles rappellent les yeux du prince mythologique.

Le nom propre *Argos* s'applique aussi :

- à une ville du Péloponnèse, théâtre de nombreux épisodes mythologiques dont ceux décrits ci-dessus, considérée comme la plus ancienne ville de la Grèce antique ;

- au fidèle chien d'Ulysse dont l'*Odyssée* nous dit qu'il « est enveloppé dans les ombres de la mort dès qu'il a revu son maître après vingt années d'absence ! » (chant XVII) ;

- à un autre personnage de la mythologie grecque réputé avoir construit l'*Argo*, navire des Argonautes ;

- à une balise qui, depuis les années 1970, équipe les voiliers engagés dans les courses autour du monde, permettant ainsi que leur position soit constamment connue.

*Argos* ou *argus*, le point commun est un regard aussi perçant qu'omnidirectionnel et, partant, la faculté d'un repérage instantané.

Tout comme *argent* et de nombreux hydronymes (Argent, Argenton, Argance, Argence, etc.), *Argos* est issu d'une racine indo-européenne, *\*arg-*, liée à la brillance (cf. *\*argntom*, « le brillant »).

### Le fil d'Ariane

C'est celui que Thésée déroula en allant, dans le Labyrinthe, tuer le Minotaure : il fut ainsi le seul apte à s'extraire de ce réseau de galeries et de couloirs, réputé inextricable. Grâce à cette légende en cinq actes, notre langue s'est enrichie de plusieurs mots et expressions.

Premier acte. Minos et son frère Sarpédon se disputent la royauté de Crète. Pour prouver que les dieux l'ont élu, Minos demande à Poséidon de faire surgir de la mer un puissant taureau. Son souhait est accompli et Minos devient roi de Cnossos, civilisateur des Crétois.

Deuxième acte. Poséidon, vexé que Minos ne lui ait pas sacrifié le taureau, use de son divin pouvoir pour que Pasiphaé, l'épouse de Minos, tombe amoureuse dudit animal. Grâce au subterfuge



d'une vache de bois creuse où elle a pris place, Pasiphaé attire le taureau qui s'accouple avec elle. De cette union contre nature naît le Minotaure, monstre à corps d'homme et à tête de taureau. Troisième acte : Le taureau, père naturel du Minotaure, devenu furieux, dévaste le pays et y sème la terreur. Héraclès le capture, accomplissant ainsi le septième de ses douze travaux.

Quatrième acte : Pour enfermer le Minotaure, Minos ordonne à son architecte Daedalus (Dédale) de construire le fameux Labyrinthe. Dédale s'exécute, aidé de son fils, Ikaros.





gens qu'il a sauvés. Pendant son voyage de retour, Thésée fait escale à Naxos où il abandonne Ariane. On a beau être un héros grec, on peut n'en être pas moins goujat !

Le mythe a donné naissance à l'expression *fil d'Ariane* qui désigne la ligne que l'on doit tenir pour parvenir à un résultat ou le fil conducteur d'une enquête, d'une opération, d'un projet, d'une intrigue, etc. Pour le philosophe Gaston Bachelard, le *fil d'Ariane* symbolise la confiance : « Grâce au simple repère du fil déroulé, le voyageur a confiance, il est sûr de revenir. Avoir confiance, c'est la moitié de la découverte. C'est cette confiance que symbolise le fil d'Ariane. » (*La Terre et les rêveries du repos : essai sur les images de l'intimité*. J. Corti, 1948, réédition, 1992.)

### Sacrifier sur l'autel de...

*Sacrifier* vient du latin *sacrificare*, construit sur *sacrum facere*\*, « faire un acte sacré ». L'acte sacré par excellence est l'offrande d'un animal faite aux dieux. Selon Hésiode, Prométhée aurait été l'initiateur de cette pratique rituelle : ayant voulu tromper Zeus en faisant mine de partager la viande entre nourriture pour les hommes et sacrifices pour les dieux, il s'attira la colère du père des dieux et des hommes : « Depuis ce temps, la terre voit les tribus des hommes brûler en l'honneur des dieux les blancs ossements des victimes sur les autels parfumés\*\* ». (*Théogonie*, 558, traduction d'Anne Bignan.) Cet épisode mythologique ouvre la voie à une longue série de sacrifices. Chez les Romains, taureaux noirs ou blancs (ces derniers étaient réservés aux dieux supérieurs), boucs, chèvres, brebis, porcs étaient offerts aux divinités, chacune d'elles ayant son animal sacrificiel. Dans son *Histoire de Rome (Ab urbe condita libri)*, l'historien Tite-Live nous décrit les sacrifices humains opérés par l'armée samnite ; les victimes étaient les hommes mobilisables qui refusaient de rejoindre l'armée : ils étaient égorgés et leur tête était consacrée à Jupiter (Livre X, *Guerres samnites et guerres italiques*, chapitre 38, *Rites de consécration dans l'armée samnite*).

Toutes les religions ont ou ont eu leurs rites sacrificiels. L'Ancien Testament en relate plusieurs : le contrat d'alliance que Dieu fait avec Israël contient plusieurs préceptes à ce sujet (« Tu me feras un autel de terre pour y sacrifier tes holocaustes et tes sacrifices de paix, ton petit et ton gros bétail [...] » (Exode, XX, 22), « Tu me

Cinquième acte. Tous les neuf ans, selon le tribut que Minos, vainqueur d'Athènes, a imposé, les Athéniens doivent envoyer en Crète sept jeunes gens et sept jeunes filles que Minos livre en pâture au Minotaure. Pour en finir avec cette cruelle contribution, Thésée propose d'être du nombre des sacrifiés. Il se rend à Cnossos où Ariane, fille de Minos, tombe amoureuse de lui. Avant que Thésée ne pénètre dans le fatal Labyrinthe, Ariane lui donne une pelote de fil. Le héros athénien tue le Minotaure et, grâce au *fil d'Ariane*, ressort du Labyrinthe en compagnie des jeunes



donneras le premier-né de tes fils. » Exode, XXII, 28), pour respecter son vœu, Jephthé sacrifie sa fille (Juges, XI), Dieu accepte qu'Abraham lui sacrifie un bélier à la place de son fils Isaac (Génèse, XXII, 1-14), etc.

L'autel étant d'abord le lieu des sacrifices, on peut supposer que les premiers Européens, ceux qui ont nommé les fleuves et les montagnes, ont pratiqué de tels rites. La toponymie française semble en tout cas nous l'indiquer : dans les Alpes, les cols du Lautaret et de l'Autaret (autrefois l'Altaret) tiennent leur nom du latin *altare*, « autel » et l'on peut imaginer qu'en des temps reculés des voyageurs aient décidé d'élever là, au plus près du ciel, un petit autel pour offrir holocaustes et libations à un dieu de la mythologie celtique.

Aujourd'hui, les sacrifices ne sont le plus souvent que figurés et certains autels n'ont plus rien de religieux : l'expression *sacrifier sur l'autel de...* fait en effet allusion à une perte que l'on consent au profit d'une cause supérieure ou, plus simplement, au

renoncement de ceci au profit de cela. Elle est souvent utilisée dans un contexte politique ou économique ; ainsi dit-on de tel ministre renvoyé parce que indésirable qu'il a été sacrifié sur l'autel de la reconquête présidentielle, de telle multinationale qu'elle sacrifie l'emploi sur l'autel des profits, de telle commune qu'elle sacrifie son patrimoine sur l'autel du développement urbain, etc.

\* Le français *sacrum* a la même étymologie, l'os étant ainsi nommé soit parce qu'il était offert aux dieux lors des sacrifices d'animaux, soit parce qu'il soutenait les entrailles de l'animal sacrifié.

## Être dans la gloire de Bacchus

Voilà une locution bien noble pour signifier un état plutôt ignoble puisque *être dans la gloire de Bacchus*, c'est être ivre. La formule est construite sur une plaisante opposition, *être dans la gloire de* faisant référence à la béatitude des élus dans leur séjour de gloire, c'est-à-dire, au paradis. L'expression est répertoriée dès 1749 dans le *Dictionnaire*

*Le Triomphe de Bacchus*,  
huile sur toile,  
Nicolas  
Poussin  
(1594-1665).



des proverbes français d'André Joseph Panckoucke. Bacchus est le dieu latin de la Vigne et du Vin. Il est identifié au *Bacchos* des Grecs, dont l'autre nom est Dionysos ; mais les Romains l'ont aussi assimilé tardivement à leur *Liber Pater*, dieu italique de la Fécondité, dont le culte remonte à la très haute Antiquité romaine. *Liber* peut être rattaché au latin *libare*, « verser, répandre » mais aussi, « goûter (au vin, aux sciences) », « arroser de vin les autels », « faire des libations », etc. Selon Diodore de Sicile, il aurait aussi inventé les représentations théâtrales et les écoles de musique (Bibliothèque historique, IV, 5).

Bacchus fut engendré par l'union de Jupiter et de Sémélé, laquelle fut foudroyée au cours de son sixième mois de grossesse, victime de la jalousie de Junon. Le père des dieux eut pourtant le temps et la présence d'esprit d'arracher le fœtus du sein de Sémélé et de le coudre dans sa propre cuisse afin de porter Bacchus à terme. Une autre légende en fait le rejeton de Jupiter et de Proserpine (la Perséphone des Grecs). Bacchus était toujours escorté d'une joyeuse cohorte de femmes possédées, les Bacchantes ou Ménades, de Satyres aux pieds de bouc dont Pan était le guide, et de son précepteur, Silène, vieillard pansu, toujours saoul, monté sur un âne. Bacchus était aussi accompagné de ses deux fils, Priape (Priapos), dieu de la fécondité (son membre viril était immense), gardien des vignobles et vergers de son ivrogne de père, et Hyménée (Hymenaios), dieu du mariage : le monde gréco-romain mêlait ainsi les jeux de l'amour à ceux de la boisson. En tout cas, leurs dieux étaient de sacrés débauchés. De Bacchus nous viennent aussi d'une part, les *bacchanales*\* (1680), fêtes initiatiques en l'honneur du dieu, dégénérant souvent en orgies violentes et finalement interdites par le sénat de Rome, d'autre part, les *bacchantes* désignant d'abord les prêtresses de Bacchus. À la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, on qualifia aussi de *bacchantes* des femmes de mauvaises mœurs. À partir de 1875 et de façon énigmatique (peut-être parce que les suivantes de Bacchus portaient de longues chevelures), le mot s'appliqua à la barbe couvrant les joues (favoris) puis enfin, aux moustaches.

\* Delvau, dans son *Dictionnaire de la langue verte* (1866), nous précise que *bacchanal* (nom masculin) fut synonyme de « tapage, vacarme fait le plus souvent dans les cabarets ».



*Hésiode et la Muse*, par Gustave Moreau (1826-1898). Plume et encre brune.

## C'est un béotien !

Devenu nom commun, *béotien* s'écrit évidemment avec une initiale minuscule mais, replacé dans son contexte historique, *Béotien* doit commencer par une majuscule puisqu'on fait alors référence à un habitant de la Béotie, province de la Grèce centrale dont Thèbes fut la capitale antique.

Au cours de l'Antiquité, la Béotie (en grec, Boiôtia) connut des périodes de domination (de Sparte ou d'Athènes) et de suprématie mais, pour les Athéniens, les Béotiens, étrangers aux raffinements introduits par la civilisation, eurent toujours une réputation de lourdeur, de grossièreté et d'inculture. L'épithète qualifia donc naturellement toute personne à l'esprit obtus, aux goûts peu raffinés, ne portant d'intérêt ni aux lettres ni aux arts. Pourtant, la Béotie fut le berceau de la civilisation mycénienne et elle donna à la Grèce des dieux (Dionysos et Héraklès), des rois légendaires (Créon, Laïos), des héros (Hippomène, Épaminondas), toutes les Muses (elles se réunissaient sur le mont Hélikon, autour de la fontaine d'Hippocrène), de grands écrivains (Hésiode, Pindare, Plutarque) ainsi qu'un artisanat raffiné (figurines en terre cuite de Tanagra).

C'est surtout à l'époque romantique que le mot *béotien* fut utilisé péjorativement, s'appliquant notamment au bourgeois peu cultivé. En 1835 fut d'ailleurs forgé *béotisme* pour désigner la stupidité des *béotiens* ; *atticisme*, dérivé de *attique*, en est le contraire ; il qualifie l'élégance et la finesse de langage des Athéniens.



Notons que *béotien* se dit *boiôtos* en grec et que le mot se rattache à *boôtês*, « qui laboure avec des bœufs » (de *bous*, « bœuf »). Par un curieux hasard lexical, le mot « bœuf » précédé de l'adjectif « gros » revêt de nos jours, mais avec infiniment plus de vulgarité, les mêmes connotations injurieuses que *béotien*.

### C'est Byzance !

C'est l'expression consacrée pour dire l'admiration et l'étonnement devant l'opulence, la profusion, le luxe. Pourtant, cette ville de l'ancienne Thrace ne fut ni plus ni moins riche que d'autres cités antiques. Elle connut même des périodes de misère, de ruine et de désolation. Certes, sa position privilégiée à l'entrée du Bosphore, sur un promontoire baigné par la Corne d'Or (Khrusokeras, en grec) lui permit de contrôler le commerce de la mer Noire mais cette situation en fit aussi un enjeu économique important que bien des peuples se disputèrent. Pour cette raison, elle subit le joug des Athéniens et des Spartiates au <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle av. J.-C., fut victime, deux siècles plus tard, d'innombrables atrocités lors de l'expédition gauloise de Comontorius, fut rasée par Septime Sévère à l'issue d'une épouvantable guerre civile à la fin du <sup>ii</sup><sup>e</sup> siècle. Il lui faudra attendre 324 pour connaître vraiment la paix et la prospérité quand l'empereur Constantin <sup>i</sup><sup>er</sup>, dit « le Grand » décida de s'y établir et d'en faire la capitale de l'Empire romain, douze ans après avoir reconnu le christianisme comme religion d'État. Byzance prit alors le nom de Constantinople (Kônstantinoupolis, littéralement, « ville de Constantin »). La formule *C'est Byzance !* ne semble donc pas vraiment pouvoir se justifier d'un point de vue historique. Certains lexicologues la rattachent à l'argot des comédiens ; ils la font naître d'une (pseudo ?) réplique extraite de quelque pièce de théâtre (mais laquelle ?) : « *Quel luxe ! Quel stupre ! Mais c'est Byzance !* »

### Des querelles byzantines

Constantin XI Paléologue\*, dit Dragasès (1404-1453), fut le dernier empereur byzantin. Il ne disposait que d'une misérable armée et fut impuissant à défendre son empire contre les Turcs du sultan Mehmet II. Il périt héroïquement, en 1453, en se livrant aux coups des janissaires. Le contexte politique dépendait alors considérablement du conflit religieux entre

Orient et Occident. Jean VIII, le frère auquel Constantin XI succéda, avait négocié avec le pape Eugène IV la soumission de l'Église orthodoxe grecque à l'Église catholique de Rome puis, en 1439, au concile de Ferrare-Florence, obtenu l'union des deux Églises, union cependant désavouée par le peuple de Constantinople. Le 12 décembre 1452, contre la volonté des Byzantins, Constantin XI avait fait lire solennellement dans la basilique Sainte-Sophie le texte grec du *Laetentur Coeli et exsultet terra* (« Que les cieux se réjouissent et que la terre exulte »), psaume 95 scellant l'union des chrétiens d'Orient et d'Occident. Malgré cette allégeance à Rome, Constantinople, assiégée par les Turcs, n'obtint jamais le secours de l'Occident et, au lieu d'un triomphe de la chrétienté, c'est l'islam de Mehmet II le Conquérant qui s'imposa à Constantinople : la capitale de l'ancien Empire byzantin prit alors le nom d'Istanbul. À quoi tenaient les différends entre orthodoxes et catholiques ? À ce qui pourrait apparaître comme bien peu de chose, des détails futiles : le dogme de la Trinité (dite « querelle du Filioque », du texte latin qui dit que « l'Esprit saint procède du père et du fils » : *qui ex patre filioque procedit*), l'autorité du pape, l'eucharistie, l'existence du purgatoire... et pourquoi pas le sexe des anges ? Pendant que les prêtres se disputaient sur ces points de théologie, les Turcs menaçants étaient aux portes de Constantinople. Beaucoup plus tard, à partir de la Restauration, toute querelle fondée sur des questions trop subtiles, toute dispute oiseuse sans commune mesure avec l'enjeu de la discussion reçut le nom de *querelle byzantine*.

Dans son *Discours aux nuages* (1934), Georges Duhamel déclare à propos des richesses de la conjugaison française : « Croyez bien qu'il ne s'agit pas là d'un luxe futile n'intéressant que les grammairiens patentés, les amateurs de querelles byzantines et autres fendeurs de fils en quatre. »

\* « Paléologue » est le nom de la famille de Constantin XI, du grec *palaialogos*, « qui parle comme les Anciens ».

### Renvoyer (remettre, repousser) aux calendes grecques

Le latin *calare*, « appeler, convoquer » a donné *calendae*, « calendes », désignant le premier jour du mois : ce jour-là en effet, le grand prêtre (*pontifex maximus*) convoquait le peuple de Rome pour lui



Romulus et Rémus nourris par la louve, entourés par des représentations du Tibre et du Palatin. Marbre, œuvre romaine de 98-117 ap. J.-C.

annoncer quelles fêtes et quels dieux devraient être célébrés dans le mois venant de s'ouvrir. C'était aussi l'occasion de préciser quels jours tomberaient les nones (le 5 ou le 7) et les ides (le 13 ou le 15), dont la variation mensuelle était déterminée par le cycle de la Lune. De *calendae* est issu *calendarium*, « livre de comptes, registre » et le français *calendrier*, dont on sait qu'il fut successivement romuléen (inventé par Romulus), pompilien (réformé par Numa Pompilius), julien (instauré par Jules César) et enfin grégorien (réformé par le pape Grégoire XIII en 1592).

Les *calendes* étant exclusivement romaines, des *calendes grecques* ne sauraient exister ; « renvoyer aux calendes grecques » (*ad calendas graecas*), c'est donc remettre à une échéance qui jamais n'échoira, à une manière de Saint-Glinglin antique. Selon Suétone, l'empereur Auguste employait souvent la formule, notamment en parlant des mauvais payeurs : « On voit dans ses lettres autographes quelques locutions remarquables qui lui étaient familières en conversation. Par exemple, veut-il caractériser de mauvais débiteurs, il dit "qu'ils paieront aux calendes grecques". » (*Vie des douze Césars*, livre II, chapitre LXXXVI, traduction de Cabaret-Dupaty.)

## Il n'y a pas loin du Capitole à la roche Tarpéienne

Situons les lieux. Le Capitole est l'une des sept collines de Rome. Son nom est issu du latin *caput*, « tête ». Romulus et Rémus, légendaires fondateurs de Rome, y ayant été allaités par la louve, l'endroit était tout indiqué pour devenir le centre religieux de la Ville éternelle. S'y dressaient de nombreux édifices dont un temple à Jupiter, Junon et Minerve, nommé d'après la colline, et le sénat, où de 100 à 300 patriciens étaient investis des pouvoirs exécutif, législatif, voire judiciaire ainsi que, sous la royauté, de la prérogative de nommer le souverain.

Sous la République, de grands orateurs, dont le plus célèbre fut Cicéron, jouèrent un rôle déterminant dans la politique romaine. Non loin du Capitole se dressait la roche Tarpéienne (*rupes Tarpeia*), crête rocheuse surplombant le Tibre d'où les traîtres et criminels étaient précipités. Elle tient son nom de Tarpeia, vestale dont le père était gouverneur du Capitole ; la légende prétend que Tarpeia aurait ouvert aux Sabins les portes de la citadelle romaine. La roche Tarpéienne fut le lieu d'exécution de bien des notables : Spurius Cassius Vecellinus, consul



condamné en 485 av. J.-C. pour avoir tenté de devenir roi, Marcus Manlius Capitolinus, autre consul, exécuté en 384 av. J.-C. pour les mêmes raisons (il avait pourtant sauvé le Capitole de l'invasion gauloise), Sextus Marius, propriétaire de mines d'or et de cuivre, immensément riche, qui fut précipité de la roche Tarpéienne, accusé d'inceste avec sa fille ; c'était en 33, sous le règne de Tibère qui, soit dit en passant, en profita pour s'approprier lesdites mines, etc. Pour tous ces puissants, la roue tourna d'un coup et ils passèrent, du jour au lendemain, des honneurs de la fortune à la plus infamante des déchéances. C'est ce que signifie la citation latine *Arx tarpeia Capitoli proxima* traduite par *La roche Tarpéienne est proche du Capitole* ou *Il n'y a pas loin du Capitole à la roche Tarpéienne*. L'histoire et le monde politique actuel en fournissent maint exemple.

### Les délices de Capoue

Capoue (Capua) est une ville de Campanie baignée par le Volturno rattaché à Vulturnum, nom antique que les Étrusques donnèrent à la ville au VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. La cité antique s'élevait à quatre kilomètres de la ville actuelle, là où se situe aujourd'hui Santa Maria Capua Vetere et où se dressent encore les ruines de l'amphithéâtre romain. Elle fut conquise par les Samnites vers 424 av. J.-C. Ils la baptisèrent *Capua* et en firent l'une des plus riches cités d'Italie. Capoue fut à nouveau conquise par Hannibal, en 215 av. J.-C., sans grande résistance. Après la bataille de Cannes (Cannae), le général carthaginois y établit ses quartiers d'hiver. La ville était depuis longtemps connue pour la vie facile que l'on y menait et pour les multiples plaisirs qu'elle offrait. L'armée d'Hannibal y succomba et « se laissa corrompre par les vins fameux et les jouissances faciles », comme le dit Charles Rozan dans ses *Petites ignorances de la conversation* (1856). À force de s'adonner aux *délices de Capoue*, les soldats africains perdirent leur ardeur de combattants. La légende prétend que, pour cette raison, ils furent vaincus en 211 av. J.-C. par les légions romaines. Capoue fut alors rasée. Cent trente huit ans plus tard, c'est à Capoue que Spartacus fomenta sa révolte d'esclaves après s'être échappé de l'école de gladiateurs. Depuis l'épisode d'Hannibal et de son armée, on dit de quelqu'un qu'il *s'endort dans les délices de Capoue* quand il se laisse aller à une vie trop facile, pleine de plaisirs et exempte de contraintes.

### Passer dans la barque de Caron

« Il faut passer tôt ou tard,  
Il faut passer dans ma barque ;  
On y vient jeune ou vieillard,  
Ainsi qu'il plaît à la Parque.  
On y reçoit, sans égard,  
Le Berger et le Monarque. »

Ainsi Quinault et Lully font-ils chanter Caron à l'acte IV, scène 1, de leur tragédie lyrique *Alceste ou Le triomphe d'Alcide* (1674). Ils précisent que « Le Théâtre représente le Fleuve Achéron et ses sombres rivages ». La ritournelle fait allusion à Caron (ou Charon), fils d'Érèbe, personnification des ténèbres infernales et de la Nuit. Nocher des Enfers, il n'accepte de faire traverser l'Achéron qu'aux âmes des morts qui se sont acquittées d'une obole : « Payez le tribut que je prends, / Ou retournez errer sur ces rivages sombres. »

Voilà une promenade en barque dont les Grecs se seraient bien passés ! Au nombre des expressions synonymes de « mourir », celle-ci figure parmi les plus poétiques. Furetière la répertorie dès la première édition de son *Dictionnaire universel* (1690) ; il y donne aussi la locution *avoir passé la barque* comme synonyme de « être mort ». Précisons que, dans la mythologie grecque, un riche réseau hydrographique séparait les Enfers du monde des vivants : le Styx (du grec *stux*, « froid glacial, horreur ») était la rivière de la haine ; il se prolongeait par l'Achéron (rivière du chagrin) dont les affluents avaient pour noms Cocyte (torrent des lamentations) aux eaux grossies par les larmes des injustes et Phlégéthon (rivière de flammes). Le Léthé – ruisseau de l'oubli dont les âmes buvaient l'eau pour ne plus se souvenir de leur vie terrestre ou, en cas de résurrection, ne plus se rappeler leur séjour infernal – séparait le Tartare (séjour des âmes criminelles) des champs Élysées (séjour des âmes héroïques et vertueuses).

Comme le dit le philosophe Gaston Bachelard, « La barque de Caron va toujours aux enfers. Il n'y a pas de nautonier du bonheur.

La barque de Caron sera ainsi un symbole qui restera attaché à l'indestructible malheur des hommes. Elle traversera les âges de souffrance. » (*L'Eau et les rêves*, chapitre III, IV, José Corti, 1942.) Ainsi le mythe reparait-il, par exemple, dans *L'Enfer* de Dante, à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle : « Jamais âme innocente en ces lieux ne s'em-



Soldats samnites, fresque d'une tombe du IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C.

barque ; / Voilà pourquoi Caron te chassait de sa barque : / Tu comprends maintenant d'où venait sa fureur. » (Chant III, traduction de Louis Ratisbonne, 1852.)

### Passer sous les fourches caudines

Dans *Ab urbe condita*\*, Tite-Live décrit ainsi les *Fourches Caudines* (Furculas Caudinas) :

« Deux chemins conduisaient à Lucérie : l'un, facile et ouvert, qui longeait les côtes de la mer Supérieure, plus long à la vérité, mais plus sûr ; l'autre, plus court, à travers les Fourches Caudines. Or, voici quelle est la nature du lieu. Là, sont deux défilés profonds, étroits et couverts de bois, lesquels se trouvent unis par une chaîne de montagnes qui règne autour. Entre ces défilés existe, enfermée au milieu, une petite plaine assez unie, couverte d'herbes et d'eau, à travers laquelle on passe. Mais avant d'y arriver, il faut entrer dans le premier défilé ; et alors on est forcé de revenir sur ses pas, ou, si l'on veut aller plus loin, il faut franchir l'autre défilé, plus étroit et plus difficile. » C'est en ce lieu que les Romains subirent, en 321 av. J.-C., une cuisante défaite contre les Samnites. S'étant fait piéger dans le second défilé, ils se voient infliger une ignominieuse humiliation par Caius Pontius, général en chef des armées samnites : passer, sans armes, sous le joug des ennemis vainqueurs et subir leurs railleries. Cet épisode calamiteux de l'histoire romaine

survit dans l'expression *passer sous les fourches caudines* que l'on applique à une situation déshonorante mais inévitable. Précisons que « caudines » vient de Caudium, nom d'une ancienne ville d'Italie située entre Naples et Bénévent (Benevento), à proximité des fameux défilés. Caudium s'appelle aujourd'hui Montesarchio et les Fourches Caudines ont été rebaptisées Stretto di Arpaia ou Valle Caudina.

\* *Histoire de Rome depuis sa fondation*, livre IV, *Guerres contre les Samnites*, traduction de Désiré Nisard.

### Carpe diem

Dans le film *Le Cercle des poètes disparus* de Peter Weir (1990), John Keating murmure la phrase à ses élèves de la Welton Academy en contrefaisant la voix d'outre-tombe des étudiants d'autrefois. *Carpe diem*, « cueille le jour ». Les deux mots sont extraits d'une formule latine, *Carpe diem, quam minimum credula postero*, « Cueille le jour sans te soucier du lendemain ». L'auteur en est Horace (Quintus Horatius Flaccus), poète latin du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. Il l'écrit en conclusion d'une *Ode à Leuconoé* (I, XI). Selon les traducteurs, le précepte se présente avec des nuances non négligeables ; en voici quelques spécimens :

« Profite du jour sans croire au lendemain » ou « Saisissez le moment et ne comptez pas trop sur votre lendemain » ou « Profite du jour présent et



fie-toi le moins possible au lendemain » ou  
« Saisis donc le jour qui s'avance sans trop croire  
le jour qui le suit » ou

« Cueille le jour présent sans faire confiance en  
l'avenir » ou encore,

« Jouissez du jour qui s'écoule et ne comptez pas  
beaucoup sur le lendemain. »

Quelle que soit la version, certains ont voulu y  
voir une invite à une jouissance éventuellement  
immodérée, doublée d'une insouciance éventuel-  
lement égoïste ; une sorte de slogan hédoniste,  
au sens populaire du terme. Il semble plutôt  
qu'Horace y prône la recherche d'un plaisir épi-  
curien au sens strict, seulement accessible lorsque  
les peines physiques et psychiques sont écartées  
et prenant en compte aussi bien la fuite du temps  
que l'incertitude de l'avenir. Les premiers vers de  
cette ode d'Horace disent en effet ceci : « Garde-  
toi de vouloir connaître / Quel terme ont mis les  
dieux à mes jours comme aux tiens ! »

À la Renaissance, les poètes de la Pléiade ont fait  
écho à cette citation, notamment Ronsard en  
1578 dans l'un de ses *Sonnets pour Hélène*, *Quand  
vous serez bien vieille...* : « Vivez si m'en croyez,  
n'attendez à demain : / Cueillez dès aujourd'hui  
les roses de la vie » (II, 24).

### Jouer les Cassandre

Homère (*l'Iliade*), Eschyle (*Agamemnon*), Euri-  
pide (*Les Troyennes*) et, plus près de nous, Jean  
Giraudoux (*La guerre de Troie n'aura pas lieu*) la  
font apparaître dans leur œuvre. Princesse  
troyenne, fille du roi Priam et d'Hécube, sœur  
d'Hector, belle-sœur d'Andromaque, Cassandre  
(en grec, *Kassandra*) a reçu d'Apollon le don de  
voyance. Dans sa générosité, le dieu de la Lu-  
mière ne devait pourtant pas être sans arrière-  
pensée puisque éconduit par la princesse, il se  
venge en décrétant que ses prophéties ne seront  
jamais crues par personne. Ainsi, malgré ses  
prédictions et le récit de ses atroces visions, Cas-  
sandre ne peut convaincre les Troyens que faire  
entrer le cheval de bois dans leur ville sera une  
fatale erreur. S'ensuivent la ruine de Troie et,  
pour Cassandre, la déchéance : elle devient l'es-  
clave d'Agamemnon, chef suprême des Grecs.

*Jouer les Cassandre* se dit donc de celui qui prédit  
des malheurs sans être jamais cru, de tout oiseau  
de mauvais augure. L'histoire foisonne de *Cas-  
sandre*. On en trouve parfois de sérieux : Pierre  
Mendès France, par exemple, joua les Cassandre

en prévoyant que la IV<sup>e</sup> République tomberait sur  
la question de la décolonisation (mais la chute de  
cette IV<sup>e</sup> République fut-elle un malheur ?). La  
plupart des Cassandre s'avèrent cependant n'être  
qu'usurpateurs : tel grand couturier franco-espä-  
gnol se ridiculisa en prophétisant que la station  
spatiale soviétique Mir tomberait sur Paris en  
1999, telle secte religieuse prenant la Bible au  
pied de la lettre avait, entre autres âneries, affirmé  
que la génération adulte vivant en 1914 verrait  
Armageddon, telle voyante célèbre continue  
d'avoir pignon sur rue quand bien même plu-  
sieurs de ses prévisions se sont révélées fausses,  
etc. Il est des pythies qui font pitié.

Souhaitons que les écologistes qui prédisent tant  
de catastrophes climatiques soient de faux Cas-  
sandre.

### Il faut rendre à César ce qui est à César

À voir la popularité de l'expression et l'usage fré-  
quent que l'on en fait, on pourrait croire que  
César, contrairement à la fourmi de La Fontaine,  
était un grand prêteur\*. Il n'en est rien, et pour  
rendre justement à César ce qui lui appartient,  
précisons que la formule est due à Jésus et que  
c'est l'évangéliste Matthieu qui la rapporte ; aux  
Pharisiens venus lui demander : « Est-il permis,  
oui ou non, de payer le tribut à César ? » Jésus ré-  
pond : « Hypocrites ! Pourquoi me tendez-vous  
un piège ? Montrez-moi la monnaie qui sert à  
payer le tribut. » Ils lui présentèrent une pièce  
d'argent. Il leur dit : « Cette effigie et cette ins-  
cription, de qui sont-elles ? » Ils répondirent : « De  
César. » Alors il leur dit : « Rendez donc à César  
ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. »  
(Matthieu, XXII, 17-21.)

Cet épisode enseigne aux chrétiens la distinction  
entre le règne du monde d'ici-bas et le règne  
divin ; il s'agit en effet de ne pas confondre l'au-  
torité politique et l'autorité spirituelle. Plus fa-  
milièrement, la locution nous dit qu'il faut  
toujours reconnaître le propriétaire d'un bien ou  
le créateur d'une œuvre. Elle s'emploie le plus  
souvent dans un contexte abstrait, celui de la pro-  
priété intellectuelle, des créations de l'esprit (in-  
ventions, découvertes scientifiques, œuvres  
littéraires et artistiques, etc.).

Une intéressante illustration nous est fournie  
par l'Académie des sciences dans le compte  
rendu de sa séance du 29 mars 1869. Une très



*L'histoire de Crésus et de Solon*, huile sur panneau de 1368, Frans II Francken (1581-1642).

ancienne lettre, adressée à Cassini, y est reproduite. L'auteur s'y insurge contre un certain J. D. P. M. qui attribue la découverte des satellites de Jupiter et Saturne à Huygens : « Je vous donnerai quelques observations à ce sujet ; car je n'entends pas qu'on enlève à Galilée ce qui lui appartient. Il faut rendre à César ce qui appartient à César. » De qui est cette lettre ? De celui qui avait représenté tout à la fois l'autorité politique puisqu'il était roi et l'autorité spirituelle puisque sa monarchie était réputée de droit divin : Louis XI, soi-même.

\* Si l'on sait que Jules César fut bien « préteur », c'est-à-dire magistrat judiciaire, rien n'indique toutefois qu'il fût « préteur » au sens où il aurait accepté de prêter ce qu'il possédait.

### Tomber de Charybde en Scylla

Dans son *Odyssée*, Homère décrit longuement ce double péril (chant XII). Ce sont deux monstrueuses divinités gardant le détroit de Messine. *Charybde* (Kharybdis) est un gouffre qui « engloutit l'eau noire. Et elle la revomit trois fois par jour et elle l'engloutit trois fois horriblement. Et si tu arrivais quand elle l'engloutit, celui qui ébranle la terre, lui-même, voudrait te sauver, qu'il ne le pourrait pas\* ». *Scylla* (Skylle) habite la caverne d'un rocher qui, « de son faite aigu, atteint le haut Ouranos, et une nuée bleue l'environne sans cesse, et jamais la sérénité ne baigne

son sommet [...] ». C'est un monstre prodigieux, et nul n'est joyeux de l'avoir vu, pas même un Dieu. Elle a douze pieds difformes, et six cous sortent longuement de son corps et à chaque cou est attachée une tête horrible, et dans chaque gueule pleine de la noire mort il y a une triple rangée de dents épaisses et nombreuses\* ». »

Les navigateurs qui parvenaient à éviter le gouffre de *Charybde* s'échouaient inexorablement sur le rocher où *Scylla* les dévorait. Ulysse (Odysseus) perdit ainsi six de ses compagnons.

*Tomber de Charybde en Scylla*, c'est donc tomber dans un danger plus grand que celui qu'on voulait éviter. *Charybde* est mentionné en ce sens par Horace dans l'une de ses odes (livre I<sup>er</sup>, ode XXVII) : pour lui, les courtisanes sont autant de *Charybdes* qui épuisent les forces et la fortune de leurs jeunes amants : *Ah ! miser quanta laboras in Charybdi, Digne puer meliore flamma !* (« Malheur ! Comme tu t'aventures dans Charybde, toi l'adolescent digne d'une flamme meilleure ! »).

L'expression, parfois mal prononcée parce que mal comprise, a donné lieu à certaines déformations populaires. Dans *Splendeurs et misères des courtisanes*, elle permet à Balzac de se moquer de Florine par la bouche d'Esther : « Et je suis retombée à un banquier, de caraïbe en syllabe, comme dit Florine. » (Deuxième partie : *À combien l'amour revient aux vieillards*.)

\* Traduction de Leconte de Lisle.



## Être riche comme Crésus

Son royaume de Lydie était traversé par une rivière aurifère appelée Pactole (Paktôlos), affluent de l'Hermos. Les paillettes d'or qu'elle roulait lui permirent d'amasser une fabuleuse fortune. Outre la construction d'un somptueux palais, il l'utilisa notamment pour porter des offrandes aux temples grecs ou les faire restaurer, tel celui d'Artémis à Éphèse, l'une des Sept Merveilles du monde antique. La légende raconte que ce roi aurait été le premier à frapper des pièces d'or et d'argent. Sa cour était à Sardes où il recevait littérateurs et philosophes.

Son nom ? Crésus, roi de Lydie de v. 561 à 546 av. J.-C.

Il conquiert plusieurs contrées d'Asie mineure dont la Phrygie, il s'allia aux Égyptiens contre Cyrus mais de Crésus, la postérité a surtout retenu la richesse, à l'origine de la locution *riche comme Crésus*.

Notre monde capitaliste a engendré d'autres « nababs » qui ont également enrichi... notre lexique par le biais de nouvelles expressions : ainsi le banquier anglais Nathan Rothschild (1777-1836) dont le coup de Bourse au lendemain de

Waterloo permit d'asseoir la fortune de la famille et de faire naître l'expression populaire *avoir la bourse à Rothschild*, parfois plaisamment déformée en « roi de Chine » ; ainsi l'industriel et financier américain John Davison Rockefeller, roi du pétrole, que certains invoquent pour éconduire les tapeurs en leur clouant le bec d'un : « Je ne suis pas Rockefeller ! »

## Être touché par la flèche de Cupidon

Georges Brassens nous l'a chanté dans *Les Amours d'antan* : « Au printemps Cupidon fait flèche de tout bois. »

*Cupidon* est le dieu romain de l'Amour et du Désir (le latin *cupidus*, à l'origine du français « cupide », signifie « qui désire »). On identifie Cupidon à l'Éros grec. Il est le fils de Vénus (Aphrodite) et de Mars (Arès). Conscient des dégâts que Cupidon causerait, Jupiter exigea de Vénus qu'elle l'abandonne. Alors, la déesse de l'Amour cacha l'enfant dans une forêt. Il s'y fabriqua un arc et devint vite expert dans l'art de tirer des flèches qui n'étaient autres que les

*Cupidon et Psyché*, par Bernard Lens (1659-1725).



flèches du désir capables de faire naître l'amour dans les cœurs. En somme, des flèches fichtrement empoisonnées ! Vénus, voulant profiter du pouvoir de son fils, le pria d'intervenir pour que Psyché, personnification de l'âme, dont elle jalousait la beauté, tombe amoureuse du plus laid des humains. Mais, tel fut épris qui croyait éprendre, Cupidon eut le... coup de foudre pour Psyché, sans que Jupiter y soit en rien mêlé. Les amours de Psyché et Cupidon ont été contées et chantées par bien des auteurs : Apulée, La Fontaine, Calderon, Molière et Lully, Manuel de Falla, etc., sans compter les innombrables sculptures et peintures où Cupidon est représenté sous les traits d'un beau jeune homme ailé ou d'un angelot espiègle et joufflu. L'amour étant réputé aveugle, notre dieu a aussi parfois les yeux bandés.

### L'épée de Damoclès

L'histoire nous est contée par Cicéron dans le cinquième livre des *Tusculanes* (chapitre XXI). Après nous avoir présenté Denys devenu « tyran de Syracuse à vingt-cinq ans [...] » (chapitre XX), Cicéron nous dit qu'« Un de ses flatteurs, nommé Damoclès, ayant voulu le féliciter sur sa puissance, sur ses troupes, sur l'éclat de sa cour, sur ses trésors immenses, et sur la magnificence de ses palais, ajoutant que jamais prince n'avait été si heureux que lui : Damoclès, lui dit-il, puisque mon sort te paraît si doux, serais-tu tenté d'en goûter un peu, et de te mettre en ma place ? » Damoclès s'empresse d'accepter l'invitation et se voit traité par Denys avec une incroyable opulence. Au milieu d'un plantureux festin où il est servi par de jeunes et beaux esclaves, Damoclès « aperçut au-dessus de sa tête une épée nue, que Denys y avait fait attacher et qui ne tenait au plancher que par un simple crin de cheval [...]. Il demanda en grâce au tyran la permission de s'en aller, ne voulant plus être heureux à ce prix\* ». »

*L'épée de Damoclès* est ainsi devenue la parabole du bonheur fragile qu'un danger insoupçonné bien qu'imminent menace. Il faudra cependant attendre dix-neuf siècles, c'est-à-dire la Restauration, pour que la légende fasse naître l'expression *avoir une épée de Damoclès au-dessus de la tête*, que l'on peut, si l'on ose dire, rattacher à *la vie ne tient qu'à un fil* ou encore, *on est bien peu de chose*.

\* Traduction de Désiré Nisard.



*Les Danaïdes*, par John William Waterhouse (1849-1917), huile sur toile.

### Le tonneau des Danaïdes

Elles étaient cinquante et tenaient leur nom de leur père, Danaos, roi légendaire de Libye, lui-même descendant d'Io la jeune prêtresse d'Héra que Zeus avait transformée en génisse. Les cinquante *Danaïdes* étaient convoitées par leurs cinquante cousins, fils d'Égyptos, le frère de Danaos et le fondateur légendaire de l'Égypte. Quels défauts avaient-ils pour que le mariage leur soit refusé ? La mythologie est sur ce point muette. En tout cas, pour fuir leurs pressantes demandes, Danaos et ses filles s'exilèrent à Argos où les mœurs s'opposaient à tout mariage forcé. Coup de théâtre cependant : les Danaïdes finirent par accepter pour maris leurs Égyptiades de cousins. Auraient-elles finalement succombé à leurs charmes ? Point du tout. Suivant les conseils de leur père, elles les poignardèrent pendant la nuit de noces, à l'exception de l'aînée d'entre elles, Hypermnestre : sensible à la beauté de Lyncée, son jeune époux, elle l'épargna et l'aida à s'enfuir. Plus tard, Lyncée reviendra à Argos et y régnera aux côtés d'Hypermnestre. Qu'advint-il des quarante-neuf autres Danaïdes ? Les dieux vengeurs les condamnèrent, aux Enfers, à remplir éternellement un grand récipient sans fond, assimilé plus tard à un tonneau : tâche parfaitement inutile, complètement épuisante et totalement décourageante, à l'image de celle de Sisyphe. La légende fut notamment racontée par Eschyle dans *Les Suppliantes*.

En référence à ce mythe, l'expression *tonneau des*



*Danaïdes* s'applique à une tâche impossible à accomplir, une opération aussi vaine que répétitive, un besoin insatiable, un désir passionné et inextinguible. Les poètes ont aimé la formule. Baudelaire l'emploie pour qualifier la haine :

« La Haine est le tonneau des pâles Danaïdes :  
La Vengeance éperdue aux bras rouges et forts  
A beau précipiter dans ses ténèbres vides  
De grands seaux pleins du sang et des larmes des morts [...] »

(*Le Tonneau de la haine* in *Les Fleurs du mal*.)

Apollinaire utilise aussi la métaphore pour exprimer une peine éternelle :

« Mon cœur et ma tête se vident.

Tout le ciel s'écoule par eux

O mes tonneaux des Danaïdes

Comment faire pour être heureux

Comme un petit enfant candide »

(*Voie lactée ô sœur lumineuse...* in *Alcools*.)

## Le dédale administratif

« Il importe de bien prendre conscience que le labyrinthe bureaucratique, ou encore le dédale administratif, si présent dans nos sociétés occidentales, n'est pas le seul fruit de l'extension des champs d'intervention de l'État ; il est aussi le paradoxal produit d'une tendance lourde du libéralisme contemporain caractérisée par la multiplication de chartes et de règlements qui visent à protéger les droits de tous et à assurer à chacun la présence de recours juridiques et administratifs. » (Monique Hirschhorn, *L'Individu social*, Presses Université Laval, 2007.)

Labyrinthe bureaucratique, *dédale administratif*, les métaphores sont à la mesure des réprobations qu'elles expriment et qui ne datent pas d'hier : déjà en 1850, dans son *Histoire de la chute des Bourbons*, Albert Maurin soupçonnait le législateur de créer volontairement un *dédale administratif* « pour égarer la pensée publique ». Depuis, d'innombrables lois, décrets, arrêtés, législations et règlements en tout genre n'ont fait que multiplier et compliquer ces *dédalles*.

Le célèbre architecte de Minos pouvait-il imaginer que son nom, après s'être appliqué, par métonymie, à un lieu plein de détours, se vulgariserait ainsi pour ne plus signifier, au figuré, que la confusion, l'embrouillamini et l'inextricable ?

Dédale (Daidalos) apparaît dans la mythologie grecque comme architecte, inventeur de la

charpente et de la sculpture sur bois. Le roi Minos, civilisateur des Crétois, lui confia la construction, à Cnossos, d'un palais où serait enfermé le Minotaure, monstre à corps d'homme et à tête de taureau issu des amours de Pasiphaé, l'épouse de Minos, et d'un taureau. Le palais reçut le nom de Labyrinthe (Laburinthos) mais le réseau de couloirs y était si complexe que Dédale et son fils Icare (Ikáros) s'y retrouvèrent eux-mêmes piégés. Dédale eut alors l'idée de confectionner deux paires d'ailes avec des plumes et de la cire. Hélas ! Icare vola trop près du Soleil. La cire fondit et ce fut la chute.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, le dictionnaire intégra les noms communs *dédale* et *labyrinthe*.

## Être dans le secret des dieux

Être au courant d'une information capitale et confidentielle, plus importante, à l'origine, qu'un simple secret d'État, telle est la signification de cette locution.

Le pluriel indique qu'elle fait d'abord référence aux dieux de la civilisation gréco-romaine, à ceux de l'Olympe. Les Anciens parlaient de mystères plutôt que de secrets, et la mythologie en recèle plusieurs, à commencer par les mystères d'Éleusis : dans le sanctuaire de cette ville d'Attique, les Athéniens venaient s'initier aux rites secrets de Déméter, déesse de la terre cultivée (identifiée à la Cérès des Romains) et de sa fille Perséphone, déesse des Enfers mais aussi du Blé, assimilée à la Proserpine romaine. *L'Hymne homérique à Déméter* nous donne quelque idée sur le culte rendu à ces deux divinités, culte dont les secrets ne devaient en aucun cas être divulgués. S'inspirant de la pensée d'Orphée (l'orphisme donnait lui-même lieu à une religion initiatique), il tenait une place essentielle dans la religion grecque. Un autre culte aux rites mystérieux était celui, très ancien, de la Bonne-Déesse (*Bona Dea*), divinité de la Chasteté, de la Fécondité et de la Santé qui était célébrée lors de fêtes et de cérémonies uniquement réservées aux femmes. Secrète aussi était la religion d'Isis et d'Osiris, d'origine égyptienne, mais qui gagna la Grèce et Rome où elle persista jusqu'à l'avènement du christianisme. Le culte d'Hermès était aussi fondé sur des croyances venues d'Égypte (Hermès fut identifié à Thot, dieu égyptien). Que l'on ait donné le nom d'« hermétisme » à la doctrine philosophico-religieuse et aux théories alchimistes qu'il



MARIE-LAN NGUYEN



**À gauche :**  
Déméter.  
Marbre, copie  
romaine  
d'un original  
grec  
du I<sup>er</sup> siècle  
av. J.-C.

**À droite :**  
Archimède,  
par Jean  
Goujon.  
Cour Carrée  
du Louvre.

a inspirées en dit long sur son aspect mystérieux et initiatique.

Seuls les initiés pouvaient véritablement entrer en communion avec de tels dieux et accéder, par le biais de rituels, à de précieux enseignements, à un formidable idéal de vie. Quels enseignements ? Quel idéal ? Motus et bouche cousue ! Pour le savoir, il faut être soi-même... dans le secret des dieux.

### Des règles draconiennes

Il portait bien son nom, puisque *drakôn* signifie « dragon\* » en grec (*draco*, *dracon*, *draconis* en latin). Législateur athénien de la fin du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., il est passé à la postérité pour la sévérité des lois qu'il rédigea dans son code pénal, premières lois écrites de la cité grecque. L'une d'elles, datée de 621 av. J.-C., nous est connue par une inscription, d'autres par des témoignages d'auteurs tardifs comme Aristote, Démosthène ou Plutarque. Le code draconien donnait à l'État un pouvoir judiciaire qui remplaçait les lois coutumières des familles aristocratiques nommées eupatrides. Ce code constituait donc une étape décisive vers la future démocratie athénienne, mais sa rigueur était telle que la plupart des transgressions étaient punies, au pire, de mort, au mieux, d'esclavage à vie : étaient ainsi condamnés à la peine capitale non seulement les assassins et les sacrilèges, mais aussi les paresseux et les voleurs de pommes. L'orateur athénien Démade

(IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) ne déclara-t-il pas que Dracon avait écrit ses lois non avec de l'encre mais avec du sang ? Quelque trente ans plus tard, Solon, législateur et poète athénien, grand réformateur social et politique, abrogea la plupart des lois draconiennes (sauf celle concernant les meurtriers) et proposa un système judiciaire moins inexorable. Précisons que Solon faisait partie des Sept Sages.

La mémoire de Dracon subsiste aujourd'hui dans l'adjectif *draconien(ne)* qualifiant une sévérité extrême comme dans *lois*, *règles*, *conditions* ou *mesures draconiennes*.

\* Les créatures imaginaires, souvent monstrueuses et parfois diaboliques que l'on trouve dans les légendes occitanes et catalanes, tiennent vraisemblablement leur nom, « Drac » ou « Drach », de la même étymologie, tout comme le *Drăcul* roumain à l'origine de Dracula.

### Eurêka !

L'histoire nous est rapportée au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. par l'architecte et ingénieur militaire Vitruve (Marcus Vitruvius Pollio) au livre IX, chapitre I, de son traité *De Architectura*. Hiéron II le Jeune, roi de Syracuse de 265 à 215 av. J.-C., avait quelque doute sur l'honnêteté de l'orfèvre qui lui avait confectionné sa couronne. Il aurait alors demandé à son parent Archimède (Arkimédès, en grec), le célèbre physicien et mathématicien, de vérifier si cette couronne était bien en or massif.



Archimède fut d'abord embarrassé. Le royal ornement était en effet bien trop tarabiscoté pour que le volume en soit calculé, mesure indispensable puisque, comparée à la masse, elle permettait de déterminer la composition de la couronne : or pur ou mélange. La légende nous dit que le savant grec eut la révélation alors qu'il se trouvait au bain public, révélation qui devait conduire à l'énoncé du fameux principe baptisé « poussée d'Archimède » : « Tout corps plongé dans un liquide subit, de la part de celui-ci, une poussée exercée du bas vers le haut et égale, en intensité, au poids du volume de liquide déplacé » : comparer la masse d'or déplaçant le même volume d'eau que la couronne devenait un jeu d'enfant ! La joie d'Archimède fut grande puisque, selon Vitruve, il sortit nu dans la rue où il se mit à courir en criant « *Eurêka ! Eurêka !* », c'est-à-dire : « J'ai trouvé ! J'ai trouvé ! »

L'anecdote est-elle digne de foi ? On peut en douter, mais la paternité de la découverte n'est pas contestable : elle est attribuée, comme bien d'autres trouvailles scientifiques, au génial Archimède. Au même titre que le théorème de Pythagore, celui de Thalès, la loi d'Ohm, le volume de la sphère où la formule d'Einstein, le principe d'Archimède a fait cogiter plus d'une génération d'écoliers. Quant à l'exclamation *Eurêka !*, qu'elle ait ou non été lancée par le savant, elle est devenue le symbole de l'idée soudaine, aussi ingénieuse que fortuite, celle qui illumine l'esprit après un plus ou moins long pétrissage de matière grise, elle est le cri du génie victorieux.

### C'est une véritable furie

Délire, violence, folie, frénésie, autant d'acceptions que l'on trouve dans les mots latins *furor* et *furia* d'où sont issus « fureur », « furie », « furieux ». Le musicien qui lit *allegro furioso* sur une partition sait bien que son interprétation doit prendre un caractère violent. En hydronymie, bien des cours d'eau semblent aussi tenir leur nom de cette étymologie : dans les Alpes, *fure*, *furan* et *foron* s'appliquent à des torrents, impétueux par définition ; ainsi la Fure en Isère, le Furan dans la Loire, le Furans dans l'Ain ou la Furieuse dans le Jura.

Pour les mythologues, *Furie* est un nom propre regroupant les trois divinités infernales : Alecto, Mégère et Tisiphone. La première tire son nom du grec *alēktos*, « implacable », la deuxième du

grec *megairein*, « haïr » et la troisième de *tisiphonē*, « vengeance ». Les Furies romaines correspondaient aux Érinyes grecques (du grec *erinein*, « persécuter, pourchasser »). Furies ou Érinyes, ces horribles déesses avaient pour mission de punir les crimes, en particulier les parricides, matricides et fratricides.

Virgile nous les présente en ces termes : « Il est, dit-on, deux divinités funestes qu'on appelle Furies, monstres que la Nuit sombre mit au monde d'un même enfantement avec l'infernale Mégère, et à qui elle donna une affreuse chevelure de serpents enlacés et des ailes aussi rapides que les vents. » (*Énéide*, XII, 844, traduction d'Auguste Desportes.) Selon Pseudo-Apollodore\*, leur conception fut autre : « Cronos [identifié à Saturne chez les Romains] coupa les parties génitales de son père [Ouranos] et les jeta dans la mer ; des gouttes de sang qui en tombèrent naqurent les trois Érinyes : Alecto, Tisiphone et Mégère. » (*Bibliothèque*, I, 1,4.)

C'est au XVI<sup>e</sup> siècle que le mot *Furie* s'est lexicalisé pour qualifier une femme violente qui laisse parler sa haine et sa colère. Pour Mégère, la lexicalisation eut lieu au XVII<sup>e</sup>.

\* Surnom donné à l'auteur de la *Bibliothèque*, ouvrage que l'on a longtemps attribué à Apollodore d'Athènes.

### Vouer aux gémonies

« Enfin, parvenu aux Gémonies, il fut déchiré et achevé à petits coups, puis de là traîné avec un croc dans le Tibre » (Suétone, *Vitellius*, chapitre XII, in *Vie des douze Césars*, traduction de Désiré Nisard, 1855).

Ainsi périt l'empereur romain Vitellius et il fut loin d'être le seul à connaître un sort aussi ignominieux. Toujours selon Suétone, c'est surtout sous le règne de Tibère que les condamnés furent exposés aux *Gémonies* : « Plusieurs [prisonniers] sûrs d'être condamnés, se frappèrent dans leurs maisons pour éviter les tourments et l'ignominie ; d'autres avalèrent du poison au milieu du sénat. Mais on pansait leurs blessures, et on les portait en prison, à demi morts et palpitants. Tous les suppliciés étaient traînés avec un croc et jetés aux Gémonies. On en compta jusqu'à vingt en un seul jour [...]. » (Suétone, *Tibère*, chapitre LXI in *Vie des douze Césars*, traduction de Désiré Nisard, 1855.) Ces funestes *Gémonies* étaient à Rome, près du Capitole, des degrés (*gemoniæ scale*) où les cadavres de suppliciés étaient exposés

avant d'être précipités dans le Tibre. Les faits rapportés par Suétone montrent que les Romains redoutaient moins la mort que la honte et le déshonneur de savoir leur cadavre ainsi exposé aux outrages de la populace. L'étymologie de ces Gémonies est incertaine : certains proposent le nom de Gemonius, constructeur de ce fatal escalier ou le premier condamné à l'« expérimenter » ; pour d'autres, l'origine serait le verbe *gemo*, *gemare*, « gémir, se plaindre ».

De nos jours, seule l'idée d'opprobre demeure dans l'expression *vouer aux gémonies* qui équivaut à « soumettre publiquement au mépris ». La locution ne prit ce sens métaphorique qu'au XIX<sup>e</sup> siècle et Lamartine aurait été le premier à l'utiliser ainsi dans la seizième de ses *Méditations poétiques* (1820) intitulée *Le génie* :

« Le vois-tu donnant à ses vices  
Les noms de toutes les vertus ;  
Traîner Socrate aux gémonies,  
Pour faire, en des temples impies,  
L'apothéose d'Anitus ? »

### Trancher le nœud gordien

Gordias (Gordius) était le père de Midas, celui qui avait de l'or au bout des doigts. D'abord simple laboureur, Gordias fut le premier à régner sur la Phrygie grâce à un oracle qui voulait que fût élu roi le premier qui entrerait dans le pays sur un char à bœufs. En témoignage de reconnaissance, Gordias fonda la cité de Gordion\* (Gordium) et y construisit un temple en l'honneur de Zeus. De paysan, le char de Gordias devint royal ; il fut mis à l'abri dans le temple de Zeus et son joug fut attaché au timon par un nœud d'une telle complexité que nul ne pouvait le délier. À ce *nœud gordien* fut alors... attaché un nouvel oracle prédisant que celui qui réussirait à le dénouer deviendrait le maître incontesté de toute l'Asie.

Alexandre le Grand fut mis dans le secret des dieux. Durant sa campagne contre Darios, en 334 av. J.-C., il s'empara de la capitale phrygienne et se rendit au temple de Zeus où il s'efforça, en vain, de venir à bout de l'inextricable enchevêtrement. Alors, pour ne pas perdre la face, Alexandre tira son épée et, d'un coup décisif, trancha le nœud. L'historien latin Quinte-Curce (I<sup>er</sup> siècle) nous relate l'épisode dans le troisième livre de ses *Histoires* : « Autour de lui se pressait une foule de Phrygiens et de Macédoniens, les

uns tenus en suspens par l'attente, les autres inquiets de la téméraire confiance du roi. En effet, cette suite de nœuds était formée avec tant d'art, que ni l'œil ni l'esprit n'en pouvaient découvrir le commencement ou la fin ; et la résolution hardie de la dénouer risquait, en échouant, d'être tournée en un fâcheux présage. Après avoir lutté un instant contre cet entrelacement mystérieux : "N'importe, dit-il, comment on le défasse", et, rompant tous les liens avec son épée, il éluda ou accomplit le sens de l'oracle. » (Chapitre 1, traduction d'Auguste et Alphonse Trognon.)

Depuis, *trancher le nœud gordien* a pris le sens métaphorique de « Se tirer par une mesure vigoureuse et prompte d'une difficulté embarrassante », comme le dit si joliment Pierre-Marie Quitard dans son *Dictionnaire des proverbes* (1842).

\* Les vestiges de Gordion et de ses tumulus, dont celui dit « de Midas », furent mis au jour lors de fouilles entreprises dans les années 1950. Cette ancienne capitale de Phrygie se situait à environ quatre-vingts kilomètres au sud-ouest de l'actuelle Ankara.

### Les Colonnes d'Hercule

Pour les Anciens, elles marquaient la limite occidentale de la Méditerranée (Mare Internum ou Mare Nostrum) et séparaient le monde connu et civilisé d'un monde inconnu et supposé dangereux. Au-delà de ces *Colonnes d'Hercule*, les Anciens « crurent longtemps que rien n'existait que la nuit\* » ou peut-être seulement l'île mythique de l'Atlantide, royaume du géant Atlas qui portait la voûte céleste sur ses larges épaules. Ces colonnes correspondaient, au nord, à l'extrémité méridionale du mont Calpe (actuel rocher de Gibraltar), au sud, au mont Abyla (actuel Jbel Musa marocain) ou au mont Hacho (mont des Singes), près de la future Ceuta.

Selon la mythologie grecque, c'est au cours du dixième de ses travaux qu'Hercule les créa. Le colosse avait reçu d'Eurysthée l'ordre de lui ramener les bœufs roux de Géryon, géant aux trois corps habitant selon les légendes soit en Bétique (future Andalousie), soit dans une île nommée Érythie, aux confins occidentaux du monde méditerranéen. Hercule s'y rendit en suivant les côtes africaines. Là, les récits divergent : soit il aurait voulu laisser une trace de son passage en érigeant les deux colonnes, soit il les aurait fait surgir en séparant d'un coup d'épée les continents



africain et européen, donnant par la même occasion la genèse mythologique de l'actuel détroit de Gibraltar.

De nombreux auteurs y font allusion : Pindare, Hérodote, Strabon, Pline l'Ancien, Aristote, Platon.

Ce dernier nous dit au début du *Critias* : « Avant toutes choses, rappelons-nous que neuf mille ans se sont écoulés depuis la guerre qui, raconte-t-on, s'éleva entre les peuples qui habitent en deçà et ceux qui habitent au-delà des colonnes d'Hercule\*\*. »

Idem dans *Le Timée*, autre dialogue de Platon : « Ces livres nous apprennent quelle puissante armée Athènes a détruite, armée qui, venue à travers

la mer Atlantique, envahissait insolemment l'Europe et l'Asie ; car cette mer était alors navigable, et il y avait au-devant du détroit, que vous appelez les *Colonnes d'Hercule*, une île plus grande que la Libye et l'Asie\*\*. »

Ces textes ont souvent étayé les thèses de ceux qui croient que l'Atlantide a existé.

Atlantide ou pas, les *Colonnes d'Hercule* jouèrent un rôle important dans l'Antiquité. Outre la limite géographique qu'elles représentaient, elles sont devenues un véritable mythe, car le monde mystérieux et nécessairement hostile que l'on imaginait au-delà laissait planer une terrible menace : l'imminence d'une fin du monde.

La locution a parfois été utilisée comme métaphore synonyme de « limites extrêmes et quasiment infranchissables ».

\* Alexandre Dumas, *Impressions de voyage*, vol. 1.

\*\* Traduction de Victor Cousin.

## Une pensée hermétique

Identifié au Mercure des Romains, Hermès était fils de Zeus et de Maia, une nymphe d'Arcadie, aînée des Pléiades. Hermès (énième enfant adultérin, donc) avait pour mission de conduire les âmes des morts et de guider les voyageurs. Symbolisant la ruse et l'habileté, c'était une divinité aux multiples prérogatives : dieu du mensonge, du vol, de la santé, du commerce. Son principal attribut est le caducée : baguette surmontée de deux courtes ailes, autour de laquelle s'entrelacent deux serpents, emblème de la médecine et du commerce. On lui attribue l'invention des poids, des mesures et des premiers instruments de musique. Son chapeau ailé à larges bords se nomme « pétase ». Dans son *Cratyle*, Platon relie Hermès au discours, à « celui qui imagina la parole », en faisant ainsi le patron des orateurs.

Les Grecs ont identifié Hermès avec Thot, dieu égyptien du savoir, inventeur de l'écriture et des langages, scribe et conseiller des dieux.

Par le biais de l'*évihémérisme* (de Évhémère, philosophe grec ayant vécu 300 ans av. J.-C.), doctrine selon laquelle les dieux de l'Antiquité seraient des hommes divinisés après leur mort, Hermès fut assimilé à un personnage réel. Il fut alors qualifié de « Trismégiste », ce qui signifie « trois fois très grand ».

Diodore de Sicile voit en lui un ancien roi d'Égypte, Galien lui attribue des traités médicaux. Plutarque, en fait un écrivain. Clément

Hercule, détail d'une fresque romaine d'Herculanum, Hercule et Telephos.





Jacques  
Louis David,  
*Le Combat  
de Diomède*,  
1776.

d'Alexandrie rejoint Plutarque en prétendant que les prêtres égyptiens n'entreprenaient jamais de processions sans emporter 42 livres d'Hermès (Thot), 36 d'entre eux contenant toute leur philosophie. Si l'on ne peut évidemment affirmer que les prêtres de l'époque pharaonique aient jamais utilisé le moindre livre écrit par Hermès Trismégiste, il ne fait guère de doute qu'une littérature grecque reprenant des croyances égyptiennes a vu le jour à l'époque ptolémaïque (IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), comprenant des ouvrages d'astrologie, d'alchimie, de philosophie, de magie, de médecine, de théologie, autant de traités occultes attribués à Hermès. Au Moyen Âge, encore bien des écrits circuleront sous le nom d'Hermès Trismégiste. Ces ouvrages sont à l'origine d'une philosophie ésotérique adoptée par les alchimistes.

L'adjectif *hermétique* fut utilisé au XVI<sup>e</sup> siècle pour qualifier un moyen propre aux alchimistes pour fermer leurs récipients, « si exactement que rien ne se puisse exhaler », précise Furetière. On parle ainsi du « sceau *hermétique* » des alchimistes. Par extension, l'adjectif deviendra synonyme d'« étanche ». L'*hermétique*, nom commun féminin, désigne au XVII<sup>e</sup> siècle la partie occulte de l'alchimie puis, au XVIII<sup>e</sup> siècle, la philosophie reposant sur les doctrines des alchimistes.

Au début du XIX<sup>e</sup>, *hermétique* qualifie tout ce qui est difficile à comprendre, signification toujours en vigueur, s'appliquant notamment à une pensée absconse. Précisons toutefois que la *pensée hermétique* désigne aussi une doctrine traitant de la survie et du salut des âmes. Cette « philosophie » se fonde sur dix-sept traités faisant partie du *Corpus Hermeticum* probablement établi aux I<sup>er</sup> et II<sup>e</sup> siècles.

Le nom commun *hermétisme* apparaît vers 1900 avec ce même double sens : « doctrines des

alchimistes » et, par extension, « caractère de ce qui est impénétrable, difficile ou impossible à comprendre ».

### Un combat homérique

« Tout roule et se confond, souffle rauque des bouches,  
Bruit des coups, les vivants et ceux qui ne sont plus,  
Chars vides, étalons cabrés, flux et reflux  
Des boucliers d'airain hérissés d'éclairs louches. »  
(Leconte de Lisle, *Le combat homérique* in *Poèmes barbares*, 1872.)

Leconte de Lisle, poète parnassien, fut beaucoup attiré par la Grèce antique dont les mythes réalisaient à ses yeux un idéal de beauté plastique. Qu'il y trouvât l'inspiration de ses *Poèmes antiques* et *barbares* n'est donc pas étonnant. Il était tout aussi naturel qu'il traduisît nombre d'œuvres de l'Antiquité dont l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Les deux grandes épopées sont attribuées à Homère, mais cette paternité est mise en doute depuis la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, époque où la *question homérique* commença de diviser le monde littéraire. On a prétendu que ces deux œuvres monumentales que sont l'*Iliade* et l'*Odyssée* n'avaient pu être écrites qu'à plusieurs mains. On a même nié que le poète aveugle (en grec, *homerôs* signifie « otage » et « aveugle ») ait jamais écrit une seule ligne de l'une ou de l'autre. Peut-être n'était-il qu'un aède narrateur, devant un public venu de toute la Grèce, les légendes mythiques des dieux et des hommes. Quel qu'en soit l'auteur, l'*Iliade* et l'*Odyssée* sont sans doute, pour tout un chacun, les récits mythologiques les plus célèbres. Dans l'*Iliade* s'affrontent les plus grands des héros que la terre ait jamais portés. Ils sont conseillés, soutenus ou condamnés par les dieux. Ils ont pour nom Achille, Hector, Agamemnon, Ulysse, Ajax,



Patrocle. Leurs luttes sont impitoyables et leurs exploits, sur fond de guerre de Troie, résonnent du choc des boucliers, du fracas des lances et des épées d'airain.

Par allusion à ces actions épiques, on qualifie de *combat homérique* toute lutte héroïque, gigantesque, violente et sans merci où se mêlent frayeur et bravoure et l'assurance, par-delà la victoire ou la mort, d'une gloire impérissable.

## L'écharpe d'Iris

Iris est à Héra ce qu'Hermès est à Zeus : une messagère. Iris apparaît à plusieurs reprises dans l'*Iliade* d'Homère. Dans sa *Théogonie*, Hésiode la présente comme la fille de Thaumas, divinité primordiale, et d'Électre, l'Océanide. Elle est donc aussi la sœur des Harpyes. Ses deux ailes d'or lui permettent de transmettre rapidement les volontés divines. Sa parure est un voile diaphane dont les multiples couleurs laissent derrière son vol la courbe de l'arc-en-ciel : « [...] Iris revêt son voile aux mille couleurs et, faisant resplendir dans le ciel la courbe de son arc, elle se dirige, pour exécuter l'ordre, vers la demeure royale que dissimule un nuage. » (Ovide, *Les Métamorphoses*, XI, 589-591, traduction de Georges Lafaye\*). Iris apparaît aussi à plusieurs reprises dans l'*Iliade* d'Homère. Ainsi l'*écharpe d'Iris* est devenue une métaphore poétique désignant l'arc-en-ciel.

Notons qu'en espagnol arc-en-ciel se dit *arco iris*. En français, *iris* désigne, entre autres, les couleurs de l'arc-en-ciel (i.e. la lumière blanche décomposée par le prisme optique) et *iriser* signifie « colorer

des teintes de l'arc-en-ciel ». Ces couleurs sont infinies mais se déclinent autour des sept couleurs fondamentales que sont, dans l'ordre, le rouge, l'orange, le jaune, le vert, le bleu, l'indigo et le violet.

\* Au-delà de la mythologie grecque, l'arc-en-ciel est associé à de nombreuses croyances religieuses ou superstitieuses. Pour certaines, son apparition est considérée comme un message céleste, l'espoir d'une heureuse nouvelle ; elle est alors l'occasion de formuler un vœu. Pour d'autres, elle est présage de danger, voire de mort.

## Une réponse laconique

Lacédémon (Lakedaimôn) était fils de Zeus et de Taïgète, l'une des Pléiades, elle-même fille d'Atlas. Il épousa Sparta (Sparté) dont il eut deux enfants : Amyclas et Eurydice. Il devint roi de Laconie, région située à l'extrémité sud-est du Péloponnèse et y fonda la capitale nommée Sparte (du nom de son épouse) ou Lacédémone (d'après son propre patronyme). Leurs habitants se nommèrent Laconiens ou Lacédémoniens.

Les lois coutumières, réputées avoir été inspirées par Lycurgue, législateur mythique de Sparte, étaient toutes orientées vers le bien public. Elles organisaient une société exemplaire fondée sur l'égalité et la défense de la patrie. Les Lacédémoniens étaient de valeureux guerriers : on sait avec quelle bravoure trois cents d'entre eux, ainsi que leur chef Léonidas, périrent au défilé des Thermopyles en 488 av. J.-C., massacrés par les Perses.

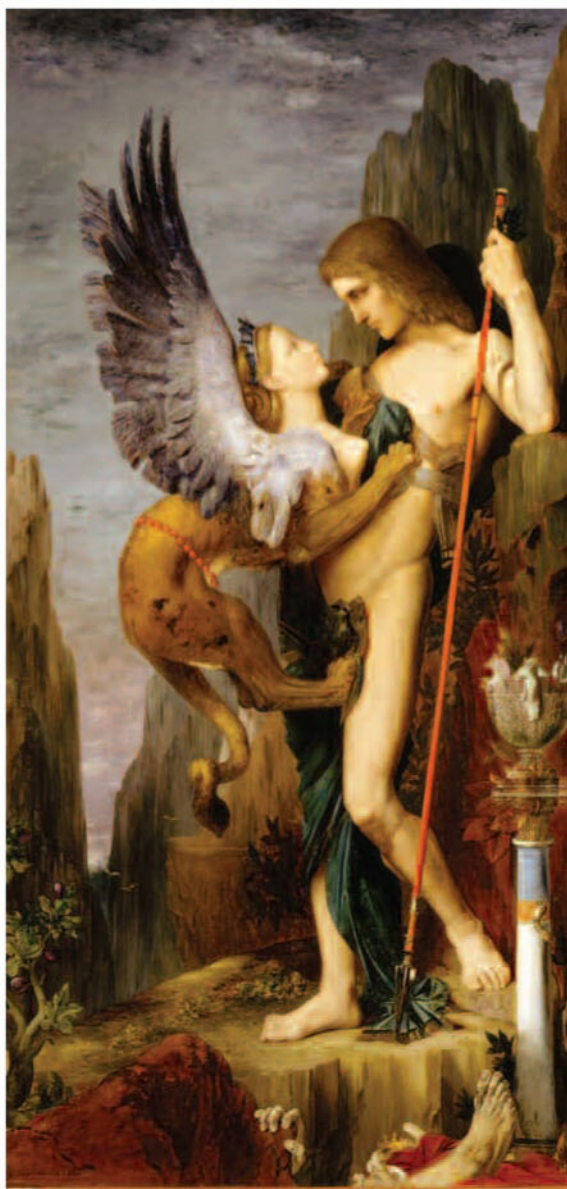
L'éducation des citoyens était particulièrement stricte et, dès leur plus jeune âge, ils apprenaient à s'exprimer en peu de mots, à faire des réponses aussi courtes que justes.

C'est le sens de l'adjectif *laconique*\* (1529) et du substantif *laconisme* (1556). Une anecdote illustre bien la concision du discours spartiate : à la lettre que Philippe de Macédoine leur avait adressée, les priant de le recevoir, la réponse fut : « Non ! » Alors, Philippe de Macédoine leur envoya une seconde lettre, concise et menaçante : « Si je pénètre en Laconie, je vous tuerai. » Pour toute réplique, les Lacédémoniens lui écrivirent : « Si... » On ne peut faire réponse plus *laconique* !

\* Notons aussi que l'adjectif *spartiate* qualifie une manière de vivre particulièrement sobre, pour ne pas dire austère, par allusion au mode de vie des habitants de Sparte.



*Iris et Jupiter,  
Michel Corneille  
le Jeune  
(1642-1708).*



*Œdipe et le Sphinx,*  
huile sur toile  
de Gustave Moreau  
(1826-1898).

Pour que son nom latin devienne un synonyme familier de « harangue », Laïos se serait-il aussi illustré par ses dons d'orateurs ? Non point ! La lexicalisation réside ailleurs. En 1804, les candidats au concours d'entrée à l'École polytechnique eurent à plancher sur le sujet suivant : « Imaginez le discours de Laïos à Œdipe » ; particulièrement inspirés, les prétendants à l'X noircirent tant de pages que le mot *laïus* prit le sens de long discours, d'abord, bien sûr, dans l'argot des polytechniciens, puis dans celui d'autres étudiants. Il fut finalement accepté dans le dictionnaire comme synonyme de « discours verbeux ». En 1891 fut même forgé le familier *laïusser*, « discourir, palabrer ».

### Se reposer sur ses lauriers

On peut aussi s'y endormir mais ce n'est pas recommandé tant une première et unique réussite peut être insuffisante.

Ces lauriers sur lesquels on se repose parfois ne sont, bien sûr, que la métaphore du succès. L'image est issue de ceux, réels, dont on tressait, dans l'Antiquité gréco-romaine, la couronne des vainqueurs. Mais d'où venait cette tradition ?

À l'origine, une histoire mythologique de harcèlement sexuel dont Apollon se rendit coupable. On sait que le dieu grec de la Lumière avait coutume de poursuivre les nymphes de ses ardeurs et que nombre d'entre elles se refusaient à lui. Ce fut le cas de la belle Daphné mais, dans cette affaire, le dieu avait une circonstance atténuante : son désir pour Daphné était la conséquence d'une flèche décochée par le dangereux Érôs (Cupidon). La nymphe, émule de la chaste Artémis (Diane), s'était jurée de garder sa virginité. Devant les avances insistantes du bel Apollon, elle décide de fuir dans la forêt mais Apollon persiste et plus elle court, plus il la désire. « Viens, mon père, dit-elle, viens à mon secours, si les fleuves comme toi ont un pouvoir divin ; délivre-moi par une métamorphose de cette beauté trop séduisante. »

À peine a-t-elle achevé sa prière qu'une lourde torpeur s'empare de ses membres ; une mince écorce entoure son sein délicat ; ses cheveux qui s'allongent se changent en feuillage ; ses bras, en rameaux ; ses pieds, tout à l'heure si agiles, adhèrent au sol par des racines incapables de se mouvoir ; la cime d'un arbre couronne sa tête ; de ses charmes il ne reste plus que l'éclat. » (Ovide, *Les Métamorphoses*, I, 545-552, traduction de

### Faire un laïos

La chose peut se produire à la fin d'un banquet, lors d'une inauguration, d'une remise de prix, d'une cérémonie de réception, d'un vin d'honneur ou d'un pince-fesses, bref, dans toute circonstance où il est d'usage de prendre officiellement la parole... et, hélas, parfois aussi de la trop garder. La chose, toujours inévitable, en devient longue, assommante et souvent soporifique. Elle est l'apanage des élus, des impétrants et des récipiendaires. Elle a pour équivalents « discours », ou l'anglicisme « speech », encore que ce dernier s'applique plutôt à une allocution heureusement plus courte.

À l'origine : *Laïos* (Laïus en est la latinisation), roi légendaire de Thèbes, en Béotie. Pédéraste, il enleva et viola Chrysippe, fils de Pélopes mais il est surtout connu pour avoir épousé Jocaste, sœur de Créon, et conçu avec elle le parricide et incestueux Oïdipous (Œdipe).



*Apollon et le Python*, huile sur toile de Cornelis de Vos (1584-1651).



Georges Lafaye.) Alors, Apollon décide que cet arbre sera le sien et que ses feuilles orneront à jamais sa chevelure.

L'arbre prit le nom de la nymphe (en grec, laurier se dit *daphnê*) et les athlètes vainqueurs des jeux Pythiques\* furent couronnés de lauriers qui devinrent, par suite, symboles de victoire et de gloire.

*S'endormir* (*dormir, se reposer*) sur ses lauriers n'eut pas toujours une connotation péjorative. En 1863, Pierre Larousse en donne par exemple cette définition : « Jouir d'un repos mérité par des succès éclatants » (*Nouveau dictionnaire de la langue française*).

\* Python était un serpent fabuleux, né de Gaia, la terre, et chargé par Héra de harceler Lété, la mère d'Apollon. Le dieu le tua au pied du Parnasse. Cet exploit permit à Apollon de venger sa mère, de prendre l'épithète de « pythien » et de créer, à Delphes, les jeux Pythiques.

### Une séance-marathon

*Marathon* est d'abord un nom propre : celui d'une ville d'Attique où, en 490 av. J.-C., les Grecs furent victorieux des Perses. Soyons plus précis : dix

mille Athéniens, commandés par Miltiade, réussirent à enserrer l'armée perse de Darios I<sup>er</sup>, pourtant forte de vingt mille ou cent mille hommes (l'histoire n'est pas plus précise). Ce fut la première victoire grecque de la première guerre médique\*. Pour l'annoncer à Athènes, on dépêcha un soldat grec du nom de Philippidès (ou Euclès). Il parcourut les 42,195 kilomètres séparant Marathon de la cité grecque. La légende nous dit qu'exténué par sa course il se serait affalé, raide mort, à son arrivée.

Pour les jeux Olympiques d'été de 1896, ceux de la première olympiade des temps modernes, justement organisés à Athènes, on donna le nom de *marathon* à la plus longue des courses à pied. Le premier champion en fut encore un Grec : Spyridon Louis. En 1930, les coureurs de marathon furent baptisés *marathoniens*. Le Français Alain Mimoun remporta cette épreuve de fond en 1956, aux jeux Olympiques de Melbourne. Treize ans auparavant, *marathon* s'utilisait déjà de façon figurée pour qualifier une épreuve longue et fastidieuse demandant une extrême persévérance. Ainsi naquirent *réunion-marathon*, *discours-marathon* (rival lexical de *laïus*), *séance-marathon*, etc.

\* C'est au cours de la deuxième guerre médique que, dix ans plus tard, au défilé des Thermopyles, Léonidas I<sup>er</sup>, roi de Sparte, se sacrifiera devant la supériorité écrasante de Xerxès I<sup>er</sup>, fils et successeur de Darios.

## Jouer les mécènes

Une substantielle réduction d'impôt sur le revenu ou sur les sociétés incite bien des capitaines d'industrie à le devenir. Telle riche héritière d'un groupe de produits cosmétiques offre ainsi de rondelettes dotations à des ensembles vocaux, tel leader mondial de l'industrie du luxe se sent une âme de philanthrope pour les musées et expositions de peinture tandis que tel banquier multimilliardaire devient le bienfaiteur du cinéma et de la photographie.

On parle aujourd'hui de *mécénat* d'entreprise : par le biais de fondations, les généreux donateurs sont des personnes physiques ou morales. Parce qu'ils n'exigent pas de contrepartie publicitaire, ils se distinguent des *sponsors* (hideux anglicisme !) et des « partenaires ». Seuls ceux qui *jouent les mécènes* attendent une compensation en termes de reconnaissance sociale.

Autre temps, autres mœurs ! Les *mécènes* étaient autrefois des rois, des princes, des nobles, des prélats, voire de riches bourgeois, amoureux des arts et des lettres. François I<sup>er</sup> et son second fils, Henri II, furent les premiers rois *mécènes*, suivant en cela l'exemple des grandes familles italiennes du siècle précédent, les Médicis, notamment. C'est d'ailleurs à la Renaissance (1526), époque bénie pour la création littéraire et artistique, que le nom commun *mécène* fut adopté comme synonyme de « protecteur des arts ».

Il est issu d'un nom propre, *Mécène*, francisation de Caius Cilnius Maecenas (V. 68 av. J.-C. - 9 av. J.-C.), chevalier romain, ministre d'Auguste qui, par amour des lettres, ouvrit sa maison à Virgile, Properce et Horace. Ce dernier lui dédia sa douzième ode. Mécène était lui-même poète : ses œuvres étaient qualifiées de « précieuses » par ses contemporains.

## En rester médusé

Les Gorgones étaient trois : Sthéno, Euryalé et Méduse (Médousa, en grec). Monstres fabuleux, elles vivaient près des Colonnes d'Hercule et du pays des Hespérides, nymphes du couchant qui gardaient ce jardin des dieux où l'on trouvait des pommes d'or. Des trois, Méduse était la seule

mortelle. Elle possédait le pouvoir de transformer en statue de pierre tout humain osant la regarder fixement. D'une épouvantable laideur, elle avait, comme ses sœurs, la tête hérissée de serpents. Après s'être accouplée à Poséidon, elle fut tuée par Persée qui, relevant le défi du roi Polydectes, lui trancha la tête d'un coup de serpe, utilisant son bouclier comme miroir afin de ne pas regarder la dangereuse créature en face. Ovide nous apprend aussi, entre autres pétrifications, que Persée présenta à Atlas « du côté gauche, la face hideuse de Méduse » pour transformer le géant en montagne (*Les Métamorphoses*, IV, 655-657). L'affrontement de Persée et de Méduse fut d'abord raconté par Hésiode dans sa *Théogonie* (274-276).

Parce que leurs tentacules rappellent les cheveux de la plus hideuse des Gorgones, les animaux marins appartenant à l'embranchement des coelentérés ont reçu le nom de *méduses* (1754). Le verbe *méduser* apparaît dès 1606 avec le sens imagé de « frapper de stupeur, pétrifier, stupéfier, fasciner. »



Mosaïque représentant Méduse, auteur anonyme, II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècle.

## Avoir un mentor

Un *mentor* est un guide, un précepteur, un conseiller avisé, riche de sagesse et d'expériences. Le mot survivra-t-il à cette horrible mode lexicale du « coach » et du « coaching », anglicisme que, par snobisme ou, plus simplement pauvreté de vocabulaire, nos contemporains emploient de plus en plus souvent alors que notre idiome est riche d'équivalents variés et précis.



*Mentor* est, à l'origine, le nom du fils d'Alkiménos. Avant de partir pour le siège de Troie, Ulysse (Odysseus) lui confie l'administration de ses biens et l'éducation de son fils Télémaque (Tèlémakhos). Personnage de l'*Odyssée* d'Homère, Mentor (Mentôr) tient aussi un rôle essentiel dans *Les Aventures de Télémaque* que Fénelon écrivit en 1699. Pour apporter conseils et protection à Ulysse comme à Télémaque, Athéna prend souvent les traits de Mentor, comme dans cet extrait du chant XXII de l'*Odyssée* :

« Et Athènè, fille de Zeus, approcha, ayant la figure et la voix de Mentôr. Et Odysseus, joyeux de la voir, lui dit :

— Mentôr, éloigne de nous le danger et souviens-toi de ton cher compagnon qui t'a comblé de biens, car tu es de mon âge\*.

Le nom commun, attesté dès le début du XVIII<sup>e</sup> siècle, notamment dans des titres d'ouvrages pédagogiques, est souvent utilisé dans les domaines littéraire (Maupassant reconnaissait son mentor dans Flaubert), artistique (on a prétendu, peut-être à tort, qu'Auguste Rodin avait été le mentor de Camille Claudel), politique (tel Premier ministre affirme, par exemple, que tel président de la République n'a jamais été son mentor), etc.

\* Traduction de Leconte de Lisle.

### Être dans les bras de Morphée

Qu'on est bien dans ces bras-là ! On s'y délecte sans que notre moitié, fût-elle jalouse, n'ait de souci à se faire. Celui qui vous les offre ainsi pour que vous vous y loviez a donné son nom au principal alcaloïde de l'opium, la *morphine*, que l'on extrait du pavot somnifère (*papaver somniferum*). Les vertus sédatives, analgésiques et soporifiques de la morphine furent mises en évidence au début du XIX<sup>e</sup> siècle par Friedrich Wilhelm Sertürner\*. Ce pharmacien allemand devait bien connaître ses classiques puisque c'est lui qui nomma l'alcaloïde d'après le dieu grec des rêves. *Morphée* (en latin, *Morpheus*) y est présenté comme un jeune homme ailé appartenant à la nombreuse progéniture d'Hypnos, dieu grec du Sommeil (en latin, *Somnus*). Il a en effet le pouvoir de faire s'endormir les humains en les touchant avec une fleur de pavot. Une fois les mortels plongés dans le sommeil, Morphée peut susciter leurs rêves et même s'y glisser en prenant l'aspect et la forme de divers personnages. Dans ses *Métamorphoses*, Ovide nous le confirme : « Au milieu du peuple de ses mille

enfants le dieu [Somnus] réveille le plus habile imitateur de la figure humaine, Morphée. Aucun autre ne reproduit avec plus d'art la démarche, le visage, la voix et jusqu'aux vêtements et aux propos les plus familiers de chaque personne. » (XI, 633-638, traduction de Georges Lafaye.)

Ce pouvoir de revêtir tant de formes humaines explique le nom de notre dieu, issu du grec *morphê*, « forme », que l'on retrouve en français dans *amorphe*, *métamorphose*, *morphologie*, *anthropomorphe*, etc. Précisons qu'être dans les bras de *Morphée* ne fait allusion qu'au sommeil naturel (et non à celui provoqué par la « défonce »). La formule est bien antérieure à l'opiomanie puisqu'on la trouve par exemple chez Charles Perrault (1628-1703) : « L'Amour descend du Ciel, & vient dans le hameau, / Où Tircis au pied d'un Ormeau / Dans les bras de Morphée allait finir sa plainte. » (*Métamorphose d'un berger en mouton* in *Œuvres diverses de feu Monsieur Perrault*, publiées en 1757 dans *Passe-temps poétiques, historiques, et critiques*.)

\* Les propriétés narcotiques de l'opium étaient connues depuis bien longtemps, bien avant que les mots *morphine* et *morphinomane* ne soient forgés (1888) : l'apologie littéraire de cette toxicomanie fut faite en 1821 par l'écrivain britannique Thomas de Quincey dans ses *Confessions d'un Anglais mangeur d'opium* (titre original : *Confessions of an English Opium Eater*).

### Cuisse de nymphe émue

Pour les anciens Grecs, les *nymphe*s étaient des divinités de second ordre peuplant la plupart des lieux qu'offre dame nature. Elles en personnifiaient les forces vives. Leur nom vient du grec *numphê*, « jeune épouse » car elles étaient aussi censées protéger les fiancées. Selon les auteurs (et sauf mention contraire), elles sont filles de Zeus ou nées, comme Aphrodite dont elles partagent la divine beauté, des gouttes de sang d'Ouranos. Elles se répartissent selon les lieux qu'elles hantent.

Par comparaison avec ces jeunes et jolies divinités de la nature, on a donné le nom de *nymphe* à toute jeune fille bien faite de sa personne.

Elles sont toutes supposées avoir en commun une carnation superbe, d'un rose tendre (incarnadin) qui a justement reçu l'appellation de *cuisse de nymphe*. L'expression qualifie également, depuis la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, une variété de rosier importée de Crimée. Jean-Pierre Vibert (1777-1866),



*Hylas et les nymphes,*  
mosaïque romaine datée d'entre  
la fin du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. et  
le début de l'époque impériale.

rosieriste français, a utilisé *cuisse de nymphe émue*, variante de notre locution, pour identifier l'un des rosiers qu'il a créés : sa fleur est en effet d'un beau rose carné, un peu plus soutenu que celui de la *cuisse de nymphe* dont elle est issue. On peut en effet imaginer que la cuisse d'une nymphe, normalement rosée, devienne quelque peu rubescente sous le coup d'une émotion. Bien des poètes ont aimé l'expression.

### L'Odyssée de...

Il y eut d'abord 2001, *L'odyssée de l'espace* (titre original : 2001, *A Space Odyssey*), film de Stanley Kubrick réalisé en 1968 d'après plusieurs nouvelles d'Arthur C. Clarke\*. Le titre fit florès et eut une progéniture multiple. Citons, par ordre chronologique, *L'Odyssée de l'espoir*, association de soutien aux personnes atteintes de sclérose en plaques, créée en 2000, *L'Odyssée de l'espèce*, long et passionnant documentaire sur l'évolution des pré-humains réalisé en 2002 par Yves Coppens et Jean Malaterre, *L'Odyssée de la vie* (2005) film de Niels Tavernier et René Frydman qui nous présente l'évolution embryonnaire et fœtale du petit d'homme, de la conception à la naissance, *L'Odyssée de l'amour* (2009), téléfilm de Thierry Binisti, depuis 2010, *L'Odyssée de l'accordéon*, festival du « piano à bretelles » qui promet que « jamais plus vous ne verrez l'accordéon comme avant », etc.

Ces multiples métaphores (et l'on peut parier que la liste est loin d'être close !) sont évidemment issues du sens figuré que le mot *odyssée* revêt depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle : « récit d'un voyage rempli d'aventures ». Au tout début se trouve un nom propre, traduction d'un titre grec, celui du chef-d'œuvre attribué à Homère, *Odyseia*, littéralement, « voyage d'Ulysse ». *Odyseus* est en effet le nom grec du héros, fils de Laërte et roi d'Ithaque,

combattant de la guerre de Troie dont le voyage de retour vers sa terre natale est semé de fantasmagoriques péripéties.

\* Notamment *La Sentinelle* écrite en 1948 et publiée trois ans après.

### Être d'un calme olympien

Avec ses 2 917 mètres, le mont Olympe (Olympos) est le plus élevé du massif éponyme et domine toute la Grèce. Il s'élève entre la Thessalie au sud et la Macédoine au nord. Les Anciens en avaient fait la résidence des dieux : Zeus, après avoir vaincu Kronos et les Titans, s'y était installé, en compagnie de quelques autres divinités dont la liste officielle est variable selon les auteurs. Parce que la cime de l'Olympe est souvent entourée de nuages, les Olympiens pouvaient y vaquer, incognito, à leurs occupations : festins ou délibérations... au sommet. Leur vie y était éternellement heureuse puisque cette secrète villégiature était à l'abri des intempéries :



Statue de la  
déesse Héra.  
Copie romaine  
d'un original  
hellénistique.  
Peut-être du  
I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C.



« Après avoir ainsi parlé, la déesse se retire dans le haut Olympe, où est le séjour immortel des dieux, séjour toujours tranquille, que les vents n'agitent jamais ; qui ne sent jamais ni pluies, ni frimas, ni neiges ; où une sérénité sans nuages règne toujours ; qu'une brillante clarté environne ; et où les dieux ont, sans aucune interruption, des plaisirs aussi immortels qu'eux-mêmes. » (Homère, *Odyssée*, chant VI, traduction de Dacier et Crouslé.) D'abord identifié au point culminant de la Grèce, l'Olympe mythologique a fini par prendre le sens plus général de « demeure céleste des dieux ».

Cieux ou sommet et si l'on en croit Homère, l'Olympe se caractérise par sa majesté, son calme et sa sérénité, trois adjectifs qui suffiraient à justifier qu'*être d'un calme olympien*, c'est se montrer imperturbable.

Pourtant, la locution ne ferait-elle pas plutôt allusion à l'attitude raisonnablement escomptée des douze (ou quatorze) dieux de l'Olympe ?

Auquel de ces Olympiens la tradition a-t-elle discerné la palme du calme ?

Compte tenu de sa suprématie, Zeus fut candidat, mais vite éliminé en raison de ses foudroyantes colères et de ses innombrables frasques et turpitudes, comme si, dans l'Olympe comme ailleurs, plus on occupe un rang élevé, plus on se croit au-dessus des convenances !

C'est à Héra que revient, sans conteste, le prix du flegme et de l'impassibilité : sans cesse confrontée aux aventures galantes, aux humeurs et à l'impunité de Zeus, elle parvient, admirablement, à rester de marbre, à conserver son *calme olympien*.

### Dépouilles opimes

« On nommoit ainsi les armes consacrées à Jupiter Férétrien, & remportées par le chef ou tout autre officier de l'armée romaine sur le général ennemi, après l'avoir tué de sa propre main en bataille rangée » (Diderot et D'Alembert, *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, 1751-1772).

L'expression est donc issue de l'Antiquité romaine. Numa Pompilius, second roi légendaire de Rome, distingue trois sortes de *dépouilles opimes* (*spolia opima*) : les armes devant être consacrées à Jupiter Férétrien\*, celles destinées à Mars, dieu de la Guerre, et celles offertes à Quirinus, très ancienne divinité romaine, tardivement assimilée à Mars et que certains considèrent

comme le nom de Romulus divinisé. *Opimes* vient du latin *opimus*, « fécond, fertile, riche, abondant ». Les dépouilles opimes par excellence, celles du premier ordre, rapportaient en effet beaucoup d'argent à l'officier romain qui les avait remportées. Tite-Live (Titus Livius) écrit dans sa *Première décade*, à propos d'un fait d'armes du tribun Aulus Cornelius Cossus et de la cérémonie qui s'ensuivit en 437 av. J.-C. : « Le plus beau spectacle de ce triomphe fut sans doute Cossus, qui portait les dépouilles opimes du roi qu'il avait tué de sa main, les soldats chantant à sa louange tout ce qui leur venait en fantaisie, et le comparant à Romulus. » (Livre IV, traduction de Pierre du Ryer, 1696.)

L'expression est parfois employée dans des contextes littéraires au sens figuré de « richesses ou avantages que l'on retire d'un butin ou d'un succès important ».

\* Férétrien (*Feretrius*), issu du latin *ferire*, « frapper », était un surnom donné à Jupiter par Romulus, premier roi légendaire de Rome, après un combat victorieux contre Acron, roi des Céniniens. C'est à cette occasion que Romulus remporta les premières *dépouilles opimes*. À Rome, sur le mont Capitolin, il consacre un temple à Jupiter Férétrien et déclare : « Là seront déposées les dépouilles opimes que mes descendants, vainqueurs à mon exemple, arracheront avec la vie aux rois et aux chefs ennemis. » (Tite-Live, *Ab urbe condita*, livre premier, X, 6.)

### Être victime d'ostracisme

Le sont souvent les minorités silencieuses, ethniques, sociales ou sexuelles, celles qui dérogent à la norme, celles que l'on décrète indésirables. Cette moderne signification d'*ostracisme* est toutefois teintée d'approximation lexicale puisque, dans leur définition, la plupart des dictionnaires parlent de l'hostilité d'une collectivité envers l'un de ses membres, sens dérivé d'un contexte politique où l'*ostracisme* désigne plus précisément la décision d'exclure tel ou tel du pouvoir.

C'est d'abord avec cette signification de « bannissement » que le mot fut introduit dans la langue française à la Renaissance, dans la traduction que l'humaniste Jacques Amyot (1513-1593) fit du *Thémistocle* de Plutarque : « Ceste manière de bannissement à temps, qui s'appelle ostracisme, n'estoit point punition d'aucune forfaiture, ains estoit comme un contentement et une allegiance de l'envie de la commune, laquelle



Le roi Midas avec sa fille,  
illustration du livre de Nathaniel  
Hawthorne *Une merveille pour  
les garçons et les filles*, 1893.

Turquie. Le Pactole traversait le royaume de Lydie. La légende nous dit que, sur les conseils de Dionysos, Midas, roi de la Phrygie voisine, s'y lava les mains pour conjurer le vœu qu'il avait bien imprudemment émis et que ce fourbe de Dionysos avait exaucé : transformer en or tout ce que le souverain phrygien touchait... tout, y compris, funeste imprévoyance, aliments et boissons. C'est à la suite de cet épisode que le Pactole se mit à rouler des sables aurifères, ce qui lui valut le surnom de Khrusorrhoeas, « fleuve qui roule de l'or ». L'infortune du roi de Phrygie fit la fortune du roi de Lydie qui se trouva vite en possession d'une immense richesse et sous son règne (561-542 avant J.-C.), cette ancienne contrée de l'Asie Mineure connut l'opulence. Au fait, quel est le nom du souverain lydien ? Crésus, bien sûr !

### Une flûte de Pan

La locution désigne un instrument à vent dont l'origine remonte à la plus haute Antiquité et que l'on trouve sur tous les continents. Faite d'un assemblage de tuyaux de différentes longueurs (généralement sept) que le musicien déplace latéralement sous les lèvres, la flûte de Pan peut exprimer des sons et des timbres particulièrement émouvants.



Pan joue de la flûte, accompagné d'une nymphe à la lyre, Pompéi, fresque du 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C.

prenait plaisir à rabattre et rabaisser ceulx qui luy sembloient trop excéder en grandeur. »

Historiquement, le mot nous vient de l'antique Athènes où le peuple avait la possibilité de bannir pendant dix ans tout citoyen suspecté d'une trop grande ambition politique : la soif de pouvoir était alors vue d'un mauvais œil, tout comme l'accumulation d'une trop grande fortune ! La sentence était prononcée à l'issue d'un scrutin où le nom du citoyen suspect était écrit sur un tesson de terre cuite ou une coquille d'huître, *ostrakon* en grec, mot de la même famille qu'*ostreion*, « huître », étymologie que l'on retrouve en français, via le latin *ostrea*, dans *ostréicole*, *ostréiculteur* et *ostréiculture*. Thémistocle, homme d'État athénien, fut frappé d'ostracisme en 471 av. J.-C. : sa gloire et sa richesse l'avaient rendu impopulaire. Ostracisme, bannissement, proscription, exclusion, discrimination, ségrégation, xénophobie, racisme, autant de mots qui nous confirment que l'homme est un loup pour l'homme.

### Toucher le pactole

Il faut, pour cela, gagner à la loterie ou hériter d'un oncle d'Amérique. « Source d'une fortune, de profits imprévus », tel est, depuis 1800, la signification de *pactole*.

Pactole (Paktôlos, en grec) fut d'abord le nom d'une rivière (aujourd'hui le Sart Çay) confluant avec l'Hermos dont le nom actuel est Gediz, en



*Pandore*,  
cour Carrée  
du Louvre,  
sculpture de  
Pierre Loison  
(1816-1886).

Pour bien des gens, l'instrument est caractéristique des musiques traditionnelles andines et des groupes constitués au Pérou, en Bolivie, en Équateur. Nous voilà bien loin de la Grèce antique où, selon la tradition, la flûte de Pan aurait vu le jour. Voici l'histoire :

Syrinx était une nymphe, selon les auteurs, hamadryade, vivant, comme il se doit, en Arcadie. Comme toutes les nymphes, elle était poursuivie par les Satyres (Faunes chez les Romains), ces démons mi-hommes mi-boucs, munis d'un membre viril dont les dimensions étaient à l'image de leur ardeur sexuelle. Le premier d'entre eux, Pan, fils d'Hermès et dieu des bergers d'Arcadie, tombe amoureux de Syrinx mais la jeune nymphe, comme Daphné, s'est vouée au culte d'Artémis et a fait serment de rester vierge. Il en faut plus pour décourager notre Satyre devant qui elle fuit, éperdue, jusqu'à ce que le dieu-fleuve Ladon l'empêche d'aller plus loin. Alors, Syrinx, au désespoir, supplie ses sœurs de bien vouloir la métamorphoser. Son vœu est exaucé : elle est sur-le-champ (et sur le champ) transformée en roseaux. L'air y fait naître de doux sons. Pan, séduit par la mélodie, décide que ces roseaux seront le bois dont il fera sa flûte. Il les rassemble et donne à l'instrument le nom de la nymphe. L'histoire se trouve dans *Les Métamorphoses* d'Ovide (I, 690-712\*).

*Syrinx* est donc l'autre nom de la *flûte de Pan*\*\*.

La légende ne pouvait, évidemment, que séduire poètes et musiciens. Deux exemples :

Claude Debussy intitule *Syrinx* une pièce pour flûte traversière solo, écrite en 1912. À l'origine, cette mélodie accompagnait les derniers instants de Pan dans une pièce de Gabriel Mourey, *Psyché*. On attribue à Théocrite, poète grec (v. 315-v. 250 av. J.-C.) un poème, *La Syrinx*, où l'auteur consacre à Pan sa flûte pastorale : il est composé de dix dizains dont les vers sont de plus en plus courts, évoquant ainsi les tuyaux de la flûte de Pan.

\* Selon une autre légende, l'invention de l'aulos, flûte à deux tuyaux, serait due à Athéna, mais elle aurait été utilisée pour son malheur par un autre Satyre célèbre, Marsyas, Athéna ayant jeté un sort fatal contre celui qui utiliserait l'instrument qu'elle avait inventé et qu'elle avait rejeté parce qu'il déformait son visage et l'enlaidissait quand elle en jouait.

\*\* Syrinx désigne aussi, par analogie, le larynx inférieur des oiseaux, grâce auquel ils émettent leurs vocalises.



MARIE-LAN NGUYEN

## Ouvrir la boîte de Pandore

Dans une certaine mesure, Pandore (Pandōra) est à la *Théogonie* d'Hésiode ce qu'Ève est à la Genèse. Zeus a demandé à Héphaïstos (le Vulcain des Romains) de façonner une créature féminine et, avec l'aide d'Hermès, de lui donner l'apparence et la séduction des plus belles déesses. Par ce subterfuge, le dieu des dieux veut tromper les mortels et se venger de Prométhée, voleur du feu divin. « Par ordre du fils de Cronos, l'illustre boiteux façonne avec de l'argile la pudique image d'une vierge [...]. Les dieux et les hommes admirent ce piège cruel à l'attrait duquel la race mortelle n'échappera pas. C'est d'elle que vient la race des

femmes ; c'est d'elle que viennent ces funestes compagnes de l'homme, qui s'associent à sa prospérité et non à sa misère. » (Hésiode, *Théogonie*, 571-590, traduction de Henri Patin, 1892.)

Hésiode reprend le mythe dans *Les Travaux et les Jours*. On y apprend que la créature calamiteuse modelée par Héphaïstos reçoit le nom de Pandore « parce que chacun des habitants de l'Olympe lui avait fait un présent pour la rendre funeste aux hommes industrieux\* ».

Hermès conduit Pandore sur terre et l'offre en mariage à Épiphéthée. Celui-ci, insouciant, accepte le présent. Hélas ! Curieuse comme toute les femmes qu'elle symbolise, Pandore ouvre la grande jarre que les dieux lui ont confiée « et les maux terribles qu'elle renfermait se répandirent au loin. L'Espérance seule resta. Arrêtée sur les bords du vase, elle ne s'envola point, Pandore ayant remis le couvercle, par l'ordre de Jupiter qui porte l'égide et rassemble les nuages. Depuis ce jour, mille calamités entourent les hommes de toutes parts : la terre est remplie de maux, la mer en est remplie, les maladies se plaisent à tourmenter les mortels nuit et jour et leur apportent en silence toutes les douleurs, car le prudent Jupiter les a privées de la voix\* ».

Une traduction approximative a transformé la jarre en boîte et l'expression *Ouvrir la boîte de Pandore* a revêtu la signification métaphorique de « provoquer une catastrophe, être à l'origine de calamités ». Il faut une bonne dose de volonté et de clairvoyance pour ne pas ouvrir cette fichue boîte ou, si l'on se laisse tenter, être assez courageux pour aussitôt la refermer.

\* Traduction d'Ernest Falconnet.

## Une peur panique

Les Satyres, dont les plus vieux reçoivent parfois le nom de Silènes, sont de bien étranges créatures. Leur tête, au visage humain, est hérissée d'une barbe et d'une tignasse hirsutes. Sur leur front poussent deux cornes. Leur buste, poilu, est celui d'un homme mais leurs membres inférieurs ressemblent, selon les époques, aux pattes d'un bouc ou d'un cheval. Ils ont une longue queue, un membre digne de Priape (le dieu de la Fécondité, auquel ils se joignent pour escorter Dionysos). Leur taille est toutefois bien petite. Leur appétit sexuel n'est jamais assouvi. Bref, ils ont de quoi faire peur. Pan est le plus effrayant d'entre eux et le plus entreprenant auprès des jeunes et

jolies nymphes qui, bien sûr, ne cessent de le fuir. À chacune de ses apparitions – et le dieu cornu se fait un malin plaisir à toujours les surprendre –, leur sang ne fait qu'un tour et la peur subite pousse les jeunes ingénues à prendre les jambes à leur cou.

Cette peur fut naturellement qualifiée de *panique* puisque originellement inspirée par Pan. Parce qu'une telle émotion vous fait imaginer des scénarios-catastrophes, elle vous empêche d'affronter le danger et vous incite à fuir.

Présent en français dès 1534 (*terreur panice*), l'adjectif s'est substantivé en 1835. Quant au verbe *paniquer*, il est de création récente puisque attesté seulement en 1937.

## La flèche du Parthe

Certains ont l'esprit de l'escalier : incapables de répondre du tac au tac, la réplique ne leur vient à l'esprit que trop tard, après qu'ils ont franchi la porte ou en haut de l'escalier. D'autres, au contraire, ont le sens de la répartie, l'esprit d'à-propos : ils trouvent sur-le-champ de quoi clouer le bec à celui qui les agresse verbalement. Pour plus d'efficacité, ils savent aussi retarder leur riposte et lancer leur trait d'esprit à la toute dernière minute, au moment où ils prennent congé, alors que l'adversaire ne s'y attend plus. Le coup peut être psychologiquement fatal. On parle alors de *flèche du Parthe*.



Fragment d'un bas-relief avec un guerrier parthe. Époque de Néron.

MOTTY



La locution, littéraire, n'est plus guère comprise. Dans *Frère Gaucher ou Le Voyage en Chine*, Pierre Gripari utilise l'expression tout en l'expliquant, laissant supposer que son lecteur l'ignore : « Mais je m'aperçois que je résiste mal, moi aussi, à la tentation de t'envoyer la flèche du Parthe (qui est, comme chacun sait, la flèche qu'on décoche en partant). Ah ! cette volonté d'avoir le dernier mot ! » (*Lettre 93, L'Âge d'Homme*, 1975.)

À quoi fait réellement allusion cette flèche du Parthe ? À une ruse de guerre dont les cavaliers parthes étaient coutumiers : lors des combats, ils feignaient de battre soudainement en retraite pour que les ennemis se lancent à leur poursuite. Sur leurs chevaux lancés au galop, ils faisaient alors volte-face et décochaient des volées de flèches sur leurs poursuivants impuissants. Grâce à leur art de la guerre, les Parthes conquièrent bien des territoires ; sous le règne de Mithridate I<sup>er</sup> (171 à 139 av. J.-C.), ils se rendirent maître de l'Iran, de la Susiane (province séleucide) et de la Babylonie. En 53 av. J.-C., sous le règne d'Orode II, le général parthe Suréna écrasa les troupes romaines de Marcus Licinius Crassus à Carrhes.

*Rodogune, princesse des Parthes* est une tragédie de Corneille (1644) construite sur la jalousie de Cléopâtre, reine de Syrie et de Rodogune, fille de Mithridate I<sup>er</sup>. Antiochus et Séleucus, fils de Cléopâtre, se voient individuellement confrontés à un terrible dilemme : obéir à leur mère, et tuer Rodogune pour monter sur le trône ou tuer Cléopâtre et épouser Rodogune. À la scène V de l'acte III, alors que Rodogune vient de s'éloigner après avoir exposé ses conditions, Antiochus dit à son frère : « Elle fuit, mais en Parthe, en nous perçant le cœur. »

### Entasser Pélion sur Ossa

Pélion ou Pilion est un massif montagneux de Thessalie qui se prolonge au nord-ouest par le massif de l'Ossa. Ils sont tous deux en surplomb de la mer Égée. Leurs points culminant ont reçu respectivement les noms de mont Pélion (1 651 m) et de mont Ossa (1 978 m ; Kissavos est aujourd'hui son autre nom). Plus au nord-ouest s'élève le mont Olympe. Si l'Olympe, résidence des dieux, est le cadre de nombreux épisodes mythologiques, le Pélion et l'Ossa sont également liés à maintes légendes de l'Antiquité. C'est sur le Pélion que sont célébrées les noces de Pélée et Thétis et, de ses vallées, Pirithoos, roi des Lapithes, a chassé les Centaures.

Le Pélion, l'Ossa et l'Olympe sont associés dans deux mythes.

D'abord au cours du grand embrasement des premiers âges lorsque, comme l'écrit Hésiode, « [...] les dieux Titans et les enfants de Saturne se livrèrent de terribles batailles » (*Théogonie*, 662, traduction d'Anne Bignan). Ovide nous décrit précisément l'épisode : « [...] les Géants, à ce qu'on assure, voulurent conquérir le royaume des cieux et entassèrent, pour s'élever jusqu'aux astres, montagnes sur montagnes. Alors le père tout-puissant fracassa l'Olympe sous les traits de la foudre et fit crouler le Pélion à bas de l'Ossa, qui le soutenait. » (*Les Métamorphoses*, 152-155, traduction de Georges Lafaye.)

La seconde occurrence mythologique concerne les Aloades (Éphialtes et Otos), les deux gigantesques fils de Poséidon et d'Iphimédie. Ils conçoivent un projet insensé rapporté dans l'*Odyssée* : « Ils menaçaient les Immortels qu'ils porteraient la guerre jusque dans les cieux ; et pour cet effet ils entreprirent d'entasser le mont Ossa sur le mont Olympe, et de porter le Pélion sur l'Ossa, afin de pouvoir escalader les cieux. Et ils l'auraient exécuté sans doute, s'ils étaient parvenus à l'âge parfait ; mais le fils de Jupiter et de Latone [Apollon] les précipitèrent tous deux dans les enfers avant que le poil follet eut ombragé leurs joues et que leur menton eut fleuri. » (Chant XI, traduction de Dacier et Crouslé.)

*Entasser Pélion sur Ossa* est devenue une expression littéraire signifiant « tenter une opération impossible ». Ainsi, à propos de l'écrivain Georges Fourest, José Corti écrit : « Il y a des gens qui deviennent célèbres à force de travail, ou de constance, ou d'acharnement ; qui entassent Pélion sur Ossa jusqu'à forcer l'attention. À Fourest, la célébrité était venue, d'un coup [...]. » (*Souvenirs désordonnés*, 1983.)

### Regagner ses pénates

Chez les Romains et, avant eux, les Étrusques, les dieux protecteurs du foyer s'appelaient *Pénates*, du latin *penus*, « provisions de bouche » (chargés de protéger les carrefours, les enclos et chaque foyer domestique.) L'image des Pénates était conservée à l'intérieur de la maison dans une pièce appelée *tablinum* (« salon ») où on leur faisait des offrandes. Ils étaient associés aux Lares domestiques (de l'Étrusque *Lars*, « seigneur »), esprit des ancêtres réputés protéger



*Ulysse et Pénélope* (1802), huile sur toile de Johann Tischbein (1751-1829).

cités, carrefours, rues, maisons et familles. Le mot *pénates* est entré dans notre dictionnaire en 1488 avec le sens de « dieux domestiques protecteurs de la cité ou du foyer » et de « statuettes représentant ces dieux ». En 1678 il devient synonyme familier de « maison », notamment dans l'expression *regagner ses pénates*.

N.B. : *Pénates* est un substantif masculin pluriel. On écrira, par exemple : « Il regagnait ses chers pénates. »

### **Ouvrage (toile) de Pénélope**

Quelle fidélité ! Quelle constance ! Quelle conviction !

Pénélope (*Pênelopeia*), attend dans son palais d'Ithaque le retour de son royal mari, Ulysse (*Odysseus*), valeureux guerrier et courageux voyageur, et l'attente est longue : vingt ans ! Dix à guerroyer pour libérer Hélène de Troie et dix autres à bourlinguer sur la Méditerranée, de l'Asie Mineure aux Colonnes d'Hercule, voire, selon le navigateur Alain Bombard, dans l'Atlantique jusqu'à l'Islande. « Heureux qui, comme Ulysse,

a fait un beau voyage », prétend le poète\*, mais, restée au foyer, Pénélope connaît bien des tourments, en l'occurrence la grossièreté de ses prétendants, nobles d'Ithaque et des îles alentour venus s'installer au palais pour passer du bon temps et dilapider la fortune d'Ulysse. Malgré l'opposition de Télémaque, son jeune fils (*Télémachos*) et les efforts du vieux Mentor, la fidèle épouse a bien du mal à repousser les avances de ces postulants au trône d'Ithaque. Dans l'*Odyssée*, ils sont une quinzaine. À force d'insistance et de prétendre Ulysse mort, ils ont réussi à arracher, des lèvres de Pénélope, la promesse suivante : elle choisira son futur époux parmi eux dès qu'elle aura terminé de tisser le linceul de Laërte, le père d'Ulysse. Mais sa promesse cache une ruse :

« Elle parla ainsi, et notre cœur généreux fut aussitôt persuadé. Et, alors, pendant le jour, elle tissait la grande toile, et, pendant la nuit, ayant allumé les torches, elle la défaisait.

Ainsi, trois ans, elle cacha sa ruse et trompa les Akhaïens. » (*L'Odyssée*, chant II, traduction de Leconte de Lisle.)



Ainsi la toile de Pénélope est-elle devenue la métaphore de l'ouvrage commencé mais jamais fini. Dans ses *Causeries du lundi*, Sainte-Beuve dit, en parlant du dictionnaire (de l'Académie) : « [...] cette toile de Pénélope de la langue » (Causerie du lundi 30 août 1832 à propos de Bernardin de Saint-Pierre).

\* Joachim Du Bellay, *Les Regrets*.

## Un diseur de phébus

*Phébus* (ou *Phœbus*) est le surnom et l'épithète d'Apollon, dieu de la Lumière, du Jour et du Soleil, issu du grec *phoibos*, « brillant ». De même étymologie, Phébé ou Phœbé, surnom d'Artémis quand elle préside à la Lune, peut aussi se traduire par « la brillante ».

Parce qu'il était beau, que sa chevelure était blonde comme le soleil et que son intelligence était brillante, Gaston III (1331-1391), comte de Foix et vicomte de Béarn, reçut aussi le surnom de Phœbus\*.

Le nom du dieu grec s'est lexicalisé à l'époque classique pour désigner un discours pédant, précieux, prétentieux, amphigourique et incompréhensible. Le mot est ainsi défini par Vauvenargues : « On ne peut sentir le sublime d'une idée dans une faible expression ; mais la magnificence des paroles avec de faibles idées est proprement du phébus » (*Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, chapitre XIII, 1746).

On qualifiait donc de *diseurs de phébus* ou, par contraction, *phébus*, celui qui se prenait pour un beau parleur, voulait passer pour un bel esprit. On disait aussi *parler phébus* ou *donner dans le phébus*. Le mot est complètement sorti de l'usage et les expressions qui le contiennent ne sont plus comprises. Dommage ! Ils s'appliqueraient utilement à bien des hommes politiques qui, ayant le verbe haut, tentent de déguiser la vacuité d'une pensée sous un langage ampoulé. On parle désormais de « langue de bois », mais la locution ne sous-entend pas nécessairement un style amphigourique.

\* L'autre point commun entre Apollon et Gaston Phœbus était la passion de la chasse.

## Des amours platoniques

Ainsi qualifie-t-on des amours chastes, où n'intervient aucun rapport charnel et le sens populaire les considère souvent comme des amours d'opérette. Le sens populaire est, en l'occurrence, réducteur.

*Amour platonique* est la traduction de l'expression latine *Amor platonicus* que le philosophe florentin Marsile Ficin (Marsilio Ficino) utilise dans un ouvrage de 1469 : *El libro dell'amore* (*Le Livre de l'amour*). Il s'agit d'un commentaire du *Banquet* de Platon où Ficin s' imagine entouré de ses amis (comme Platon l'était de ses disciples) lors d'un banquet donné justement en l'honneur du philosophe grec. De quoi va-t-on débattre ? Du concept d'amour tel qu'il est discuté dans le dialogue de Platon, c'est-à-dire de la véritable nature d'Eros. Le point de départ de la controverse est précisément le plaidoyer que prononce Pausanias dans *Le Banquet* en faveur de la pédérastie\*, dont on sait qu'elle était une pratique fréquente dans l'Antiquité, à Sparte et Athènes notamment, tout comme dans la Toscane de la Renaissance. L'amour charnel, dont nos philosophes parlent peu, est transcendé par l'amour réciproque des âmes, un amour par l'esprit. Pour Platon, l'amour, qui se manifeste par le manque de l'être aimé, permet ainsi à l'âme de s'élever spirituellement en passant de l'éphémère beauté des corps (Éros vulgaire) à la beauté de l'âme (Éros céleste). Si l'amour dit platonique s'est progressivement confondu avec l'amour chaste, c'est sans doute aussi parce que, dans *Le Banquet*, Socrate rapporte qu'il a refusé de céder aux avances du jeune et bel Alcibiade.

\* La signification du mot grec *paiderastia* ne se réduit pas au sens actuel de « pédérastie ». Dans les classes élevées de la société grecque, la relation privilégiée s'installant entre un adulte et un jeune garçon pubère correspondait à une sorte de tradition sociale, quasi institutionnelle, l'adulte devant préparer l'adolescent à sa future vie dans les domaines social, politique et culturel.

## Un lit de Procuste

Procuste (ou Procruste, issu du grec Prokroustês, « celui qui allonge ») était fils de Poséidon mais aussi, selon les uns, aubergiste, selon les autres, bandit de grand chemin, parfois surnommé Damastès ou Polypémon. Ses méfaits nous sont rapportés dans la trente-huitième *fabula* (« récit ») de Hygin (Caius Julius Hyginus), écrivain latin du règne d'Auguste. Cette histoire intitulée *Les Travaux de Thésée* nous conte les exploits du héros de l'Attique, comment il tua quelques féroces monstres (dont le Minotaure) et tous les malfaisants qui sévissaient sur la route menant à



Thésée  
retrouve  
l'épée de son  
père, Nicolas  
Poussin  
(1594-1665).

Athènes par l'isthme de Corinthe. Parmi ces brigands d'essence divine figurent Pityocampètes, Sciron et notre Procuste, le plus abominable de tous : « Quand un ami venait lui rendre visite, s'il était plutôt grand, il apportait un lit plus petit et coupait le reste de son corps ; s'il était plutôt petit, il lui donnait un lit plus grand et, lui ayant attaché des enclumes, l'allongeait jusqu'à ce qu'il fasse la taille du lit. »

Plutarque ne parle que d'un seul lit : « Passant de là à Érinéos, qui en est peu éloignée, il [Thésée] fit mourir Damastès, qu'on appelait aussi Procuste, en l'allongeant à la mesure de son lit, comme il y forçait lui-même ses hôtes. » (*Thésée*, X, in *Vie des hommes illustres*, traduction de l'abbé Dominique Ricard revue par Jacques Doucet.)

Le croiriez-vous ? Le premier sens métaphorique du *lit de Procuste* s'appliqua à une position adoptée dans certains ébats amoureux où les jambes d'un des amants dépassent du lit. Une autre signification, également érotique, figure dans *L'Assemblée des femmes* d'Aristophane quand un jeune homme que l'on menace de « traîner par l'endroit

sensible » s'écrie : « O ciel ! On va faire de moi un Procuste » (vers 1021).

Plus tard, le *lit de Procuste* est logiquement devenu la métaphore de la normalisation, de l'uniformisation, du conformisme, si répandus en ces temps où fleurit la « pensée unique », ou tout doit entrer dans un moule. Malheur à ceux qui dérogent à la norme !

Précisons enfin qu'en médecine le *syndrome de Procuste* affecte certains individus psychorigides qui ont tendance à vouloir tout formater.

### Une œuvre protéiforme

Combien d'écrivains, de peintres, de sculpteurs, de compositeurs ont-ils vu leur œuvre qualifié(e) de *protéiforme* ? Parce qu'elle aborde la sonate aussi bien que le concerto, la cantate aussi bien que le motet, la suite aussi bien que l'oratorio, la polyphonie aussi bien que le contrepoint, l'œuvre de Johann Sebastian Bach est protéiforme ; parce que l'essai y côtoie le roman, que la poésie y rivalise avec le théâtre, l'œuvre de Victor Hugo est protéiforme. Cet adjectif fut forgé au XVII<sup>e</sup> siècle.



Si l'on en connaît bien le second terme, issu du latin *forma*, le premier est d'apparence plus énigmatique.

Au féminin, *protée* désigne un genre de plantes pouvant revêtir diverses formes et tailles (famille des *protéacées*) : la *protée* royale est l'emblème de l'Afrique du Sud.

Au masculin, le mot *protée* s'applique :

– soit à un amphibien urodèle des eaux profondes appartenant à la famille des tritons et salamandres. Véritable « fossile vivant », il a su s'adapter depuis 1,6 million d'années à différents milieux. Blanc dans l'obscurité, le corps du batracien se couvre de taches brunes dès qu'il est exposé à la lumière\* ;

– soit à un individu aux multiples facettes, qui change souvent d'opinion ou d'humeur, ou qui joue plusieurs rôles. Ainsi, dans sa sixième lettre au prince de Brunswick, Voltaire écrit à propos du réformateur Melanchthon : « On prétend qu'il changea quatorze fois de sentiment sur le péché originel et sur la prédestination. On l'appelait, dit-on, le Protée d'Allemagne. »

La majuscule que met Voltaire nous dit qu'en ce sens le nom n'était pas encore devenu commun. Il est utilisé par comparaison (les linguistes parleraient ici d'antonomase) : Melanchthon est désigné par le personnage dont il rappelle le caractère.

Quid donc de ce personnage ? Protée (en grec, Prôteus) était, selon les auteurs anciens, soit issu de l'union d'Océan et de Thétys, soit le fruit des amours de Poséidon et Phénice. La mythologie le présente comme le berger des monstres marins. Doué de divination, il refusait parfois de révéler ses prophéties ; on l'y contraignait alors en l'enchaînant, mais Protée tentait de s'échapper en revêtant des formes horribles et insaisissables, allant même jusqu'à se métamorphoser en eau ou en feu. Véritable transformiste avant la lettre, Protée a bien donné naissance à *protéiforme*.

\* Dans le domaine zoologique, *protée* a également désigné en 1800 le protozoaire que l'on nomme aujourd'hui « amibe ».

### Une victoire à la Pyrrhus

280 av. J.-C. Sous le commandement du consul Publius Valerius Laevinus, l'armée de la République romaine affronte une coalition grecque placée sous les ordres de Pyrrhus I<sup>er</sup>, roi d'Épire. La bataille a lieu à Héraclée, en Lucanie,

aujourd'hui Policoro en Italie du Sud (province de Matera). Le choc est terrible et les pertes énormes : d'après Denys d'Halicarnasse, historien grec du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., les morts s'élèvent à 15 000 du côté romain et 13 000 du côté grec. C'est dire si la victoire fut durement obtenue.

279 av. J.-C. À Ausculum, nouvelle victoire de Pyrrhus sur les troupes de la République romaine commandées cette fois par le consul Publius Decius Mus. Les combats, de nouveau, sont féroces. Les pertes humaines sont de nouveau considérables et, bien que victorieux, les Grecs n'ont guère le cœur à se réjouir. La Grande Grèce ne pourra pas s'en relever : trois ans plus tard, Pyrrhus doit abandonner la Sicile et, en 275 av. J.-C., à la bataille de Bénévent (Beneventum), il est vaincu par le consul Curius Dentatus. Pyrrhus décide alors de retourner en Épire et les cités grecques d'Italie méridionale rallient la République romaine.

Pyrrhus, dont les rêves de conquêtes étaient inspirés par les exploits d'Alexandre le Grand, dont il était parent éloigné, eut une fin peu glorieuse. Dans les rues étroites d'Argos où il venait de pénétrer avec ses troupes, un combat désordonné éclate. Pyrrhus se jette dans la mêlée après avoir ôté « l'éclatante aigrette qui distinguait son casque, et qui le faisait reconnaître ». Un simple soldat argien l'atteint alors d'un coup de javeline, mais la blessure n'est « ni grande, ni dangereuse ». Du haut d'un toit, la mère du soldat voit la scène, elle saisit une grosse tuile et la lance sur le roi d'Épire. « Cette tuile lui tomba justement sur la tête, [...] et coulant sur le chignon du cou, elle lui rompit les vertèbres. [...] il tombe de son cheval près du tombeau de Lycimnius sans être reconnu de personne. » (Plutarque, *Pyrrhus in Vie des hommes illustres*, traduction d'André Dacier.)

Par allusion aux batailles d'Héraclée et d'Ausculum, une victoire à la Pyrrhus est utilisée au figuré pour désigner une victoire chèrement acquise, obtenue au prix d'un (trop) grand sacrifice.

### Franchir le Rubicon

L'expression signifie prendre une décision difficile mais irrévocable, généralement après avoir mûrement réfléchi.

C'est en effet une telle résolution que prit Jules César avant de franchir le fleuve qui marquait la frontière entre la Gaule et l'Italie. *Franchir le Rubicon*, c'était, pour le généralissime vainqueur des



CROSSING THE RUBICON.

Gaules, désobéir au sénat de Rome et accomplir ainsi un acte politique et militaire lourd de conséquences : marcher sur Rome, affronter Pompée, déclencher une guerre civile et prendre le pouvoir. Le Rubicon que franchissent aujourd'hui les décisionnaires de tous poils n'est plus que métaphorique mais ayant tout de même l'impression de provoquer le destin, ils ne peuvent s'empêcher de lancer, intérieurement ou à la cantonade, la célèbre formule attribuée au grand Jules, « le sort en est jeté ! » ou, pour les plus érudits, *alea jacta est* !

### Céder aux chants des sirènes

Le valeureux Ulysse aurait sans doute succombé au *chant des Sirènes* si, lors de son séjour forcé dans l'île Aiaïè, il n'avait appris de l'enchanteresse Circé comment se protéger d'une telle calamité. Alors, parvenu aux abords du détroit de Messine, Ulysse, seul autorisé à écouter ces voix divines, demande à ses compagnons de l'attacher solidement au mât et leur ordonne de se boucher les oreilles avec de la cire. Bien lui en prend car, au dire du hardi navigateur, les Sirènes « chantèrent leur chant

harmonieux [...] faisant résonner leur belle voix et mon cœur voulait les entendre ; et, en remuant les sourcils, je fis signe à mes compagnons de me détacher ; mais ils agitaient plus ardemment les avirons ; et, aussitôt, Périmédès et Eurylokhos, se levant, me chargèrent de plus de liens. Après que nous les eûmes dépassées et que nous n'entendîmes plus leur voix et leur chant, mes chers compagnons retirèrent la cire de leurs oreilles et me détachèrent. » (*L'Odyssée*, chant XII, traduction de Leconte de Lisle.)

Une autre tradition rapportée par Apollodore nous apprend qu'Orphée, le mythique aède de Thrace dont le talent de chanteur et de joueur de lyre était exceptionnel, se confronta au chant des Sirènes lors de l'expédition des Argonautes : humiliées par son génie musical, les Sirènes se précipitèrent dans l'Océan où elles furent transformées en rochers.

De nos jours, *céder au chant des sirènes*, c'est ne pas avoir assez de volonté pour résister à la tentation, se laisser séduire par une offre alléchante mais qui peut se révéler désastreuse.

Jules César franchissant le Rubicon, gravure de 1849.



Huile sur toile  
de Dosso Dossi  
(1490-1542)  
représentant  
Circé et  
ses amants.



Il est assez étonnant de constater que saint Bernard de Clairvaux (1091-1153), semblant porter crédit au mythe grec, compare les « femmes du monde » aux sirènes pour exhorter sa « Très chère Sœur » à fuir leur chant : « [...] fuyez le chant des sirènes, de crainte que, en entendant, avec plaisir, parler des jouissances de la terre, vous ne soyez détournée du droit chemin. Que sont, en effet, les conversations des femmes du monde, sinon des chants de sirène ? Fuyez donc le chant de ces sirènes, et fermez les oreilles aux paroles de la femme qui vous donne des conseils dangereux. » (*Livre de la manière de bien vivre*, chapitre 57, *De la fuite des femmes du monde*.)

### Le démon de Socrate

Dans son *Dictionnaire de la conversation et de la lecture* (1853), William Duckett consacre un article au *Démon de Socrate* où émet cette hypothèse : « En invoquant son démon familier, a-t-il été dupe d'un mensonge ou a-t-il voulu que les autres le fussent, afin de donner plus de poids à

ses paroles et d'opposer une puissance surnaturelle aux dieux dont il sapait les autels ? » Il s'agit là d'une interprétation parmi beaucoup d'autres, tant l'expression a fait couler d'encre.

Il faut évidemment prendre le mot *démon* comme la traduction du grec *daimôn* désignant d'abord une forme impersonnelle de la divinité puis un esprit médiateur entre les dieux et les hommes sans inclure nécessairement la connotation diabolique dont les chrétiens ont revêtu le mot. Mais cette donnée est insuffisante pour préciser le véritable statut du *Démon de Socrate*.

Platon fut le premier à donner son point de vue. Par son entremise, Socrate évoque son *démon* pour expliquer pourquoi il n'est jamais venu à l'Assemblée du peuple d'Athènes : « Ce qui m'en a empêché, Athéniens, c'est ce je ne sais quoi de divin et de démoniaque, dont vous m'avez si souvent entendu parler [...]. Ce phénomène extraordinaire s'est manifesté en moi dès mon enfance ; c'est une voix qui ne se fait entendre que pour me détourner de ce que j'ai résolu ; car jamais elle ne m'exhorte

à rien entreprendre » (Platon, *Apologie de Socrate*, 31 c-d, traduction de Victor Cousin, 1846). Après Platon (IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), Xénophon (idem), Plutarque (I<sup>er</sup> siècle), Apulée (II<sup>e</sup> siècle) et bien d'autres auteurs de l'Antiquité gloseront sur la nature de ce *démon*.

Cyrano de Bergerac (1619-1655) dans *L'Autre Monde* fait du *Démon de Socrate* un être lunaire qui prétend avoir été successivement compagnon de Socrate, d'Épaminondas, de Caton, de Brutus, avant de faire partie des oracles, nymphes, fantômes et autres créatures surnaturelles.

Charles Baudelaire, dans *Le Spleen de Paris*, compare le *Démon de Socrate* au sien : « Ce pauvre Socrate n'avait qu'un Démon prohibiteur, le mien est un Démon d'action, ou Démon de combat » (XLIX).

Alors ? Conscience morale ? Médiateur divin ? Esprit critique ? Esprit de prévoyance ? Voix de la prudence ? Pressentiment ? Intuition ? Une espèce de sixième sens, en tout cas !

### Des conditions spartiates

La ville de Sparte, qui se situe dans la plaine de Laconie, est la ville des « Spartoi », des « semés », en grec. Ces guerriers taiseux, laconiques, ont en effet été semés à partir des dents d'un dragon et sont nés de la terre, proches du chaos initial, tout armés et casqués, voués d'emblée à la guerre et à la violence. Le jeune Spartiate ne pouvait obtenir son statut de citoyen qu'après avoir été soumis à un entraînement physique et psychique développant sa pugnacité ainsi qu'un sens aigu de la discipline et de l'obéissance. Ces pratiques éducatives, indispensables pour accéder à la classe dirigeante, constituaient l'*agôgè* (du grec *agôgia* issu du verbe *agein*, « mener, conduire ». Ainsi, pendant toute leur enfance, les jeunes Spartiates devaient endurer des conditions de vie austères et inconfortables telles que dormir par terre ou sur des paillasses, ne posséder qu'un seul vêtement pour toute une année, marcher pieds nus, etc.

À l'origine d'une telle éducation, les lois de Lycurgue, législateur du IX<sup>e</sup> siècle av. J.-C. auquel Plutarque consacre un livre. On y lit notamment ceci : « Ils n'apprenaient, en fait de lettres, que l'indispensable ; tout le reste de leur instruction consistait à savoir obéir, à endurer courageusement la fatigue, à vaincre au combat. À mesure qu'ils avançaient en âge, on les appliquait à des exercices plus forts. » (*Vie de Lycurgue* in *Vie des hommes il-*

*lustres*, traduction d'Alexis Pierron, 1853.)

Du substantif *spartiate*, Littré donne deux définitions (sens propre et sens figuré) : « 1. Homme appartenant à la classe aristocratique de la république lacédémonienne [...]. 2. Homme rigide tant au physique qu'au moral. »

En 1847, l'adjectif *spartiate* intègre notre lexique pour qualifier ce qui est digne des anciens citoyens de Sparte, notamment ce qui évoque leur rigueur, leur austérité, comme dans *éducation spartiate*, *mœurs spartiates*, *conditions spartiates*, *confort spartiate*, etc.

### Une voix de stentor

Homère ne mentionne Stentor (Stentôr) qu'une seule fois, dans l'*Iliade* quand, pendant la guerre de Troie, la déesse Héra vient exhorter les Achéens à plus de bravoure : « [...] la divine Hèrè aux bras blancs s'arrêta et jeta un grand cri, ayant pris la forme du magnanime Stentôr à la voix d'airain, qui criait aussi haut que cinquante autres : – Honte à vous, ô Argiens, fiers d'être beaux, mais couverts d'opprobre ! » (Chant V, traduction de Leconte de Lisle.)

Selon certains commentateurs anciens, Stentôr était d'origine thrace, selon d'autres, d'origine arcadienne. La tradition nous apprend qu'ayant voulu affronter Hermès dans une joute vocale (il s'agissait de savoir qui crierait le plus fort), il perdit et fut mis à mort : on a beau être magnanime, on ne saurait surpasser un dieu de l'Olympe !

Dans son *Pantagruel* (1532), Rabelais fait allusion à l'épisode homérique : « Vous crierez tant que pourrez de vostre grosse voix, qui est plus espouvantable que n'estoit celle de Stentor qui fut ouye par sus tout le bruyt de la bataille des Troyens [...]. » (Chapitre XXVIII.)

En 1576, le nom propre est repris en français dans l'expression *cris de Stentor* devenue en 1610 *voix de stentor*, métaphore désignant, bien sûr, une voix puissante.

### Le(s) rivage(s) du Styx

L'image, d'un romantisme tout littéraire, eut un certain succès au XIX<sup>e</sup> siècle parmi ceux qui se targuaient d'écrire dans une langue élégante et poétique. Dans *Le Génie de la langue française ou dictionnaire du langage choisi*, Goyer-Linguet (1846) donne « Errant sur les rivages du Styx » et « Chère ombre sur les rives du Styx et Ombre privée de la sépulture, errante sur les rives du





*La Traversée du Styx*, par Joachim Patinir (vers 1480-1524), huile sur panneau.

Styx » comme exemples de langage raffiné. Ces rivages sont nécessairement « mystérieux sombres, ténébreux », puisqu'ils mènent au « royaume des morts ».

Sur ce ténébreux rivage, donc, erraient pendant cent ans les ombres de ceux qui n'avaient pas, sur terre, reçu de sépulture. À l'issue de ce siècle d'abandon, les pauvres âmes étaient enfin autorisées à passer dans la barque de Caron pour aller aux Enfers. Cette croyance antique en une errance des morts a donné... naissance au mythe d'Antigone ; la fille d'Œdipe et de Jocaste ne peut admettre en effet que les honneurs funéraires soient refusés à son frère Polynice, tué par Étéocle devant les murs de Thèbes : « Créon n'a-t-il pas décrété les honneurs de la sépulture pour l'un de nos frères, en les refusant indignement à l'autre ? » (Sophocle, *Antigone*, 21-22, traduction de Leconte de Lisle.)

Le Styx ou « rivière de la Haine » faisait partie, avec l'Achéron, le Cocyte, le Phlégéon et le Léthé, du complexe réseau hydrographique arrosant le domaine d'Hadès.

### Un supplice de Tantale

Le mythe de *Tantale* apparaît dans l'*Odyssée* juste avant celui de Sisyphe : « Et je vis Tantalos, subissant de cruelles douleurs, debout dans un lac qui lui baignait le menton. Et il était là, souffrant la soif et ne pouvant boire. Toutes les fois, en effet, que le vieillard se penchait, dans son désir de boire, l'eau décroissait absorbée, et la terre noire apparaissait autour de ses pieds, et un Daimôn la desséchait. Et des arbres élevés laissaient pendre leurs fruits sur sa tête, des poires, des grenades, des oranges, des figes douces et des olives vertes. Et toutes les fois que le vieillard voulait les saisir de ses mains, le vent les soulevait jusqu'aux nuées sombres. » (Chant XI, traduction de Leconte de Lisle.)

Qui était Tantale ?

Le fils de Zeus, le roi de Lydie ou de Phrygie, le père de Pélopos (fondateur mythique du Péloponnèse) et de Niobé (qui épousa Amphion, roi de Thèbes).

Pourquoi fut-il condamné à un tel supplice ?

Parce qu'il l'a trois fois mérité :

Pour avoir dérobé le nectar et l'ambrosie à la table des dieux (où il était souvent invité car il



était alors en haute estime) et en avoir fait profiter les humains ;  
 Parce qu'il a révélé aux mortels les secrets de l'Olympe (bénéficier des faveurs divines supposait, pour le moins, un devoir de réserve) ;  
 Parce qu'il a invité les dieux à sa table et leur a servi son propre fils Pélopos après l'avoir immolé. Un tel supplice est d'une insupportable cruauté ; il méritait bien de devenir la métaphore du désir irréalisable alors que l'objet en est tout proche. La proximité phonétique de *Tantale* et de *tenter* ou *tentation* a dû, par ailleurs, favoriser la popularité de l'expression.

### Un combat de Titans

Ce terrible conflit opposa les fils de Kronos aux gigantesques colosses en des combats apocalyptiques (avant la lettre ; excusez l'anachronisme du qualificatif). Les Titans avaient établi leur quartier général sur le mont Othrys (culminant de ses 1 726 m le massif éponyme), les dieux, sur le mont Olympe (2 917 m, point culminant de la Grèce), bénéficiant ainsi d'un net avantage. Une autre

tradition prétend que les Titans auraient eu l'idée d'empiler le mont Pélion (1 651 m) et le mont Ossa (1 978 m), toisant ainsi les Olympiens de quelque 712 mètres. La *Théogonie* d'Hésiode nous précise que « Depuis dix ans entiers, ils se faisaient avec succès égaux une guerre furieuse, acharnée, sans repos et sans trêve, dont le terme s'éloignait sans cesse\* ». Mais les dieux de l'Olympe, aidés par les Cyclopes (qui sont venus, ont vu d'un seul œil et ont vaincu), les Hécatonchires (ils avaient cent bras, d'où leur nom), Prométhée (Titan passé à l'ennemi) et d'autres divins renforts, remportèrent la victoire : « Trois cents rochers, lancés à la fois par leurs robustes bras, tombaient sans cesse sur les Titans et les couvraient comme d'une nue obscure. Ils les vainquirent enfin, malgré leur orgueilleux courage\*. » Les Titans furent ainsi inexorablement précipités aux tréfonds de l'Univers, à savoir, le Tartare.

En français, le nom propre *Titan(s)* s'est lexicalisé en 1831 pour rivaliser avec « géant ». L'adjectif *titanesque*, « gigantesque, démesuré », est apparu en 1842.

*La Chute des Titans*, fresque de Johann Anton Pinck, de 1721, château d'Ellingen.





*Guerre de Troie*, peinture italienne du XVII<sup>e</sup> siècle.

Outre *Combat de titans*, on trouve la locution *Travail de titan*, justifiée par les énormes masses de rochers que les colosses « à la force immense\* » durent déplacer au cours de leurs combats.

\* Traduction de Henri Patin, 1882.

### Un cheval de Troie

Les internautes le redoutent. Ils nomment ainsi tout programme malveillant qui s'installe subrepticement dans un système informatique par le biais de fichiers téléchargés : grâce à un tel *cheval de Troie* (en anglais, *trojan horse*) un *hacker* peut prendre, à distance, le contrôle de votre ordinateur, en pirater ou en détruire les informations que vous y avez stockées.

C'est par référence à un fameux épisode de l'Antiquité que l'on a ainsi nommé cet indésirable intrus. La légende nous est rapportée d'abord par Homère (*Odyssée*, chants IV et VIII) puis par Virgile dans le livre II de son *Énéide* : un monumental cheval de bois est présenté aux portes de Troie, cité que les Grecs assiègent depuis dix ans. Croyant à une offrande des dieux, les Troyens introduisent le cheval dans l'enceinte de leur ville et, « pressés autour de ce colosse énorme/Admirent sa hauteur, et sa taille, et sa forme\* ». Heureux de ce divin présent, les Troyens organisent une grande fête ; ils boivent tant qu'ils finissent par sombrer dans les



bras de Morphée. Une offrande des dieux, ce gigantesque animal ? Que nenni ! Une ruse de guerre, germée dans le cerveau de l'ingénieux Ulysse : des guerriers grecs, armés jusqu'aux dents, se sont tapis dans les entrailles du cheval. La nuit venue, ils jaillissent des flancs du monstre, massacrent la garde et ouvrent les portes de la cité au reste de leur armée. Troie est mise à sac, incendiée, les hommes sont tués, les femmes et les enfants réduits en esclavage mais la belle Hélène, délivrée.

Le *cheval de Troie* est depuis devenu le symbole du don maudit, du « cadeau empoisonné ». Tout logiquement, les informaticiens baptisèrent

ainsi le logiciel nuisible qui s'introduit clandestinement dans votre ordinateur pour le piller et/ou le détruire.

\* *Enéide*, traduction de Jacques Delille.

### **Nec plus ultra**

Les *Colonnes d'Hercule* représentaient pour les peuples de l'Antiquité les limites occidentales du monde connu. Au-delà régnait le mystère, nécessairement hostile, le lieu de toutes les frayeurs : on y situait l'Atlantide, on y supposait des mondes infernaux. Qui aurait osé aller outre\* ? Héraklès atteignit cet ultime bout du monde en allant accomplir son antépénultième travail. Selon l'historien grec Diodore de Sicile « Hercule érigea ces colonnes sur les bords de l'Océan. Pour laisser un souvenir immortel de son expédition, il rapprocha, dit-on, par une digue, les extrémités des deux continents, qui étaient autrefois très distants l'un de l'autre, et il ne laissa aux eaux de la mer qu'un passage étroit, empêchant les cétacés de l'Océan d'entrer dans la mer intérieure : ouvrage immense, qui perpétua la mémoire d'Hercule. » (*Bibliothèque historique*, livre quatrième, traduction de Ferdinand Hoefer.) Cependant, tout demi-dieu qu'il fût, Héraklès n'eut pas la témérité d'aller voir plus loin. Sur les colonnes qu'il éleva, il inscrivit une inscription traduite en latin par *non plus ultra*, « pas au-delà ». Voulait-il ainsi mettre en garde l'inconscient voyageur que l'idée d'outrepasser ces limites aurait effleuré ? Entendait-il lancer à l'avenir un défi du genre : « Pas cap' d'aller plus loin ! » ? À moins qu'il n'ait voulu dire (non sans une certaine forfanterie) : « Il n'y a plus rien au-delà. Pas la peine d'aller voir ! » Toujours est-il que *non plus ultra* a perdu sa connotation spatiale en passant dans notre lexique au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Substantivée, la locution qualifia un « degré d'excellence réputé insurpassable », un « summum qualitatif ». *Non* sera remplacé par *nec* à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Bien que concurrencé par les anglicismes *must* ou *top*, *nec plus ultra* connaît toujours, dans tous les domaines, un considérable succès : les avions Mirage sont le *nec plus ultra* de la technologie française militaire, le petit pois est considéré comme le *nec plus ultra* du potager et tel concours de pêche a rassemblé le *nec plus ultra* des hommes à l'épuisette.

\* Le premier à s'aventurer plus loin fut, au V<sup>e</sup> siècle, Hannon, navigateur phénicien : il longea les côtes africaines jusqu'au fond du golfe de Guinée.



*La Naissance de Vénus*,  
huile sur toile  
attribuée  
à Jean-Baptiste  
Marie Pierre  
(1714-1789).



### Sacrifier à Vénus

D'abord l'une des plus anciennes divinités italiennes, préposée à la Fécondité, Vénus fut, au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., assimilée à Aphrodite, déesse grecque de la Beauté, de la Séduction et de la Fécondité. Épisodiquement, les Romains l'ont investie d'autres fonctions, chacune associée à une épithète spécifique : *Verticordia*, elle était censée ramener les femmes à la chasteté, *Érycina*\*, elle avait permis à Rome de venir à bout de Carthage, *Genitrix*, elle présidait à la Maternité, *Hétaira*,

elle protégeait les courtisanes, *Urania*, elle représentait l'amour céleste, etc.

Elle demeure avant tout l'inspiratrice de l'Amour physique. Irrésistible séductrice, elle conquiert les cœurs les plus chastes et la mythologie fourmille de ses ruses amoureuses.

Chaque divinité réclamait des sacrifices et Vénus ne faisait pas exception. On lui consacrait la myrrhe et l'on immolait des colombes sur son autel. Dans *La Princesse d'Élide*, comédie galante de Molière (1664), Iphitas, souhaitant que sa fille « puisse



aimer quelqu'un », déclare : « J'ai, pour obtenir cette grâce, fait encore ce matin un sacrifice à Vénus ; et si je sais bien expliquer le langage des dieux, elle m'a promis un miracle. » (Acte II, scène IV.)

*Sacrifier à Vénus* fait toutefois allusion à un tout autre sacrifice, de ceux auxquels on se soumet sans trop se faire prier puisqu'il s'agit d'une locution signifiant « se livrer à l'acte sexuel ». En matière d'amour physique, la métaphore est en effet de mise, du moins sur le plan lexical. Souvent euphémique, elle ménage les chastes oreilles tout en

provoquant des sourires complices, comme dans l'air célèbre d'Offenbach (paroles de Meilhac et Halévy) :

« Dis-moi, Vénus, quel plaisir trouves-tu  
À faire ainsi cascader la vertu ? »

(*La Belle Hélène*, acte II, scène III.)

\* *Érycina* est issu d'*Éryx*, ancienne cité de Sicile où la déesse avait un temple.

### **In vino veritas**

« Un proverbe a attribué la vérité au vin. Échappât-il à ces dangers, le buveur ne voit pas le soleil se lever, et vit moins longtemps. » (Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, livre XIV, XXVIII, 4, édition d'Émile Littré.)

Après nous avoir dit combien la boisson délie les langues, Pline l'Ancien (23-79) présente donc la locution comme un proverbe déjà bien connu. La tradition en attribue la paternité au poète Alcée de Mytilène (Lesbos, v. 630-580 av. J.-C), contemporain de Sappho, l'un des Sept Sages de la Grèce. Nous sont parvenus de lui quelques fragments écrits dont certains vantent les bienfaits du vin, nous invitant à « plonger dans l'ivresse ». L'œuvre complète devait contenir la version grecque originale de l'expression : « *En oino aletheia*. »

D'où vient que l'on ait attribué à la liqueur de Dionysos les vertus d'un sérum de vérité ? L'explication semble s'en trouver chez Tacite (55-120) qui rapporte que les Germains, certains que l'ivresse garantissait franchise, buvaient sans modération avant de débattre : « Boire des journées et des nuits entières n'est une honte pour personne. [...] la réconciliation des ennemis, l'alliance des familles, le choix des chefs, la paix, la guerre, se traitent communément dans les festins sans doute parce qu'il n'est pas de moment où les âmes soient plus ouvertes aux inspirations de la franchise ou à l'enthousiasme de la gloire. Cette nation simple et sans artifice découvre dans la libre gaité de la table les secrets que le cœur renfermait encore ; [...] on délibère lorsqu'on ne saurait feindre ; on décide quand on ne peut se tromper. » (*Mœurs des Germains*, XXII, traduction de Jean-Louis Burnouf.)

S'enivrer n'empêcherait donc pas d'avoir les idées claires ?

Quoi qu'il en soit, l'opinion a trouvé plus d'un écho favorable chez Rabelais, chantre de la « dive bouteille ».



### Une éruption volcanique

Pour ne pas être en rupture de stock, Jupiter lui passe régulièrement commande de ses foudres, les dieux et les héros, de leurs armes. Notre personnage s'exécute, aidé par les Cyclopes, dans des ateliers situés sous certaines montagnes qui recrachent de gigantesques flammes, éruptions jaillies de ses non moins gigantesques forges. C'est lui qui a enchaîné Prométhée au sommet du Caucase où un aigle vient lui ronger le foie : ma foi, le Titan aurait dû y réfléchir à deux fois avant de lui dérober le feu pour l'offrir aux mortels !



Son nom ? *Vulcain*, dieu romain du Feu et des Métaux, identifié à l'Héphaïstos des Grecs. En italien, les montagnes incandescentes dont la gueule est réputée cracher le feu de ses forges prirent tout naturellement le nom de *Vulcano*, devenu plus tard *Volcano*. Dès 1356, le mot passe en français sous la forme *Vulcan*, nom propre désignant d'abord l'Etna dans les *Voyages* de l'explorateur et géographe Jehan de Mandeville.

Devenu commun en 1598 sous la forme *volcan*, le mot s'appliqua d'abord aux seuls volcans vraiment connus à l'époque : ceux du monde méditerranéen, Vésuve, Etna, Stromboli, etc. Notons d'ailleurs qu'une des sept îles volcaniques connues sous le nom d'îles Éoliennes ou Lipari a justement été baptisée *Vulcano*. De *volcan* sont dérivés *volcanique* (1778 ; *vulcanique* chez Littré), *volcanisme* (1842), *volcanologie* (1890) ou *vulcanologie*, *vulcanologues* (1910) ou *volcanologues*. On retrouve *Vulcain* dans *vulcanisation* (1853) mais le dieu a aussi donné directement son nom à un petit papillon rouge et noir (famille des vanesses) ainsi qu'à *vulcanales* (1765), « fêtes en l'honneur de Vulcain. »

### Nom de Zeus !

Jurer par le *nom de Zeus*, dieu païen, évite de le faire par le nom du Dieu des chrétiens et d'échapper du même coup aux terribles pénitences qu'engendre le blasphème. L'exclamation trouve donc la même justification que *Jurer ses grands dieux* tout en gagnant en expressivité puisque Zeus fut le dieu des dieux.

Mais, à propos, d'où vient le nom de Zeus ? D'une racine indo-européenne *\*dyéus*, « jour », « ciel lumineux » que l'on retrouve dans le latin *dies*, de même sens. *Zeus* en serait une déclinaison (nominatif). Cette forme indo-européenne se rattache à d'autres : *\*diwyos*, « divin, céleste » et *\*deiwos*, « le céleste ».

Allons plus loin. *\*dyeus pōtēr*, « dieu suprême », entendons, « dieu le père », se retrouve en grec dans *Zeūs patēr* ; même origine dans l'ombrien (langue italique) *Iupater* et le latin archaïque *Iupiter* devenu *Juppiter* ou *Jupiter*.

En conclusion : Zeus et Jupiter, même cause, même combat ! ■

Jean Maillet

Zeus. Fresque de Pompéi, maison des Dioscures, 1<sup>er</sup> siècle après J.-C.

# AVEC LE TEMPS

## PETIT TOUR D'HORIZON DES MOTS QUI MARQUENT NOS DIVISIONS TEMPORELLES

**L**es jours de la semaine se suivent et ne se ressemblent pas. En effet, s'ils ont tous en commun, par leur origine latine, l'élément « di » du latin *dies*, le jour, ils diffèrent considérablement par les planètes auxquelles ils sont dédiés. Jugez plutôt : le **lundi** est le jour de la lune, le **mardi**, le jour de Mars, dieu de la guerre, le **mercredi**, jour de Mercure, dieu du commerce, le **jeudi**, jour de Jupiter, maître des dieux de l'Olympe, le **vendredi**, jour de Vénus, déesse de l'amour, tandis que le **samedi** est le jour du sabbat, et le **dimanche**, le jour du Seigneur.

Qui voudrait être en harmonie profonde avec le découpage d'une **semaine** (du latin *septimana*, espace de sept jours) ne devrait-il donc pas consacrer son lundi à la rêverie, son mardi à vider ses querelles, son mercredi au shopping, son jeudi à asseoir sa position et son pouvoir, et son vendredi, en délicieux prélude au **week-end** (emprunt fait à l'anglais au début du XX<sup>e</sup> siècle), aux choses de l'amour ?

Nos **mois** (du latin *mensis*, le mois lunaire) nous viennent également des Romains : **janvier** honore Janus, le dieu aux deux visages, qui préside aux commencements. **Février**, construit sur le verbe latin *februare*, purifier, est le mois des purifications. En **mars**, on retrouve le dieu de la guerre, déjà responsable de nos mardis belliqueux. **Avril** garde peut-être la trace d'une forme étrusque qui célébrait Aphrodite, la déesse grecque de l'amour. « Le **mai** le joli mai en barque sur le Rhin », pour reprendre le vers d'Apollinaire, est dédié à la divinité italique Maia, fille de Faunus et femme de Vulcain.

On pénètre ensuite dans un trimestre estival aux consonances toutes politiques : **juin** est dédié à L. Junius Brutus, premier consul de Rome ; **juillet** célèbre le grand Jules César et, même si on l'entend moins nettement, **août** n'est pas en reste, puisqu'il met à l'honneur l'empereur Auguste (*augustus mensis*). Après cette **apothéose** (du grec *apotheôsis*, déification), les quatre derniers mois optent pour la sobriété des chiffres : **septembre** dérive de *septem*, sept, l'année romaine commençant en mars, **octobre**, du latin *octo*, huit, incarnait le huitième mois de l'année, **novembre**

et **décembre**, vous l'aurez deviné, ayant été respectivement le neuvième (*novem*, neuf) et le dixième (*decem*, dix) mois. Latines aussi sont nos saisons, le mot **saison** provenant lui-même du latin *satio*, semailles, dérivé du verbe *serere*, planter. Le **printemps**, associé aux commencements de la vie et à la jeunesse, est le *primum tempus*, littéralement « premier temps ». **L'été**, qui était féminin en latin, *aestas*, est sans doute passé au masculin pour s'aligner sur le genre des autres saisons. Le latin *autumnus*, qui a donné l'**automne**, se retrouve aussi dans l'espagnol *otoño*, l'italien *autunno* ou le portugais *outono*. Enfin, l'**hiver** a été tiré du bas latin *hibernum* qui a supplanté la forme classique *hiems*, ayant elle-même donné naissance en français à l'adjectif **hiémal**

de coloration poétique ou savante (cf. « le vent hiémal », « une plante hiémale »).

L'**an** et son dérivé **année**, dont le maniement est souvent difficile pour un étranger, proviennent du latin *annus* que, si l'on veut donner au mot un poids exceptionnel, on n'hésitera pas à citer dans le texte, ainsi que le fit la reine d'Angleterre en qualifiant l'année 1992 d'*annus horribilis*.

Qu'on préfère fêter son **anniversaire** ou, avec Lewis Carroll, son « non-anniversaire », on emprunte au latin la forme composée désignant ce qui revient tous les ans (de *annus* et du verbe *vertere* qui signifie « tourner, revenir »).

Le **quinquennat** présidentiel, tout comme les plans **quinquennaux** de l'ex-URSS, avancent clairement leur mise de cinq années héritée du latin (*quinque-annus*). Pour transcrire une période de cinq ans, on peut aussi recourir en français au mot **lustre**. Celui-ci ne désigne pas alors l'appareil servant à s'éclairer ni l'éclat de la gloire emprunté à l'italien au XV<sup>e</sup> siècle, mais fait allusion au *lustrum* latin qui correspondait, dans la Rome antique, à un sacrifice expiatoire dont on sait peu de chose, si ce n'est qu'il était accompli tous les cinq ans. Le fait que le terme puisse prêter à confusion explique peut-être son emploi assez limité, et une préférence marquée pour le pluriel qui le projette dans une durée importante et indéterminée : « Il y a des lustres que je ne l'ai vu ! » ■

Sylvie Brunet

**LE PRINTEMPS, ASSOCIÉ  
AUX COMMENCEMENTS  
DE LA VIE ET À LA  
JEUNESSE, EST LE PRIMUM  
TEMPUS, LITTÉRALEMENT  
« PREMIER TEMPS ».**





# UNE FAUTE PAR JOUR

CHAQUE JOUR, À L'INITIATIVE DE PROJET VOLTAIRE, UNE PHRASE FAUTIVE EST PUBLIÉE SUR TWITTER. À VOUS D'AVOIR L'ŒIL POUR DÉNICHER LE PIÈGE, LA FAUTE À ÉVITER !

@1fauteparjour



## PHRASE 1

Un caleçon sensé mettre ces chers testicules à l'abri des ondes ? Voilà qui remplira surtout la bourse du fabricant...

## PHRASE 2

Une épidémie de dengue en plein Mondial ? Et bien, on saura cette fois par quel moustique les Bleus se sont fait piquer !

## PHRASE 3

Dans un langage qui n'est pas sans rappeler celui de Nasri, sa compagne a envoyé balader la France et son sélectionneur.

## PHRASE 4

À l'évidence, le film consacré à Grace n'a pas la côte sur le Rocher : en l'occurrence, on lui jetterait plutôt la pierre !

## PHRASE 5

En différant la prérentée de trois jours, Benoît Hamon entend-t-il s'attirer les bonnes grâces de la gent enseignante ?

## PHRASE 6

Quel charivari pour cette *Marseillaise* que Christiane Taubira n'a pas chanté ! Beaucoup de bruit pour peu de chose ?

## PHRASE 7

Le cauchemar que personne n'excluera : que ces Toulonnais deux fois finalistes restent finalement en rade !

## PHRASE 8

Si ç'avait été le premier avril, j'aurai pris ces extravagantes histoires de trains trop larges pour d'infâmes canulars !

## PHRASE 9

Matin, nos tous autres autrement doués que nous pour dépister le cancer de la prostate ? Nombre d'urologues sont aux abois !

## PHRASE 10

Maman est tout émue parce qu'elle s'est vu offrir un collier de nouilles : elle l'a de suite rangé dans sa commode.

## PHRASE 1 CORRIGÉE

Un caleçon censé mettre ces chers testicules à l'abri des ondes ? Voilà qui remplira surtout la bourse du fabricant...

### ► LA FAUTE À NE PAS FAIRE

Il ne s'agissait pas de louer le « bon sens » du caleçon, mais d'exprimer un doute sur son efficacité : « censé » est ici le synonyme de « supposé ».

### ► QUEL EST LE PIÈGE ?

Si nombre de substituts familiers sont du genre féminin, « testicule » n'en est pas moins, pour sa part, masculin !

## PHRASE 2 CORRIGÉE

Une épidémie de dengue en plein Mondial ?  
Eh bien, on saura cette fois par quel moustique les Bleus se sont fait piquer !

### ► LA FAUTE À NE PAS FAIRE

N'écrivez pas la locution « eh bien » comme si elle contenait la conjonction de coordination « et ».  
Quand « eh bien » est immédiatement suivi d'un point d'exclamation, celui-ci n'interrompt pas vraiment la phrase et n'oblige donc pas à user après lui de la majuscule.

### ► QUEL EST LE PIÈGE ?

Le participe passé du verbe « faire » est toujours invariable quand il est suivi d'un verbe à l'infinitif.

## PHRASE 3 CORRIGÉE

Dans un langage qui n'est pas sans rappeler celui de Nasri, sa compagne a envoyé balader la France et son sélectionneur.

### ► LA FAUTE À NE PAS FAIRE

Ne vous laissez pas impressionner par l'anglais : chez nous, « langage » ne prend jamais de « u » !  
Retenez ceci : qui met un « u » à « langage » mérite un gage.

### ► QUEL EST LE PIÈGE ?

Le verbe « balader » s'écrit toujours avec un seul « l ».

## PHRASE 4 CORRIGÉE

À l'évidence, le film consacré à Grace n'a pas la cote sur le Rocher : en l'occurrence, on lui jetterait plutôt la pierre !

### ► LA FAUTE À NE PAS FAIRE

On ne met pas d'accent circonflexe chaque fois que le mot suggère une notation, un classement, une évaluation : *la cote d'une voiture, la cote d'une entreprise en Bourse*, etc.  
Mais, dans tous les autres cas, l'accent circonflexe s'impose : *une côte de bœuf, la Côte d'Azur*, etc.

### ► QUEL EST LE PIÈGE ?

Il fallait ici se garder d'oublier le second « r » du nom « occurrence ».

## PHRASE 5 CORRIGÉE

En différant la prérentrée de trois jours, Benoît Hamon entend-il s'attirer les bonnes grâces de la gent enseignante ?

### ► LA FAUTE À NE PAS FAIRE

Si l'on place un « t » entre un verbe se terminant par une voyelle (ou par un « c » non prononcé) et un pronom tel que « il », « elle » ou « on », on n'en met pas quand le verbe se termine par un « t » ou un « d » :

*Pense-t-il ce qu'il dit ?*

*mais*

*Pourquoi l'interrompt-il ?*

### ► QUEL EST LE PIÈGE ?

Il ne s'agissait ici ni de l'adjectif « différent » ni du nom « différend », mais du participe présent, forme en « -ant » !

## PHRASE 6 CORRIGÉE

Quel charivari pour cette *Marseillaise* que Christiane Taubira n'a pas chantée ! Beaucoup de bruit pour peu de chose ?

### ► LA FAUTE À NE PAS FAIRE

Le participe passé employé avec « avoir » s'accorde en genre et en nombre avec le complément d'objet direct si celui-ci précède le verbe. Le principe est simple : si l'on sait, au moment d'écrire le participe, de quoi il est question, on en tient compte pour l'accord. Sinon, le participe reste invariable.

### ► QUEL EST LE PIÈGE ?

Quand « peu de chose » a le sens de « peu, pas grand-chose », ce dernier nom reste au singulier.

## PHRASE 7 CORRIGÉE

Le cauchemar que personne n'exclura : que ces Toulonnais deux fois finalistes restent finalement en rade !

### ► LA FAUTE À NE PAS FAIRE

Il faut se souvenir qu'au futur et au conditionnel les terminaisons « -erai » et « -erais » ne se justifient que pour les verbes du 1<sup>er</sup> groupe, à l'infinitif en « -er » !

### ► QUEL EST LE PIÈGE ?

Jamais de « d » à « cauchemar » : réservons-le pour « cauchemarder » et « cauchemardesque » !



### PHRASE 8 CORRIGÉE

Si ç'avait été le premier avril, j'aurais pris ces extravagantes histoires de trains trop larges pour d'infâmes canulars !

#### ► LA FAUTE À NE PAS FAIRE

À un plus-que parfait dans la subordonnée de condition doit correspondre, dans la proposition principale, un conditionnel passé et non un futur antérieur. Au pluriel, on écrirait d'ailleurs « nous aurions pris ».

#### ► QUEL EST LE PIÈGE ?

On ne met jamais de majuscule à un nom de mois, sauf, en poésie, en cas de personnification.

### PHRASE 9 CORRIGÉE

Matin, nos toutous autrement doués que nous pour dépister le cancer de la prostate ? Nombre d'urologues sont aux abois !

#### ► LA FAUTE À NE PAS FAIRE

Cette interjection, légèrement désuète, exprimant la surprise ou l'admiration, s'écrit avec un accent circonflexe, au contraire de son homonyme autrement connu.

#### ► QUEL EST LE PIÈGE ?

Quand il n'est pas précédé d'un article, le collectif « nombre », qui signifie « beaucoup de », reste au singulier.

### PHRASE 10 CORRIGÉE

Maman est tout émue parce qu'elle s'est vu offrir un collier de nouilles : elle l'a tout de suite rangé dans sa commode.

#### ► LA FAUTE À NE PAS FAIRE

« De suite » signifie « d'affilée, à la suite l'un(e) de l'autre ». « De suite » au sens de « dans l'instant qui suit » relève du langage familier et doit être évité : c'est « tout de suite » qui convient.

*Je l'ai vu trois jours de suite ; j'arrive tout de suite.*

#### ► QUEL EST LE PIÈGE ?

Le participe passé « vu », suivi d'un infinitif, ne devait pas s'accorder ici : ce n'est pas maman qui offre le « collier de nouilles », on le lui offre !



## 3 QUESTIONS À BRUNO DEWAELE

### Comment vous est venue l'idée d'utiliser Twitter pour porter la bonne parole orthographique ?

À vrai dire, l'idée n'est pas de moi, mais de Pascal Hostachy, responsable du Projet Voltaire. J'y ai pourtant souscrit d'emblée et sans réserve : mêler grammaire, humour et actualité, c'est, après tout, ce que je m'efforce de faire, depuis plus de vingt ans, à *La Voix du Nord* ! C'était l'occasion ou jamais, comme me le soufflerait Bernard Pivot un peu plus tard, de confronter le « fluctuant » et l'« imprévu » de l'information quotidienne aux « règles intangibles de la conjugaison et de l'orthographe ». Tout un programme, auquel j'ai immédiatement adhéré...

### Comment concevez-vous vos messages quotidiens ? Où puisez-vous votre inspiration ?

Je suis à l'affût, chaque jour que Dieu fait, de tout ce qui se passe et se dit d'un peu amusant autour de nous. Après, il me faut « croiser » cette actualité, de préférence souriante, avec les items sélectionnés par le Projet Voltaire, lesquels constituent les pierres angulaires de sa formation en ligne. Ce n'est pas toujours facile, d'autant que la concision inhérente aux messages Twitter vient encore me compliquer la tâche ! Mais je m'en suis toujours sorti jusqu'ici, et les concurrents aussi. Il faut dire qu'il y a plus d'un crack parmi eux...

### Internet est un lieu où la langue française est régulièrement malmenée. Pensez-vous que votre initiative participe à une prise de conscience ?

Je n'ai pas cette prétention, croyez-le bien ! J'ai surtout l'impression de prêcher des convertis : ceux qui me suivent n'avaient pas besoin de moi pour prendre conscience de la gravité de la situation en la matière. Mais si je puis, à ma manière, rappeler que l'on peut s'amuser avec l'orthographe et que cette dernière n'est rien moins que rébarbative, pourquoi pas ? ■

Propos recueillis par Stéphane Chabenat



**1 faute/jour** (édition 2015)  
Les Éditions de l'Opportun  
12,90 €

# SE E E T C I D

## DICTÉE 1

### Une joyeuse troupe

Vinos et Fibi partageaient le repas, mais gênaient peu. Ces deux vagabondes, à demi sauvages et restées effarées, parlaient bréhaigne entre elles.

Ensuite Dea rentrait au gynécée avec Fibi et Vinos. Ursus allait mettre Homo à la chaîne sous la Green-Box, Gwynplaine s'occupait des chevaux, et d'amant devenait palefrenier, comme s'il eût été un héros d'Homère ou un paladin de Charlemagne. À minuit, tout dormait, le loup excepté, qui de temps en temps, pénétré de sa responsabilité, ouvrait un œil.

Le lendemain, au réveil, on se retrouvait ; on déjeunait ensemble, habituellement de jambon et de thé ; le thé en Angleterre date de 1678. Puis Dea, à la mode espagnole, et par le conseil d'Ursus qui la trouvait délicate, dormait quelques heures, pendant que Gwynplaine et Ursus faisaient tous les petits travaux du dehors et du dedans qu'exige la vie nomade.

Il était rare que Gwynplaine rôdât hors de la Green-Box, excepté dans les routes désertes et les lieux solitaires. Dans les villes, il ne sortait qu'à la nuit, caché par un large chapeau rabattu, afin de ne point user son visage dans la rue. On ne le voyait à face découverte que sur le théâtre.

Du reste la Green-Box avait peu fréquenté les villes ; Gwynplaine, à vingt-quatre ans, n'avait guère vu de plus grandes cités que les Cinq-ports. Sa renommée cependant croissait. Elle commençait à déborder la populace, et elle montait plus haut. Parmi les amateurs de bizarreries foraines et les coureurs de curiosités et de prodiges, on savait qu'il existait quelque part, à l'état de vie errante, tantôt ici, tantôt là, un masque extraordinaire. On en parlait, on le cherchait, on se demandait : Où est-ce ? L'Homme qui Rit devenait décidément fameux. Un certain lustre en rejaillissait sur Chaos vaincu.

**Victor Hugo**, *L'Homme qui rit*, 1869.



## DICTÉE 2

### Les désirs du sultan

Le **génie** Cucufa est un vieil **hypocondriaque**, qui, craignant que les embarras du monde et le commerce des autres génies ne fissent obstacle à son salut, s'est réfugié dans le vide, pour s'occuper **tout** à son aise des perfections infinies de la grande Pagode, se pincer, s'égratigner, se faire des niches, s'ennuyer, enrager et crever de faim. Là, il est couché sur une natte, le corps cousu dans un sac, les **flancs** serrés d'une corde, les bras croisés sur la poitrine, et la tête enfoncée dans un capuchon, qui ne laisse sortir que l'extrémité de sa barbe. Il dort ; mais on croirait qu'il contemple. Il n'a pour toute compagnie qu'un hibou qui sommeille à ses pieds, quelques rats qui rongent sa natte, et des **chauves-souris** qui voltigent autour de sa tête : on l'évoque en récitant au son d'une cloche le premier verset de l'office nocturne des **bramines** ; alors il relève son capuce, frotte ses yeux, chausse ses sandales, et part. Figurez-vous un vieux **camaldule** porté dans les airs par deux gros **chats-huants** qu'il tiendrait par les pattes : ce fut dans cet équipage que Cucufa apparut au sultan !

« Que la bénédiction de Brama soit **céans**, dit-il en s'abattant.

— *Amen*, répondit le prince.

— Que voulez-vous, mon fils ?

— Une chose fort simple, dit Mangogul ; me procurer quelques plaisirs **aux dépens** des femmes de ma cour.

— Eh ! mon fils, répliqua Cucufa, vous avez à vous **seul** plus d'appétit que tout un couvent de bramines. Que prétendez-vous faire de ce troupeau de folles ?

— Savoir d'elles les aventures qu'elles ont et qu'elles ont **eues** ; et puis c'est tout.

— Mais cela est impossible, dit le génie ; vouloir que des femmes confessent leurs aventures, cela n'a jamais été et ne sera jamais.

— Il faut pourtant que cela soit », ajouta le sultan.

À ces mots, le génie se grattant l'oreille et peignant par distraction sa longue barbe avec ses doigts, se mit à rêver : sa méditation fut courte.

« Mon fils, dit-il à Mangogul, je vous aime ; vous serez satisfait. »

**Denis Diderot**, *Les Bijoux indiscrets*, 1748.

## DICTÉE 3

### Qui habite là ?

*Le narrateur se trouve dans un logement dont l'occupant est absent et qu'il ne connaît pas. Il imagine que cela peut être.*

À voir la netteté de ce logement de garçon, je m'imaginais un employé, un de ces êtres minutieux qui **installent** dans toute leur vie l'exactitude de l'heure du bureau et l'ordre des cartons **étiquetés**.

Pour rentrer si tard, il doit avoir un service de nuit à la poste ou au télégraphe. Je le vois d'ici derrière un grillage, en manches de lustrine et calotte de velours, triant, timbrant des lettres, dévidant les **banderolles** bleues des dépêches, préparant à Paris qui dort et qui s'amuse, toutes ses affaires de demain. **Eh bien**, non. Ce n'est pas cela. Voici qu'en **furetant** dans la chambre, la petite lueur du foyer vient éclairer de grandes photographies accrochées au mur. Aussitôt l'on voit sortir de l'ombre, **encadrés** d'or et majestueusement **drapés**, l'empereur Auguste, Mahomet, Félix, chevalier romain, gouverneur d'Arménie, des couronnes, des casques, des **tiaras**, des rubans, et sous ces coiffures différentes, toujours la même tête **solennelle** et droite, la tête du maître de céans, l'heureux seigneur pour qui cette soupe embaumée mijote et bout doucement sur la cendre chaude...

Oh ! la bonne odeur de soupe au fromage !...

Certes, non ! celui-là n'est pas un employé des postes. C'est un empereur, un maître du monde, un de ces êtres **providentiels** qui tous les soirs de répertoire font trembler les voûtes de l'Odéon et n'ont qu'à dire : « Gardes, saisissez-le ! » pour que les gardes obéissent. En ce moment, il est là-bas dans son palais, de l'autre côté de l'eau. Le **cothurne** aux talons, la **chlamyde** à l'épaule, il erre sous les portiques, déclame, fronce le sourcil, se drape d'un air ennuyé dans ses tirades tragiques. C'est si triste en effet de jouer devant les banquettes ! Et la salle de l'Odéon est si grande, si froide, les soirs de tragédie !

**Alphonse Daudet**, *Contes du lundi*,

« La Soupe au fromage », 1873.

## DICTÉE 4

### Plainte de la Muse

Les rhéteurs et les marchands du Temple des Lettres m'accaparèrent. Je fus **enchaînée** loin des soleilleuses forêts parfumées dans des villes ténébreuses et froides. Des artistes non pareils édifièrent pour moi des **palais** d'oreries somptueuses. Je fus l'objet de triomphales fêtes. Mes habits étaient **coruscants** de splendeurs. Mais sous les **attifements** sonores et raffinés mon cœur rayonnant ne battait plus. [...] Je n'étais plus l'infante attendrie des bois et des monts, la divine susurreuse d'hymnes **clairs**.

« J'étais vaine. J'étouffais dans leurs tabernacles d'or, leurs superbes temples et leurs cités confuses. Je sentais ridicule ma radiante parure. Elle m'apparaissait comme **bariolée** d'oripeaux grotesques. Je me mourais songeant aux naïves et chantantes sources des bois, embuissonnées de romarins et d'anémones.

[...]

... Enfin, il vint un pauvre, génial et bon qu'on appelait Lélian. C'était un poète, car ses haillons éblouissaient et ses yeux et son front **s'illuminaient** d'étoiles. Dans des parcs de rêve il me chuchota, tremblant et doux, des choses divines. Il me voulut libre et belle et il brisa les tabernacles et les temples : sur leurs ruines sa lyre humaine **cadença** d'impérissables stances d'amour. Puis jetant au vent ma vaine parure, il me voulut encore vivante et nue. Et j'en devins plus resplendissante. Ce fut mon immortel libérateur. Mes lèvres retrouvèrent alors la pure expression des hymnes divins, et libre, et belle, nue et vivante, je m'en fus éperdue, dans les bois et les monts, parmi les mauves satinées et les cascades éternelles.

« Depuis, quelques vaillants touristes ont découvert ma caverne de roses. Ils ont parcouru d'ombreuses et chastes forêts, gravi des rocs éclatants pour suivre le sillage lumineux et parfumé de mes pas. Ceux-là **seuls** savent maintenant le mystère de mes yeux et la splendeur de ma chevelure de rêve. Je les aime. J'ai **ceint** leurs doctes fronts de palmes et de fleurs. Ils ont su être libres dans un monde d'esclaves et de pharisiens. Et ils s'en vont, dans l'éclat de leur jeunesse et de leur foi, **libres** et doux, par de libres chemins. Ils ont bu mes baisers infinis : leur amour **flamboie** dans les cœurs comme une immense aurore, tandis qu'au seuil du siècle nouveau sonnent déjà leurs Lyres victorieuses.

**Michel Abadie**, *L'Angélus des sentes*, 1901.

## DICTÉE 5

### De la dangerosité du corset...

**Récemment**, un fabricant de corsets, critiquant tous les modèles actuels – sauf le sien qu'il recommande en fin d'article – écrivait : « Le corset rend les chairs molles, entraîne la **flaccidité** musculaire, fait naître des gargouillements et des borborygmes qui sont comme les protestations vivantes (!) de l'abdomen contre la compression **viscérale** ; le cri poignant d'organes révoltés contre le cruel élan (?) de la femme contemporaine. L'abaissement de la matrice, le développement imparfait des enfants, les pertes blanches ou rouges, les mauvaises digestions, la constipation, les maux d'**estomac**, les migraines atroces, la pâle **neurasthénie** avec son triste cortège... résultent fréquemment de l'abus du corset ordinaire et de sa constriction exagérée. »

Tableau effrayant déjà, mais que son auteur aurait pu assombrir encore s'il avait lu cette page de Bouvier qui ne s'applique, il est vrai, qu'au port de mauvais corsets : excoriations au voisinage des aisselles, gêne de la circulation veineuse des membres supérieurs, accidents résultant de la compression du plexus brachial, aplatissement, froissement des seins et maladies diverses des ganglions lymphatiques ou des glandes **mammaires**, affaissement, déformations ou excoriations des **mamelons**, difficulté extrême de certains mouvements, affaiblissement et atrophie des muscles comprimés ou inactifs, abaissement et rapprochement permanent des côtes inférieures, rétrécissement de la base du thorax, réduction des cavités de la poitrine et de l'abdomen, refoulement du **diaphragme**, compression des poumons, du cœur, de l'estomac, du **foie** et des autres viscères abdominaux, surtout après les repas, d'où la gêne plus ou moins grande de la respiration et de la parole, aggravation des moindres affections pulmonaires, disposition à l'**hémoptysie**, palpitations de cœur, **syncopes**, difficulté du retour du sang veineux au cœur, embarras dans la circulation de la tête et du cou, congestion fréquente aux parties supérieures, efforts musculaires difficiles ou dangereux, lésions des fonctions digestives, gastralgie, nausées, vomissements, lenteur et interruption facile du cours des matières dans l'intestin rétréci, déformation, déplacement du foie augmenté dans son diamètre vertical et repoussé vers la fosse iliaque, réduit dans les autres sens et déprimé en outre dans sa substance, [...], etc., etc. Tel est le tableau incomplet des effets nuisibles que peuvent produire **même** les corsets d'aujourd'hui, mal construits ou mal appliqués.

**Ludovic O'Followell**, *Le Corset*, 1908.



## DICTÉES DIFFICULTÉS EXPLIQUÉES : P. 76-78

## DICTÉE 1

## À DEMI

On a affaire ici à la locution adverbiale à *demi* qui complète l'adjectif *sauvages* et non pas à l'élément de composition *demi* qui précède un nom auquel il est relié par un trait d'union. Il ne faut donc pas ici de trait d'union entre *demi* et *sauvages*. La locution adverbiale, comme tous les adverbess, est invariable.

## EFFARÉES

Le participe passé se rapporte à *vagabondes* qui est au féminin pluriel : il doit donc s'écrire avec *ées* en finale.

## BRÉHAIGNE

L'adjectif *bréhaigne*, vieux et rare, signifie au sens propre « stérile » en parlant d'une femelle. Victor Hugo, dans son roman *L'Homme qui rit*, l'emploie dans le sens de « bohémien ».

## GYNÉCÉE

Un gynécée est une communauté de femmes. Dans l'Antiquité, le terme désignait l'appartement réservé aux femmes. Le nom contient l'élément *gyn-* qui signifie « femme » et que l'on retrouve dans *gynécologue*, *androgynie*...

## EÛT

La langue littéraire emploie volontiers l'imparfait du subjonctif dans une proposition subordonnée de condition alors que le registre courant emploierait l'imparfait de l'indicatif (*comme s'il avait été un héros d'Homère*...). L'auxiliaire *avoir* doit donc s'écrire avec un accent circonflexe, seule distinction entre l'imparfait du subjonctif et le passé simple à l'imparfait du subjonctif.

## EXIGE

Il faut bien accorder le verbe avec son sujet *la vie nomade* qui se situe après lui et non pas avec *travaux*. On écrira donc *exige* au singulier.

## RÔDÂT

La tournure impersonnelle *il est rare que* est toujours suivie du subjonctif : il faut donc écrire *rôder* à l'imparfait du subjonctif, avec un accent circonflexe sur le *a* et la consonne *t* et non pas au passé simple (*rôda*).

## VINGT-QUATRE

Les déterminants cardinaux sont invariables, sauf *cent* et *vingt* qui peuvent s'accorder s'ils sont « multipliés », ce qui n'est pas le cas ici. *Vingt* et *quatre* doivent donc

s'écrire sans *s*. De plus, ils doivent être reliés par un trait d'union.

## POPULACE

Il faut bien écrire *populace* avec un *c* (l'élément *-ace* signifie « qui est de la nature de ») et non avec la finale à valeur péjorative *-asse*.

## PARMI

La préposition *parmi* est composée de *par* et de *mi* signifiant « milieu » : elle ne s'écrit donc jamais avec un *s* final.

## DÉCIDÉMENT

Seuls les adverbes qui se terminent par le son [amā] (ils riment avec *maman*) s'écrivent avec deux *m*. Ce n'est pas le cas de *décidément* qui s'écrit donc avec un seul *m*.

## DICTÉE 2

## GÉNIE

Avec *incendie*, *sosie*..., *génie* fait partie des quelques noms masculins se terminant par le son [i] qui s'écrivent avec un *e* muet final : il ne faut pas l'oublier !

## HYPOCONDRIQUE

À l'origine, *hypocondriaque* signifie « qui se rapporte aux hypocondres », c'est-à-dire la région du corps se situant « sous » (*hypo*) les « cartilages des côtes » (*condre*). L'adjectif s'est employé au *xvi<sup>e</sup>* siècle pour qualifier la mélancolie puis à propos d'une personne qui manifeste une anxiété obsessionnelle à propos de sa santé.

## TOUT

On laissera bien *tout* au masculin, même si *aise* est un nom féminin et que la liaison avec *à le fait* se prononce comme *toute*.

## FLANCS

On veillera bien à ne pas confondre *flanc*, avec un *c* muet final, qui signifie « côté » et ses homonymes *flan*, sans *c*, l'un désignant la pâtisserie, l'autre étant employé dans la langue familière pour parler de quelque chose de peu crédible : *c'est du flan* ! On retrouve le *c* de *flanc* sous la forme *qu* dans le verbe dérivé *flanquer* qui signifie dans son sens premier « garnir sur les côtés ».

## CHAUVES-SOURIS

C'est par analogie avec *calva* (féminin de *calvus*, « chauve ») que le latin *cawa* (« chouette ») *sorix* (« souris ») s'est altéré en *chauve-souris*. Quoiqu'il en soit, il faut penser à mettre le *s* à *chauve* quand le nom est au pluriel.

## BRAMINES

Le nom *bramine* est une ancienne forme de *brahmane* qui désigne un membre de la caste sacerdotale dans l'hindouisme.

## CAMALDULE

C'est parce qu'il a été fondé à Camaldoli, en Italie, que l'ordre fondé par le bénédictin Romuald de Ravenne au début du *xi<sup>e</sup>* siècle porte ce nom.

## CHATS-HUANTS

Il faut bien penser à mettre un *s* aux deux composants de ce nom composé.

## CÉANS

On veillera bien à ne pas confondre cet adjectif qui signifie « ici, dedans » avec *séant* (nom ou adjectif) issu du participe présent de *soir*. L'adverbe (composé de *çà* et de l'ancien adverbe *enz* « dedans ») ne s'emploie plus aujourd'hui que dans l'expression *maître de céans*, « maître des lieux ».

## AUX DÉPENS

Le nom *dépens* s'emploie toujours au pluriel : il faut donc écrire *aux*. Le nom s'emploie surtout dans l'expression *aux dépens de* et dans son sens juridique « frais liés à la poursuite d'un procès ».

## SEUL

L'adjectif se rapporte à *vous*. Mais le *vous* de politesse représente une seule personne, il est donc au singulier. *Seul* reste au singulier, tout comme *satisfait* dans la dernière phrase de l'extrait.

## EUES

Le participe passé s'accorde avec le complément d'objet direct *qu'* (mis pour *aventures*) car ce dernier est placé avant le participe passé. *Eues* doit donc être écrit au féminin pluriel.

## DICTÉE 3

## INSTALLÉ

Le verbe s'accorde avec le sujet *qui* (mis pour *êtres*) qui est au pluriel et non avec *un*. Il faut donc l'écrire à la 3<sup>e</sup> personne du pluriel avec *ent* en finale. Pour s'assurer que l'on a bien affaire à un pluriel, on remplace *installer* par *faire* : « un de ces êtres minuscules qui font » et non « qui fait ».

## ÉTIQUETÉS

Dans ce participe passé, le *e* de la troisième syllabe se prononce [ə] (comme dans *de*) et non [e] ou [ɛ] (comme dans *dé* ou *dès*). Il ne peut donc être suivi que d'un seul *t*.

## BANDEROLES

Ce nom féminin qui vient de l'italien *bande-ruola* s'écrit avec un seul *l*.

## EH BIEN

C'est l'interjection *eh !* et non la conjonction de coordination *et* qui entre dans la composition de la locution *eh bien !*

## FURETANT

Bien que, souvent, on ne le prononce pas, il ne faut pas oublier le *e* entre le *r* et le *t*. Tout comme pour *étiqueté*, ce *e* ne peut être suivi que d'un seul *t*.

## ENCADRÉS, DRAPÉS

Ces participes passés employés comme épithètes détachées se rapportent à l'empereur *Auguste*, *Mahomet*, *Félix*, *chevalier romain*, *gouverneur d'Arménie* : ils doivent donc se mettre au masculin pluriel et s'écrire *és* en finale.

## TIARES

Ce nom féminin désigne une coiffe que portent les papes ou, autrefois, les souverains perses. Il vient du latin *tiara* qui l'a lui-même emprunté au perse et s'écrit sans *h*.

## SOLENNELLE

Pour donner le son [a] à la lettre *e* de la deuxième syllabe, il faut doubler le *n*. Et tous les adjectifs se terminant par *el* au masculin doublent ce *l* au féminin.

## PROVIDENTIELS

Bien que l'on écrive le nom *providence* avec un *c*, il faut écrire l'adjectif avec un *t*... , ce qui est le cas de la plupart des adjectifs qui se terminent par le son [sjɛl] (ils riment avec *ciel*).

## COTHURNE

Le nom masculin *cothurne* désigne une chaussure montante à semelle très épaisse que portaient les comédiens dans l'Antiquité pour paraître plus grands. Ce nom vient du grec par l'intermédiaire du latin et s'écrit avec un *h* après le *t*.

## CHLAMYDE

Autre élément vestimentaire propre à l'Antiquité, la chlamyde est une sorte de tunique courte et sans manche, retenue par une agrafe sur l'épaule. Ce nom vient également du grec par l'intermédiaire du latin et s'écrit avec *ch* à l'initiale et un *y*.

## DICTÉE 4

### ENCHAÎNÉE

Le participe passé est attribut du sujet *je* qui désigne une femme (la Muse) : il faut donc le mettre au féminin singulier et l'écrire avec *ée* en finale.

### PALAIS

On veillera à ne pas confondre le nom *palais*

qui désigne soit une demeure de souverain ou de prince, soit la partie supérieure de la bouche avec son homophone *palet* qui désigne l'objet en forme de disque utilisé dans certains jeux ou un biscuit. Le *a* de *palais* se retrouve dans les adjectifs de la même famille *palatin* et *palatal*.

### CORUSCANTS

L'adjectif *coruscant* est un synonyme littéraire de *brillant*, *étincelant*. Le verbe « corusquer » n'existe pas : l'adjectif s'écrit donc *cant* en finale.

### ATTIFEMENT

Le nom tout comme le verbe *attifer* s'écrit avec deux *t* et un seul *f*.

### CLAIRS

L'adjectif est épithète de *hymnes* qui est un nom masculin, sauf lorsqu'il désigne un chant à la louange de Dieu (il est alors masculin ou féminin), ce qui n'est pas le cas ici. On doit donc le mettre au masculin pluriel.

### BARIOLÉE

Bien que l'adjectif soit de la même famille étymologique que *barre*, il s'écrit avec un seul *r*. Il faut le mettre au féminin singulier car il est attribut du sujet *elle*.

### S'ILLUMINAIENT

Le verbe ne s'accorde pas seulement avec *son front* placé juste avant, mais aussi avec *ses yeux* : le sujet est composé de deux noms coordonnés par *et* ; le verbe doit donc se mettre à la 3<sup>e</sup> personne du pluriel et s'écrire avec *aient* en finale.

### CADENÇA

Il ne faut pas oublier la cédille sous le second *c* pour indiquer que ce dernier se prononce [s], comme dans *sa*, et non [k], comme dans *cas*. Sans cédille, un *c* placé devant un *a* (et un *o* ou un *u*) se prononce [k]. Attention : il n'y a jamais de *t* à la 3<sup>e</sup> personne du singulier du passé simple des verbes en *-er*.

### SEULS

Il faut bien penser à accorder l'adjectif avec le pronom masculin pluriel *ceux* auquel il se rapporte et mettre un *s* en finale.

### CEINT

Le participe passé de *ceindre*, comme celui de tous les verbes en *-indre*, s'écrit avec un *t* (le féminin *ceinte* fait entendre ce *t*).

### LIBRES

L'adjectif est attribut du sujet *ils* : il doit donc se mettre au masculin pluriel et s'écrire avec *s* en finale.

### FLAMBOIE

Au présent de l'indicatif, tous les verbes en *-er* ont pour terminaison *-e* à la 3<sup>e</sup> personne du

singulier. Pour les verbes dont l'infinitif se termine par *yer*, le *y* de l'infinitif se transforme en *i* lorsque la terminaison qui suit est muette (*qu'il flamboie*, *que nous flamboyons*).

## DICTÉE 5

### RÉCEMMENT

Comme tous les adverbes qui se terminent par le son [amã] (ceux qui riment avec *maman*), *récemment* double son *m*. Il s'écrit avec un *e* (et non avec un *a*), car il est formé sur l'adjectif *récent*.

### FLACCIDITÉ

Ce nom de la même famille étymologique que *flasque* doit doubler le *c* pour marquer le son [ks] comme dans *accident*. Avec un seul *c*, il se prononcerait avec [s], comme dans *acide*. La flaccidité, c'est l'état de ce qui est flasque.

### VISCÉRALE

Il ne faut pas oublier le *s* avant le *c*, *viscéral* et *viscère* étant sans rapport avec *vice*.

### ESTOMAC

On retrouve le *c* sous la forme *qu* dans le verbe dérivé *estomaquer*.

### NEURASTHÉNIE

Ce nom contient l'élément *sthén-*, issu du grec *sthenos* signifiant « force ». L'asthénie, c'est donc le manque de force.

### MAMMAIRES, MAMELONS

On écrit avec deux *m* *mammaire*, *mammifère*, *mammographie*... mais avec un seul *m* *mamelle* et *mamelon* !

### DIAPHRAGME

Comme de nombreux termes de médecine ou d'anatomie, *diaphragme* est un emprunt au grec par l'intermédiaire du latin : le son [f] est traduit par *ph*.

### FOIE

Lorsqu'il s'agit de l'organe, on écrit *foie* avec un *e*. Ce nom masculin est à ne pas confondre avec ses homonymes féminins *fois* (« cas ») et *foi* (« croyance »).

### HÉMOPTYSIE

Le nom contient deux éléments issus du grec : *hémo-*, de *haima*, « sang », et *pty-*, de *ptuein*, « cracher ». On retrouve *hémo-* dans des mots tels que *hémophile*, *hémoglobine*, *hémorragie*...

### SYNCOPE

Le nom contient l'élément *syn-*, issu du grec *syn* qui signifie « avec ». Il s'écrit toujours avec *y* et on le retrouve dans plusieurs mots : *synchrone*, *symphonie*, *sympathique*...

### MÊME

Ici, *même* a une valeur d'adverbe : il doit donc rester invariable et ne pas prendre la marque du pluriel.



# L'ÂGE D'OR EST DERRIÈRE NOUS !



ERIC POLLET

Bruno Dewaele,  
champion du monde  
d'orthographe.

**L**e français d'hier faisait de nous des *imbéciles* avec un seul « l » si nous n'en mettions pas deux à *imbécillité*. Trouvait un air *bonhomme* à la *bonhomie*. Refusait au *boursoufflé* un second « f » qu'il accordait sans barguigner au premier *essoufflé* venu. Nous obligeait, pour retenir les verbes en *-eter* qui se conjuguèrent sur le modèle d'*acheter* plutôt que sur celui de *jeter*, à apprendre par cœur des phrases du plus haut intérêt littéraire, du style « *Si tu as le temps de fureter, achète-moi un crochet pour mon corset* ».

Mais ça, comme le dit la pub, c'était avant. Avant que l'on n'entreprît de mettre un peu d'ordre dans la boutique, que l'on ne fit d'une maison un chouïa désordonnée, c'est vrai, un appartement témoin d'où plus une tête n'est censée dépasser. Non que l'on y fût arrivé, il va sans dire : l'usage fait de la résistance, et écrasant reste le nombre de ceux qui s'accrochent à l'exception, jusques et y compris dans les rangs des plus enclins à la dénoncer. Combien sont-ils à reconnaître que l'accent grave va mieux au teint du second « e » d'*événement*, mais continuent à le lui refuser ? À admettre que le tréma d'*appendicite aiguë* serait plus à sa place sur le « u », mais retiennent encore leur bistouri ? À demeurer nostalgiques de ces seins qui *ballottaient* de conserve, deux « l » à gauche, deux « t » à droite ? C'est qu'un seul « t » vous manque, et tout est... déséquilibré !

Tyrannie de l'habitude, tempêteront les réformateurs, et l'on ne peut nier que celle-là n'ait en l'occurrence son mot à dire. Mais c'est peut-être aussi que la perfection rebute. Chaque fois qu'un Big Brother s'est mis en

tête de concrétiser une utopie, cette dernière s'est rapidement révélée invivable. Et la fantaisie, bordel ?

Le premier à payer les mots cassés – mais il m'étonnerait que je parvinsse, ailleurs que dans les colonnes de ce magazine très spécialisé, à faire pleurer sur le sort de cette condition orpheline ! –, c'est d'assez loin le concepteur de dictées. Pour travailler actuellement à la publication de toutes celles (plus de cent) que j'ai écrites en quelque trente ans, me saute aux yeux combien s'est compliquée la tâche de l'intéressé au cours de ces trois décennies. Jadis, il n'était besoin que de se baisser pour ramasser : la chausse-trape était partout, la tolérance nulle part. Aujourd'hui, la variante (celle-là même que les Rectifications de 1990 se proposaient d'éradiquer, parce que déstabilisatrice pour l'usager) prospère comme jamais. Il aura suffi que le *Petit Larousse*, fût-ce en se bouchant ostensiblement le nez, recensât les formes nouvelles pour que ces dernières obtinssent droit de cité dans les copies et que les pièges, dans un gigantesque hara-kiri, tombassent d'eux-mêmes\*. C'est un peu comme si le 110 mètres haies se disputait désormais sans haies, le steeple-chase sans obstacles, le Tour de France sans Galibier ni Tourmalet. Attendez un peu que l'on s'occupe sérieusement du participe passé, et la Grande Boucle se courra bientôt sur autoroute...

Pour la sixième édition des Timbrés, Luc Ferry devra se montrer plus philosophe encore qu'à l'ordinaire : s'il a toujours rêvé d'assouvir, comme Bernard Pivot hier, ses pulsions sadiques, il va falloir qu'il revoie sérieusement ses fantasmes à la baisse ! ■

\* Dieu merci, il nous reste l'imparfait du subjonctif... Mais pour combien de temps encore ?

Bruno Dewaele

# GRAMMAIRE, ORTHOGRAPHE, CONJUGAISON: ARRÊTEZ LE MASSACRE!

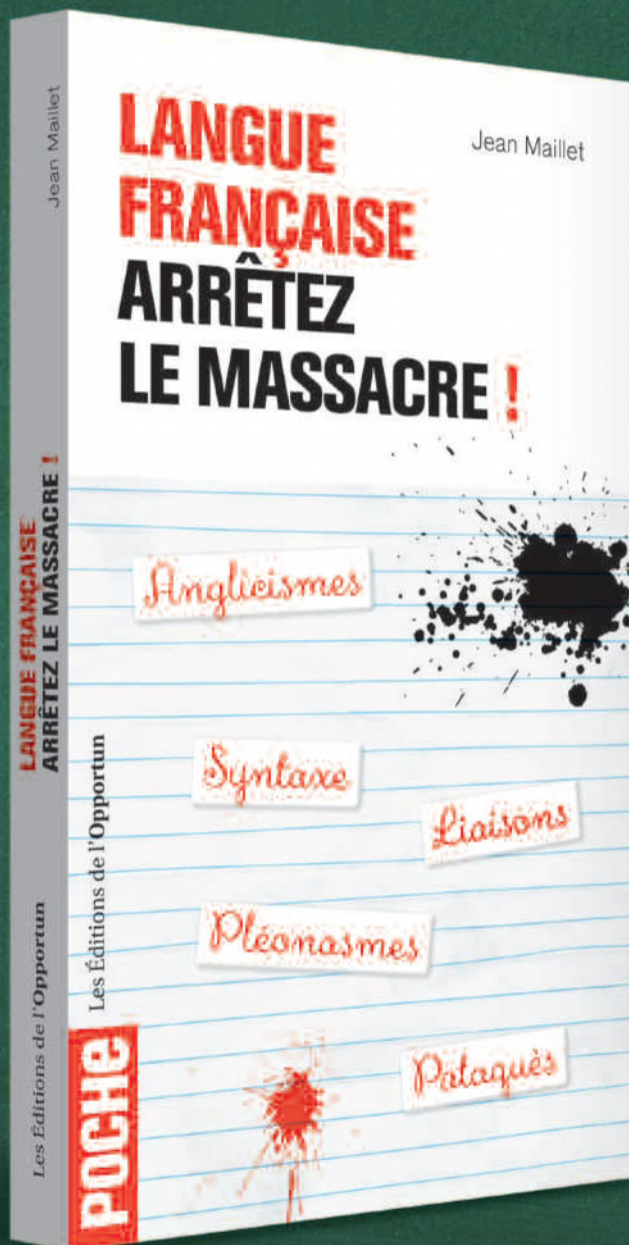


**DISPONIBLE EN LIBRAIRIE**

Les Éditions de l'Opportun - [www.editionsopportun.com](http://www.editionsopportun.com)



# Mobilisation générale!



« Un pamphlet  
sur le massacre  
de notre langue ! »

Le Parisien

« Un livre érudit  
et réjouissant. »

Notre Temps



Les Éditions de l'Opportun